Voyage au centre de la Terre

Voyage au centre de la Terre

Ou

Aventures diverses de Clairancy et de ses compagnons, dans le Spitzberg, au Pôle Nord, et dans des pays inconnus.

Traduit de l'anglais de M. Hormisdas Péath,

Par **M. Jacques Saint-Albin,**

Auteur ou traducteur des Contes noirs, des Trois animaux philosophes, des Voyages de Paul Béranger dans Paris, du Droit du seigneur, etc.

La bibliothèque de Gloubik
2025

Cet ouvrage est une transcription de l'édition de 1821 de ce roman. Il fut réédité en 1823 sous le titre de *Voyage au centre de la Terre, ou aventures de quelques naufragés, dans des pays inconnus.*

Jacques de Saint-Albin est l'un des noms de plume de Jacques Albin Simon Collin de Plancy, né à Plancy le 30 janvier 1794 et mort dans le 14e arrondissement de Paris le 13 janvier 1881.

Parmi ses nombreux ouvrages, on peut retenir :

- Le Dictionnaire infernal
- Voyage an centre de la Terre
- Histoire des vampires
- La fin des temps
- Contes Noirs

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Préface

Comme l'ouvrage dont nous publions la traduction pourrait paraître singulier et systématique aux lecteurs français, et que les aventures qu'il présente ont quelquefois une apparence romanesque, il est de notre devoir de montrer d'avance par des observations certaines que ce voyage n'a rien d'invraisemblable et rien de faux.

Toutes les fois qu'on a fait quelque importante découverte qui sortit de l'ordre ordinaire des choses, la défiance et l'incrédulité se sont élevées contre des nouveautés qui surprenaient trop vivement l'esprit. Ce n'a été qu'avec peine qu'on s'est rendu à l'évidence, et qu'on a cessé de nier l'existence de ce que l'on ne connaissait pas. Si l'Amérique a passé pour une fable et pour une hérésie, jusqu'au moment où les trois vaisseaux de Colomb eurent touché cette Terre étrangère, on doit présumer que la planète centrale de notre globe ne sera reconnue que quand nous y aurons établi des colonies avec de bonnes correspondances.

Quoi qu'il en soit, le voyage qu'on va lire n'en sera pas moins authentique et vrai dans tous ses points, malgré les dénégations de quelques esprits forts. Pour les hommes doués

d'un jugement sain, la manière simple, naïve, et le caractère de vérité qui frappe dans toutes les pages de ce livre ne laisseront aucun doute. Pour ceux qui hésitent à croire, nous allons donner quelques preuves. On s'est beaucoup moqué, il y a quelques années, d'un Américain qui voulut aller au pôle-nord, pour y découvrir, disait-il, une grande ouverture par où il espérait pénétrer dans le centre de notre globe, et y trouver des Terres habitables. Ce projet n'avait pourtant rien de ridicule. Le succès du voyage que nous publions le prouve et sans doute l'Américain, qui est parti pour son expédition, reviendra apprendre lui-même aux Européens qu'il ne faut pas juger trop légèrement ce qu'on ne connaît pas.

En 1818, un savant allemand (M. Steinhauser) annonça dans La gazette littéraire de Halle, une découverte qui s'accorde assez avec les idées de l'Américain dont nous venons de parler. Pour expliquer la déclinaison de l'aiguille aimantée, M. Steinhauser prétend que dans l'intérieur de notre globe, à une profondeur d'environ cent-soixante-dix milles, il se trouve un autre petit globe, qui fait autour du centre de la Terre une révolution d'occident en orient, dans l'intervalle de quatre cent quarante ans. Ce petit globe, doué d'une attraction magnétique, serait la cause de la déclinaison de l'aiguille aimantée.

Ce qui rend les calculs de M. Steinhauser dignes de considération, c'est qu'ils s'accordent exactement avec l'expérience. Il avait prédit, en 1805, qu'après avoir été stationnaire, l'aiguille aimantée rétrograderait en 1818 vers l'orient. Ces deux prédictions se sont accomplies, à l'étonnement des adversaires du savant M. Steinhauser.

On a donné à cette planète souterraine le nom de Pluton et plusieurs prétendent qu'en étudiant les mouvements de ce globe, les marins n'auront plus besoin d'autre guide.

Les idées de M. Steinhauser avaient déjà été publiées sous des aspects différents, il y a à peu près un siècle, et il est sans doute heureux que le Voyage au centre de la Terre vienne nous apprendre enfin ce qu'il faut penser au juste de ces importants objets.

Des naturalistes ont dit que les glaces des pôles allaient toujours en s'épaississant, et qu'aux pôles elles traversaient la profondeur de la Terre, ce qui formerait un glaçon de trois mille lieues, mais ce système est si absurde, qu'il n'a besoin que d'être exposé pour tomber dans le mépris. Il faudrait attribuer à la glace une vertu magnétique qu'elle n'a sûrement pas. Et il est certain qu'il y a aux pôles des matières douées d'une vertu magnétique, puisque tout objet aimanté se tourne naturellement vers le pôle dont il est le plus proche. C'est ce

qui a fait croire aux savants les plus judicieux (et cette présomption était bien fondée) que les pôles sont entourés de montagnes de fer.

On a prétendu aussi que la nature était entièrement morte vers les pôles. Cette assertion est exagérée. Il est vrai que les rivages du Spitzberg, et tout ce qui avoisine la mer glaciale, n'offrent qu'une nature inanimée, un sol brûlé par les glaces, mais à mesure qu'on avance dans les Terres, la nature se ranime, et la végétation reparaît, voici même quelque chose de plus fort : tout l'équipage du brick russe, qui revint il y a deux ans d'un voyage autour du monde, vit dans le nord, plus loin que le Spitzberg, une île flottante, chargée de végétation et de fontaines.

En juillet 1818, des vaisseaux baleiniers, qui s'étaient trouvés enfermés dans les glaces, au 68^{e} degré de latitude, trouvèrent la mer bien plus ouverte au 73^{e}. Et les Esquimaux, qui habitent vers cette latitude, assurèrent qu'en avançant au nord, on rencontrerait encore moins de glaces.

Le 4 août suivant, l'expédition que le gouvernement anglais envoya à la recherche d'un passage en Amérique par le nord, se trouvait à 75 degrés 30 minutes de latitude, lorsqu'un vent frais et la disparition successive des glaces, leur donna l'espoir que la promesse des Esquimaux pourrait sr réaliser. Un peu plus

tard, l'expédition découvrit, entre le 77e et le 78e degré, une nation inconnue, isolée du monde entier, et sans communication quelconque. Les hommes de cette tribu ressemblent, pour la physionomie, aux Esquimaux, et parlent une autre langue. Sans voisins et sans ennemis, ils se croyaient les maîtres du monde. Ils paraissaient n'avoir jamais vu de vaisseaux, et ils crurent d'abord que les bâtiments anglais étaient de grands oiseaux de proie, descendus de la Lune pour les dévorer. Ils avaient des couteaux de fer. Et l'expédition reconnut qu'il y avait d'énormes masses de fer dans les régions voisines du pôle.

Ces mêmes sauvages se servent de la corne du narval pour tuer les petites baleines. Ils voyagent dans des traîneaux attelés de chiens, à la manière des Kamtschadales. Les Anglais virent aussi un certain nombre de ces sauvages partir en traîneau pour le nord, circonstance qui prouve que les Terres fermes s'étendent jusque sous le pôle, et que la nature n'est pas morte aux extrémités du monde.

C'en est sans doute assez pour montrer qu'il n'y a rien qu'on puisse refuser de croire dans l'ouvrage que nous offrons au public. Le reste s'expliquera de lui-même. Et pour ceux qui douteront encore, bientôt peut-être leur défiance se dissipera, car il faut espérer que les

gouvernements de l'Europe ne négligeront pas de cultiver la découverte d'un monde, assurément moins important que le nôtre, mais avec qui nous pouvons former des liaisons utiles.

Chapitre premier – Départ de Portsmouth. Incendie du vaisseau.

Le 12 juin de l'année 1806, le vaisseau anglais le Mercure, où je servais en qualité de secrétaire, partit de Portsmouth, pour la pêche de la baleine. L'équipage se composait de cinquante matelots, de quelques mousses, d'un assez grand nombre de pécheurs, et de huit Français, qui s'étaient embarqués avec une petite pacotille, pour faire quelques échanges dans le Groenland. La plupart de nos pêcheurs avaient les mêmes espérances, et venaient chercher la fortune chez les sauvages du Nord, au cas que la pêche ne fût pas abondante.

Pendant les premières semaines, la navigation n'eut que des chances ordinaires. Elle fut même assez heureuse. Mais un soir, (c'était le 29 juillet, nous étions alors vers le 65^{e} degré de latitude septentrionale), une partie de l'équipage se trouvait sur le pont, occupée à considérer la mer où le Soleil se couchait, pour reparaître presque aussitôt[1] lorsque le capitaine accourut à nous, pâle, effrayé, et criant à tout

1 On sait que les jours du Cercle polaire sont de vingt-quatre heures.

le monde de cesser les manœuvres. Le maître de l'équipage lui demanda aussitôt quel malheur nous menaçait ? Il ne répondit que par ces mots, qui se répétèrent de toutes parts avec effroi : *Le feu est au fond de cale ! tout le monde à la pompe !*

Ces terribles paroles furent à peine entendues, que tout l'équipage se hâta de quitter le pont, et de voler où nous appelait le danger. Si l'approche d'un incendie est effrayante sur la Terre, elle est horrible sur les flots. Là, du moins, en perdant ses richesses, on a l'espoir de conserver ses jours, mais ici, quand l'incendie s'annonce, on se trouve entre deux morts inévitables. Plusieurs d'entre nous avaient déjà couru les mers, et s'étaient en quelque sorte familiarisés avec les périls de la tempête, mais aucun n'avait vu la flamme conjurer sa perte avec les ondes. Il résulta, de la frayeur qui nous dominait tous, un désordre funeste. Les uns ne savaient où donner de la tête, et embarrassaient de leur personne, au lieu d'être utiles. Les autres jetaient l'eau où elle n'était pas nécessaire. Ceux-ci poussaient les cris de la détresse. Ceux-là invoquaient tous les saints du paradis, et promettaient de vivre chrétiennement, s'ils évitaient la mort prochaine.

Cependant, on ne savait pas encore quelle était la source du mal. Le capitaine demandait vainement à tous ses gens s'ils en connais-

saient quelque chose. Personne ne pouvait lui répondre. Enfin, un petit mousse déclara qu'il avait vu le cuisinier descendre à fond de cale avec une chandelle, et qu'il en était remonté tout inondé d'eau-de-vie et sans lumière.

Le cuisinier, interpellé, confessa en tremblant qu'il allait prendre quelques pintes de vinaigre, qu'il s'était adressé par erreur à une pipe d'eau-de-vie, qu'il l'avait défoncée du coup de marteau qui devait faire tomber la broche, et que le feu avait pris sans qu'il s'en aperçût.

— Misérable, s'écria le capitaine, ta maladresse n'est qu'une peccadille, mais ton silence est un crime. En même temps, il ordonna de verser l'eau abondamment sur les barriques, se réservant de punir plus tard, si le vaisseau échappait aux flammes qui commençaient à le dévorer.

Les premières secousses de la frayeur avaient dérangé toutes les têtes. Le sentiment de notre conservation parvint par degrés à les raffermir un peu. Tous les bras travaillèrent avec ardeur. Tout le monde obéissait en silence au capitaine. Un jeune Manseau parlait seul de temps en temps, tout en apportant quelques paniers d'eau. Et la frayeur dont il était saisi lui faisait débiter une foule d'extravagances. Ses exclamations, qui eussent diverti dans toute autre circonstance, ne lui attiraient alors que des injures, et l'ordre de se taire. Il le fit,

mais tout le monde se mit à gémir plus fort que lui, quand on vit que le feu ne s'éteignait point. Cependant, il y avait déjà plusieurs pieds d'eau au fond du navire. Les barriques surnageaient, et n'en brûlaient pas moins avec la plus grande activité.

Bientôt, la flamme se communiqua à quelques tonneaux de graisse et d'huile, et dès lors elle prit un caractère plus effrayant, puisque l'eau ne faisait plus, pour ainsi dire, que l'alimenter. Nous étions obligés de sortir successivement, pour n'être pas étouffés par la fumée, et les travailleurs ne voyaient plus ce qu'ils faisaient.

— Amis, s'écria le capitaine, il n'est plus temps de délibérer. Jetons les poudres à la mer, si nous ne voulons pas sauter avec le bâtiment.

— Qu'on y jette pareillement les tonneaux de viande et les provisions, ajoutai-je. Nous sommes en eau calme, nous pourrons les repêcher ensuite. Du moins, elles ne nourriront pas la flamme. Et nous ne serons pas réduits à mourir de faim.

Le capitaine approuva le conseil que je proposais. Aussitôt, nous quittâmes le feu pour vider la sainte-barbe et le garde-manger, pendant que le charpentier et quelques matelots faisaient à grands coups de hache des ouvertures au bas-fond du navire, pour y faire péné-

trer l'eau en plus grande abondance.

Mais ces cruelles alternatives de périr dans les flammes, ou de sauter en l'air, ou de mourir de faim, ou tout au moins d'être noyés, avaient mis à bas tous ceux d'entre nous qui voyaient la mer pour la première fois. Quelques-uns étaient étendus sur le plancher, et on leur eut passé sur le corps qu'ils ne l'eussent point senti.

Cependant, la besogne avançait, et il était heureux qu'on se fût hâté de vider la sainte-barbe. Car à peine les poudres furent-elles jetées dehors, que le feu s'y montra. Le vaisseau était déchargé de toutes les provisions combustibles, et les trous que le charpentier avait faits aux bas-côtés du navire y introduisaient l'eau avec tant de rapidité, qu'elle fut bientôt à la hauteur de la flamme, qui s'éteignit alors presque entièrement.

Mais en sortant d'un danger affreux, il fallait, sans perdre de temps, se tirer d'un autre. L'eau était à son tour maîtresse du navire, et commençait à l'enfoncer.

On revint donc aux pompes. Et quoique tout accablés du travail pénible que nous venions de faire, nous pouvons dire que tout le monde, à l'exception du Manseau et de deux jeunes marchands, mit la main à l'œuvre avec une ardeur infatigable. Hélas ! il était trop tard. Toutes les pompes étaient en jeu, chacun em-

ployait ce qu'il avait de forces, mais l'eau entrait en si grandes masses que le bâtiment s'enfonçait d'un pouce par minute.

— Camarades, nous coulons, s'écria un matelot. La chaloupe nous reste, hâtons-nous d'y chercher un refuge.

Chapitre II – La mer Glaciale du Nord. Les ours blancs. Affreuse catastrophe.

Les cris et le mouvement de l'équipage nous firent à tous quitter les pompes. Chacun songea à sa conservation particulière, et l'on se jeta en toute hâte das la chaloupe et dans les deux canots.

Le Manseau et ses deux compagnons, que nous avions totalement oubliés, sortirent enfin de leur espèce de léthargie, en entendant répéter de toutes parts les mots de chaloupe et de canot. Ils accoururent sur le pont du bâtiment, prêt de s'abîmer, et nous tendirent des bras suppliants. Nous nous trouvions trop malheureux pour être un instant insensibles à la pitié. Les deux canots les reçurent promptement, et nous étions tous hors du vaisseau quand il s'enfonça. Nous eûmes même le temps de gagner un peu au large, pour n'être pas entraînés dans le tourbillon que la mer forma en l'engloutissant. Il disparut bientôt, et au bout de quelques minutes, on en aurait vainement cherché la trace sur la surface des flots.

Alors nous nous rapprochâmes, pour délibérer sur ce que nous avions à faire. La chaloupe portait quatre-vingt-dix personnes. Le grand canot en contenait dix-neuf, et le petit canot, où je me trouvais avec le Manseau, n'était chargé que de quatre jeunes pêcheurs. On demanda au capitaine quelle route il fallait tenir. Nous irons, répondit-il, où la providence nous conduira. Le plus pressant est de repêcher nos vivres et nos poudres.

Nous avions tous des armes. Nos trois bâtiments étaient bien munis de haches, de piques et de carabines, mais nous n'avions pas une livre de poudre, et rien à manger. C'est pourquoi on obéit sans répliques à l'ordre du capitaine. Le temps était si calme, que tout ce que nous avions jeté à la mer surnageait encore à peu de distance. Nous parvînmes à sauver plusieurs tonneaux de viande salée, des jambons, un grand nombre de fromages, vingt grosses pièces de vin, dix-huit pipes d'eau-de-vie, quatre tonnes de vinaigre, un peu de lard, du biscuit en abondance, et près de cent barils de poudre. Le grand canot trouva aussi trois paniers pleins de volailles, qu'il nous ramena heureusement. Avec tout cela, nous étions bien fournis de plomb et de balles, la chaloupe avait une grande boussole, et chaque bâtiment en possédait une petite. Nous pouvions donc nous rassurer, si le temps restait serein, et concevoir encore quelques espérances.

Cependant, il y avait bientôt vingt-quatre heures que nous travaillions sans relâche, et personne n'avait pensé à prendre le moindre aliment. La voix impérieuse de la faim se fit entendre aussitôt que nous pûmes goûter le repos. Chacun se disposa à lui obéir. Et quoique notre position fût triste et inquiétante, nous reprîmes un peu de courage et de gaîté dès que nous nous vîmes hors de péril. Les huit Français qui se trouvaient avec nous, et qui nous avaient été d'un bien grand secours dans notre détresse, par leur activité et leur intelligence, burent à la santé de l'Angleterre. Nous ripostâmes par des toasts à la santé de la France, et le souper fut plus gai qu'on n'eût osé l'attendre après une journée si pénible. Les deux canots s'étaient pour ainsi dire accolés à la chaloupe, et l'on se parlait de chaque bâtiment.

Le Manseau, qui avait recouvré quelque fermeté d'esprit, ne s'en servait que pour nous crier à tout instant, que nous avions le cœur bien philosophique. Il y avait en effet une grande philosophie dans l'espèce de gaîté qui nous étourdissait. Nous étions à l'entrée de la mer Glaciale du Nord, et si le vent nous poussait dans les glaces, nos frêles bâtiments présentaient peu de ressources contre le danger. Le froid se faisait déjà sentir extrêmement vif, et nous ne pouvions le vaincre qu'à force d'exercice. À la vérité, le Groenland était à peu de distance, mais nous n'étions rien moins que

sûrs de le gagner heureusement. Ces idées, et mille autres, qui firent bientôt succéder le silence aux bruyantes expressions de la joie, occupaient fortement le capitaine. On recommença donc à délibérer dès que la faim fut apaisée. Il y avait trois opinions bien distinctes. Les uns voulaient rebrousser chemin, et s'arrêter en Laponie ou en Suède. Les autres proposaient de retourner en Angleterre. Le capitaine déclara qu'il était plus court et conséquemment plus sage de diriger notre marche vers le Groenland, que nous pourrions encore y faire nos pêches, et attendre quelque vaisseau anglais, qui nous ramènerait avec moins de dangers dans notre patrie, que la saison était peu avancée, et qu'il savait que trois bâtiments devaient faire le même voyage que nous, que peut-être ils étaient en mer, et que nous ne tarderions pas à les voir.

Ce parti, qui paraissait le plus prudent au capitaine, eût pourtant trouvé un bon nombre d'adversaires, si le vent ne se fût déclaré pour lui. Il souffla du sud-est au coucher du Soleil, et nous poussa vers les côtes du Groenland. On se disposa donc, sans murmurer, à suivre le vent et la providence.

En avançant vers le nord, nous n'eûmes bientôt plus de nuit. Le Soleil restait continuellement au-dessus de notre horizon, qu'il n'échauffait point. L'eau de la mer était si verte

qu'elle ressemblait à une immense pelouse de gazon. Et les glaçons que nous apercevions à une certaine distance, nous parurent d'abord comme des troupes de cygnes, les reflets du Soleil en changèrent l'aspect, quand nous fûmes plus près, et leur donnèrent l'apparence d'une ville de toutes couleurs.

Mais la direction du vent était changée. Il soufflait maintenant du sud-ouest, et devenait plus fort à mesure que nous avancions. Quelques matelots disaient d'un ton de voix assez triste qu'il était impossible d'aborder au Groenland, et que nous allions droit au Spitzberg. Cette conjecture effrayante ne tarda pas à se réaliser. Le vent souffla avec violence, et nous poussa dans les glaces. La consternation devint générale. Et J'avoue, pour ma part, que je fus saisi d'une douleur inexprimable, lorsqu'en jetant les yeux autour de moi, je ne vis de toutes parts que des glaçons flottants, d'une dimension et d'une hauteur monstrueuses, qui s'entrechoquaient avec un bruit semblable au fracas du tonnerre. Si la chaloupe se trouvait entre deux montagnes de glaces, tout le monde tremblait que le vent ne les poussât l'une contre l'autre, et ne broyât le bâtiment en mille pièces. Que l'on juge par-là quel effroi devait donner à chaque instant la frêle solidité de nos deux canots ! Nous étions vers le 72^{e} degré de latitude septentrionale, et il y avait vingt jours que nous avions perdu

notre vaisseau.

Le moindre craquement, l'approche d'une masse glacée, le sifflement des vents contre ces espèces d'îles flottantes, la plus petite clameur des matelots nous donnait à tous le frisson de la peur. Le malheureux Manseau n'ouvrait la bouche, depuis cinq jours que pour adresser au ciel des oraisons lamentables, et pour promettre à Dieu de ne plus courir les mers.

Tous ces périls, toutes ces frayeurs n'étaient que le prélude des maux qui nous attendaient. Le 22 août, nous vîmes paraître les ours blancs sur les glaces. Trois de ces animaux s'avancèrent, moitié à la nage, moitié en traversant les glaçons, à la rencontre de la chaloupe. Le capitaine ordonna une décharge de quelques mousquets, qui les étonna sans les faire fuir. Après s'être arrêtés un instant, ils approchèrent de nouveau jusqu'à la portée du fusil. Leur taille était énorme, et ils nous semblaient pour le moins aussi hauts que des chevaux, quoique nous fussions éloignés de la chaloupe d'un bon quart de lieue. Les gens du Capitaine tirèrent quelques balles, qui atteignirent le plus avancé des trois ours. Il poussa un hurlement effroyable, et s'enfuit à toute force.

Les deux autres ne l'imitèrent point, et accoururent sur la chaloupe avec tant de rapidité, qu'on eut à peine le temps de les coucher en

joue. Mais l'explosion du feu et les plaies qu'ils reçurent ne leur causèrent en apparence ni surprise ni grande douleur, puisqu'ils ne rebroussèrent point chemin. Le plus fort grimpa sur un glaçon, et jeta ses deux pattes de devant sur un des bords de la chaloupe. Pendant qu'on faisait face avec des haches et des hallebardes, et qu'on empêchait son compagnon de monter à l'abordage, les rameurs se donnaient de grands mouvements pour éloigner la chaloupe du glaçon où le plus grand ours reposait sur ses pieds de derrière. Mais il s'était si bien cramponné au bâtiment, qu'il y resta suspendu, et ne tomba dans la mer que criblé de blessures. Il eut pourtant encore la force de se retirer sur la glace, où il poussa ses derniers hurlements.

Hélas ! tandis que nous nous réjouissions de cette espèce de victoire, dont nous n'avions été que spectateurs, la plus affreuse de toutes les catastrophes vint nous jeter dans le désespoir. La chaloupe, en s'éloignant des glaçons, avait donné aux vagues une grande secousse, qui produisit l'effet d'un courant . Un rocher de glaces, entraîné dans l'espèce de route que lui frayait la fuite précipitée du bâtiment, le suivit de près, le poussa contre une masse plus ferme et moins mobile. En un clin d'œil, la chaloupe fut écrasée, et tous ceux qu'elle portait, anéantis ou submergés.

À cet affreux spectacle, tous tant que nous étions dans les deux capots, nous poussâmes des cris douloureux, puis, sans songer que nous étions engloutis si nous recevions dans nos frêles esquifs tous les malheureux naufragés, chacun de nous se mit à forcer de rames, pour voler à leur secours. Mais un nouvel incident, qui nous sembla un nouveau malheur, nous préserva pour le moment d'une ruine totale. Le troisième ours, qui n'avait été que légèrement blessé, voyant surnager plusieurs matelots, jeta deux grands cris, qui attirèrent, en quelques minutes, une bande d'ours sur les glaces. Ces animaux, que nous ne pûmes compter, se jetèrent aussitôt à la mer, et nous les vîmes peu après se retirer, emportant chacun un de nos compagnons.

Cette diversion nous arrêta. Quels secours allions-nous porter ? Nous courions au-devant d'une multitude d'ennemis, dont nous ne ferions que doubler la proie. Le grand canot se décida le premier, et s'éloigna, à force de rames, du lieu du péril. La faiblesse du bâtiment où je me trouvais ne nous permit pas de le suivre. Nous nous contentâmes de côtoyer une chaîne de glaçons, qui nous ôtaient du moins la vue de nos compagnons expirants. Mais leurs cris déchirants venaient frapper nos oreilles.

— O Dieu ! s'écria Édouard, l'un des

quatre pécheurs anglais qui se trouvaient près de moi, grand Dieu ! hâte le moment de notre mort, si son approche a tant d'horreur.

Ces mots furent à peine prononcés, que nous entendîmes une voix faible exhaler cette plainte en mauvais anglais :

— Amis, si vous le pouvez, au nom de Dieu et de l'humanité expirante, secourez-moi !

En même temps, j'aperçus, à la distance de cinquante brasses, un de nos compagnons qui s'était sauvé du naufrage de la chaloupe à l'aide d'un morceau de planche, et que le froid commençait à engourdir. Je fis avancer le canot jusqu'à lui. Il fut reçu avec un transport de joie, mais il était presque mourant. On lui fit prendre à la hâte quelques verres de vin. Il se ranima peu à peu, et nous conseilla de nous éloigner. Celui que nous venions d'arracher à une mort prochaine était un garçon français, d'un bon naturel. Il se nommait Clairancy.

Le Spitzberg n'est pas bien loin, nous dit-il quand ses sens se furent réchauffés, il faut tâcher d'y aborder. Nous attendrons là, comme nous pourrons, la destinée que le ciel nous réserve. Au reste, les ours blancs seront moins dangereux pour nous sur une Terre découverte, que parmi les glaçons. D'autres, avant nous, ont passé l'hiver même dans ces tristes contrées. Avec de la constance et du courage, nous supporterons des maux que nous ne

pouvons plus éviter.

En ce moment, nous perdîmes de vue le grand canot. Chacun de nous fit un adieu intérieur aux gens qu'il portait, et se persuada que ce faible bâtiment allait se perdre. Cependant, il était beaucoup plus fort que le nôtre. Et nous nous flattions de nous sauver. Ainsi sont faits les hommes, et c'est pour le repos de leur existence. Les dangers que court autrui nous frappent, et nous ne voyons pas plus nos périls que nos fautes et nos erreurs. Les suites seules nous ouvrent les yeux.

Enfin, nous nous trouvions seuls, au nombre de sept, dans la mer Glaciale du Nord. Nos provisions étaient fort minces. Nous n'avions plus d'eau, et le froid ne nous désaltérait point. Un peu d'eau-de-vie et de vin, des viandes salées, du biscuit et du fromage, composaient tous nos aliments. Le Soleil baissait à mesure que nous avancions vers l'automne et vers le Nord. Le Spitzberg, notre triste espérance, ne paraissait point. Nous ne revoyons pas le grand canot, et les ours se montraient de temps en temps à de légères distances.

Le Manseau était avec nous. Sa tristesse et son abattement nous désolaient, tout en excitant notre pitié. Il devenait maigre et morose. Hélas ! disait-il à toute heure, heureux nos pauvres camarades ! ils ont été dévorés par les ours, mais au moins ils ne souffrent plus. Et

nous, quand serons-nous hors de peine !

À force de raisonnement, Clairancy parvint à lui rendre un peu de courage. Il lui répéta tant de fois que ce n'était plus le temps de se laisser abattre, que quand les espérances s'éteignent, l'âme doit déployer toutes ses forces, qu'il était indigne d'un homme de se laisser mourir mille fois, de peur de mourir une. Enfin, il lui fit voir si clairement que nous pouvions encore vivre, que le Manseau reprit quelque force d'âme, et finit par s'accoutumer, au moins autant que nous, à la situation présente.

J'ai remarqué fréquemment dans les Français, de ces conversions subites, qu'on n'oserait attendre d'autres peuples. Cet esprit facile à manier les a fait accuser de légèreté et d'inconséquence. Il serait plus juste, je pense, d'attribuer cette mobilité de caractère à une âme vive, qui sent fortement, qui reçoit toutes les impressions bonnes ou mauvaises. On s'en est quelquefois heureusement servi pour les pousser aux grandes choses. Souvent, on en a abusé pour les séduire. Mais, en général, une âme facile à émouvoir, comme celles des Français, vaut beaucoup mieux, pour la société, que l'entêtement de leurs voisins du nord, ou que la dissimulation de ceux du midi. Quant au corps social, et pour le gouvernement des états, une âme ferme, opiniâtre, inébranlable,

une âme anglaise enfin, préviendra mieux les grands malheurs.

Chapitre III – Aventures avec les ours blancs. Arrivée au Spitzberg.

Trois jours après le malheureux événement de la chaloupe, Clairancy crut apercevoir le Spitzberg à peu de distance. Nous distinguâmes comme lui une Terre blanche et inculte, et l'aspect de ce désert stérile modéra la joie que nous inspirait l'approche des côtes. Nous y dirigeâmes nos efforts, toujours avec les plus grandes précautions, pour ne pas nous abîmer dans les glaces.

Pendant que nos regards se fixaient uniquement sur la Terre, la marche pesante d'un animal qui enfonçait les glaçons nous fit tourner la tête, et nous vîmes au haut d'un rocher flottant presque au-dessus de nous, un grand ours maigre et décharné, qui venait fondre sur le canot. Édouard tenait à la main une hallebarde, qu'il enfonça rapidement dans la gueule béante de l'ours, où elle se brisa. L'animal furieux s'avança plus près de nous, et se lança sur celui qui l'avait frappé. Nous le blessâmes de quelques balles, qui le forcèrent à prendre la fuite. Mais il revint bientôt à la charge, suivi d'un autre ours aussi grand pour le moins et

aussi maigre que lui.

En le voyant reparaître, Clairancy prit le câble qui servait à amarrer notre petit bâtiment, et nous dit qu'il allait prendre l'ours. Eu effet, tandis que nous repoussions les deux animaux à coups de hache, et que nous tentions de les faire tomber à la mer, l'intrépide Clairancy passa une espèce de nœud coulant au cou de l'ours blessé. Le câble était fortement attaché à l'un des bouts du canot, et nous nous réjouissions déjà d'être maîtres de notre ennemi, mais nous n'avions pas calculé ses forces. Aussitôt qu'il se sentit lié, il s'éloigna pour se dégager du câble, et il était encore si robuste, qu'il entraînait notre canot sur le banc de glace. Un frémissement universel nous saisit, en voyant une des pointes de notre bâtiment près de tremper dans la mer. Nous étions submergés, si un pêcheur anglais, qui était de notre compagnie, ne se fût hâté de couper le câble d'un coup de hache. Un autre en même temps déchargea son mousquet sur la tête de l'ours, qui tomba à la renverse. Sa chute fit fuir son camarade.

Nous nous occupâmes aussitôt de remettre le canot en mer. Après quoi, Édouard voulut grimper sur le glaçon pour visiter le corps de l'ours tué, et voir si nous n'en pourrions pas tirer quelque parti. Mais nous fûmes tout étonnés de ne plus le voir. La pensée qu'il n'était

peut-être que blessé, et qu'il eût battu en retraite, nous fit jeter les yeux autour de nous. Nous aperçûmes à cent brasses, sur une grande île glacée, le second ours qui se retirait paisiblement, chargé du cadavre de son compagnon. Ce qui venait d'arriver à notre canot nous avait donné une telle idée de la force des ours blancs, que nous ne fûmes point surpris de voir celui-ci emporter dans sa gueule un poids aussi énorme. Quand il fut au milieu de l'île de glaces, il s'arrêta, et se mit à dévorer l'ours mort.

On sait que la peau de ces animaux est fort chaude. Nous n'ignorions pas que leur chair est bonne à manger. Et comme nous n'avions depuis longtemps que des viandes salées, nous ne désirions pas moins de partager le repas de l'ours, que de nous emparer de la peau du mort. C'est pourquoi l'un des pêcheurs proposa à Édouard de courir sur l'ours vivant, et de lui arracher sa proie. Le parti fut bientôt pris : les deux jeunes braves sautèrent sur un glaçon, et le conduisirent comme un radeau, avec l'aide d'un bois de hallebarde, jusqu'auprès de l'île où le second ours faisait son dîner. Ils prirent pied sur la glace, et le saluèrent de deux coups de carabine. L'ours, blessé au ventre et à la tête, se retourna vers ses agresseurs, et vint à eux le plus vite qu'il put. Édouard lui appliqua sur le front un grand coup de hache. L'animal recula. Mais

pendant que notre courageux compagnon s'élançait pour frapper de nouveau, l'ours se jeta sur lui, et le renversa. L'autre pécheur, voulant secourir son camarade, fut renversé à son tour. Ce manège se renouvela plusieurs fois. L'énorme bête terrassait les deux pêcheurs avec tant d'agilité et de force, que nous les pouvions croire à tout instant étranglés. Mais nous nous étions approchés rapidement du champ de bataille. Je sautai sur l'île de glace. Clairancy me suivit, et nous tombâmes sur l'ours avec tant dé bonheur, qu'il fut enfin assommé.

Clairancy visita aussitôt les débris du premier ours. Il était déjà à demi mangé et il y avait à peine une heure qu'il était mort. Nous jugeâmes à propos de le laisser sur la place, puisque nous en avions un autre bien entier. Mais, à quatre que nous étions, il nous fut impossible de le traîner au canot, qu'après l'avoir dépecée. Sa peau avait huit pieds de long et dix pieds de large. Nous l'étendîmes au fond du canot, où elle nous fit une sorte de matelas. Sa chair était assez bonne. Du moins, elle fut trouvée telle par tous tant que nous étions. Et nous aurions fait un excellent repas, si nous avions eu quelques pintes d'eau. Nous en vécûmes plusieurs jours, et cette viande fraîche ménagea au moins le peu de vivres que nous pouvions posséder.

Cependant, cette prétendue Terre, que Clairancy avait prise de loin pour le Spitzberg, se laissa enfin reconnaître. Hélas ! ce n'était que la glace ferme, et il fallait en traverser plusieurs lieues pour arriver à la côte. Nous ne trouvions d'ailleurs aucune ouverture où nous pussions conduire notre petit esquif. Il fallut donc nous décider à traîner ces vivres et nos minces provisions de poudre sur la glace, et à revenir ensuite chercher le canot, dont les planches pouvaient servir à nous construire une cabane.

Aussitôt que notre résolution fut prise, Clairancy fit, avec nos rames et nos cordages, un traîneau assez solide. On y plaça un petit tonneau de viande salée, deux grandes caisses de biscuits, deux barils de poudre, le seul baril de vin qui nous restât, et une demi-pipe d'eau-de-vie. Le reste des provisions fut enveloppé dans la peau d'ours, et attaché derrière le traîneau. Nous nous y attelâmes pour ainsi dire, et il fut conduit avec le plus grand bonheur jusqu'au pied de la côte. Elle était si escarpée, que nous fûmes obligés de faire plusieurs voyages pour y déposer toutes nos richesses.

Après cela, quoique nous fussions dans l'état le plus pitoyable, nous nous jetâmes à genoux pour rendre grâces au ciel de l'espèce de faveur qu'il nous accordait, en nous permettant de toucher la Terre.

— Retournons maintenant au canot, dit ensuite Édouard, puis, sans perdre de temps, nous aviserons aux moyens de nous construire un gîte. Mais l'un de nous doit rester auprès des provisions, car les ours pourraient bien venir les flairer. On proposa unanimement la garde de nos vivres au Manseau Martinet, qui, étant moins robuste que nous, ne pouvait pas beaucoup nous être utile. Mais ce pauvre jeune homme était devenu un peu moins poltron, sans avoir gagné ce courage qui ne 5€ gagne pas. Notre double victoire sur les ours lui avait donné plus d'assurance, mais il ne fondait pas sur lui son espoir de salut, et il avouait franchement que s'il échappait aux ours blancs, c'était à l'intrépidité de ses braves compagnons qu'il en était redevable. Il nous supplia donc de l'emmener avec nous.

— Si vous me laissiez ici, nous dit-il, il faudrait encore quelqu'un pour me garder pendant que je garderais les provisions. D'ailleurs vous n'auriez qu'à vous égarer, ne plus retrouver la route, je resterais seul. Je veux partager vos périls, et mourir avec vous.

On se rendit à ces raisons, et on me désigna pour demeurer à la place du Manseau, avec une bonne hache et deux carabines bien chargées, puis, après avoir mangé ensemble un morceau d'ours et une croûte de biscuit, mes six compagnons retournèrent au petit

bâtiment.

La côte où nous débarquions était absolument stérile. Pas un arbre, pas une plante, pas le moindre indice de végétation. Un sol nu, un ciel assez pur, des rochers couronnés de glaces et de neige, voilà tout ce qui devait y frapper nos regards. Je ne vis paraître aucun animal, je ne reçus aucune visite pendant toute l'absence de mes compagnons.

Enfin, ils me rejoignirent après six longues heures de séparation. Il leur avait été impossible de tirer le canot hors de l'eau, ils l'avaient dépecé à coups de hache, et ils en amenaient les débris sur le rivage. Je les attendais avec une impatience inexprimable, je les revis avec autant de joie que si je les eusse cru perdus pour toujours en les quittant.

— Nous sommes maintenant hors d'état de sortir d'ici, nous dit tristement Édouard, cherchons à nous y procurer quelque commodité, en attendant que la providence nous en tire. Je crains bien que nous n'y passions l'hiver. Nous ferons, ainsi que bien d'autres, comme nous pourrons, mais allons à la piste d'une Terre moins gelée que celle-ci, et bâtissons-y une cabane au plus vite, car le Soleil baisse. En attendant, j'ai vu à deux cents pas d'ici, entre les glaces, une espèce de baie que nous n'avions pas remarquée, et qui est couverte d'arbres et de morceaux de bois que la mer conduit sur

cette plage, allez en prendre, faites un bon feu. Reposez-vous, pour moi je vais à la découverte.

Mes camarades avaient besoin de repos. Ils firent ce que l'infatigable Édouard leur conseillait. Quant à moi, j'étais si las de l'inaction où l'on m'avait laissé, et j'aurais vu, avec tant de peine, un de nos compagnons s'éloigner seul de nous, que je voulus être de moitié dans les peines d'Édouard. Nous partîmes donc, emportant les vœux et l'espoir de la petite troupe.

Chapitre IV – Découverte d'une cabane. Fontaine d'eau douce. L'ours blanc.

Après avoir marché pendant une heure, sans rien découvrir, j'aperçus à dix pas d'un rocher une vieille masure, qui me fit tressaillir. Je la montrai de la main à Édouard.

— Dieu soit béni, s'écria-t-il ! Cette trouvaille nous épargnera bien des peines. Ce sont sans doute les restes d'une cabane, que des malheureux comme nous auront bâtie dans cette île, pour y passer l'hiver. Ainsi, nous n'aurons que la peine de réparer, sans être obligés de construire, et avec du courage, nous serons logés dans trois jours !

Un instant après, nous entrâmes dans la masure. Les murailles étaient couvertes de glaçons, le toit percé à plusieurs endroits, mais du reste elle paraissait encore solide. La cheminée, qui était en bon état, nous causa un vif plaisir. Un registre, qui se trouvait dans un coffre, nous apprit que cette cabane avait été bâtie, deux ans avant notre arrivée au Spitzberg, par des matelots hollandais qui y avaient séjourné dix mois. Nous parcourûmes rapidement le journal qu'ils avaient eu la précaution

de laisser dans leur gîte. Il nous donna plusieurs renseignements utiles sur les moyens que nous avions à prendre pour subsister dans cette triste contrée, et pour éviter les accidents qui avaient emporté plusieurs d'entre eux.

L'habitation se composait de deux grandes pièces sans fenêtre. Il n'y avait qu'une porte qui nous parut très solide. Les murs étaient composés de bois et de Terre, habilement liés ensemble, et soutenus des deux côtés par de longues planches fortement clouées à des pieux énormes, tout ce travail, qui dut être si pénible, et que nous trouvions pour ainsi dire fait pour nous, releva notre courage. Le toit, formé de vieilles voiles, avait seul besoin d'être restauré. Et nous avions assez de planches pour boucher tous les trous.

Nous retournâmes donc à nos compagnons, avec des transports de joie au moins aussi ardents que si nous avions fait la conquête d'un nouveau monde. Du plus loin qu'il nous aperçût, le Manseau accourut à nous.

— Bonne nouvelle, nous cria-t-il, nous avons tué un renne !

Je dis nous avons, parce que j'ai chargé les fusils, mais le fait est qu'il y a une bête de tuée, et qu'on vous attend pour en manger votre part. Comme il achevait ces mots, tous les autres s'approchèrent de nous, en nous de-

mandant quel était le fruit de notre course.

— Embrassons-nous, mes amis, s'écria Édouard, nous sommes les souverains du Spitzberg. Un logement tout bâti nous attend à quelques milles d'ici !

Nos compagnons poussèrent des cris de joie en apprenant les détails de la petite excursion que nous venions de faire. Les embrassements succédèrent aux cris, et la joie encore aux embrassements.

On avait fait un grand feu pendant notre absence. Cette chaleur porta dans tous nos sens une sorte de volupté. Nous fîmes un cercle autour de la flamme. Alors je fs une seconde énumération de tout ce que nous avions trouvé, et tous les visages s'épanouirent de nouveau, avec cette expression animée que donne à un avare la vue des plus riches trésors. Clairancy, à son tour, nous raconta comment un renne s'était montré à quelque distance. Comment ils l'avaient poursuivi, tué, écorché, découpé, et comment nous en allions faire un bon repas, pour prendre gaiement possession de l'île. En effet, un quartier de renne rôtissait à vue d'œil, suspendu à trois hallebardes croisées. Aussitôt qu'il fut cuit, nous l'attaquâmes, et il fut dévoré du meilleur appétit.

Ensuite on leva le poste, on rechargea toutes les provisions sur le traîneau, on s'y at-

tela comme la première fois, et la petite troupe s'achemina vers la forteresse pour s'y installer. Du plus loin qu'on l'aperçût, chacun salua son toit hospitalier, et tous, la tête découverte, nous appelâmes les bénédictions de l'Éternel sur les braves gens qui avaient bâti la cabane, et qui avaient eu l'humanité d'y laisser, dans leur journal, le fruit de leur expérience.

— Nous voici donc à l'abri, disions-nous tous en y entrant, et nous sommes ici chez nous, ajouta gaîment Édouard, puis on visita tous les coins de la cabane. Clairancy, qui savait mieux que moi le hollandais, feuilleta le journal de nos devanciers, et nous expliqua tout ce qui pouvait nous intéresser pour le moment. C'était à chaque page des exclamations que je ne pourrais dépeindre. Mais comment exprimer le ravissement qui s'empara de nous tous, quand ce bon garçon français fut, presque en pleurant d'aise, le passage que je vais rapporter. Qu'on apprenne seulement, si je ne l'ai pas déjà dit, que depuis près d'un mois nous n'avions plus d'eau, et que nous sentions les approches du scorbut. On se figurera notre allégresse, quand nous entendîmes ces paroles, alors plus douces que le miel : « *À cinquante pas de la chaumière, derrière le rocher, nous avons trouvé une source d'eau douce. On apercevra au-dessus, une petite Croix, que nous y avons plantée par reconnaissance.* »

Personne ne put se maîtriser assez pour en écouter davantage. Nous nous jetâmes hors de la cabane, comme des enfants qui sortent de l'étude. Et ce fut à qui arriverait le premier à la délicieuse source d'eau douce. Chacun s'y désaltéra à son aise. Et les plus raisonnables avalèrent une si grande abondance d'eau, que je suis encore étonné que nul de nous n'en ait été malade. Après avoir bien bu, toute la troupe, à genoux devant la croix, éleva les mains au ciel sans proférer une seule parole, et on ne se retira pas sans boire une seconde fois avec autant de sensualité que la première.

Alors, dans une espèce d'ivresse, nous retournâmes la cabane sans plus nous inquiéter pour l'avenir, et contents de notre destinée. Les plus agiles d'entre nous grimpèrent sur le toit de notre palais, les autres préparèrent les planches. Tout le monde se mit à la besogne, et les réparations de notre petit château s'achevèrent en peu de jours.

Le journal des matelots hollandais nous avait appris qu'à peu de distance, on trouvait sur le rivage une large ouverture dans les glaces, où la mer amoncelait continuellement un grand nombre d'arbres, qu'elle apportait du nord de la Russie, ou de quelques autres pays septentrionaux. Trois d'entre nous allèrent visiter cette baie, pendant que les autres plaçaient les provisions et la poudre dans la se-

conde pièce de la cabane. La chambre où se trouvait la cheminée était assez vaste pour nous servir aisément de cuisine, de salle à manger et de dortoir. Bientôt, Clairancy, Édouard et Martinet, qui avaient été envoyés à la découverte, revinrent à nous, les deux premiers traînant deux petits troncs d'arbres, qui furent coupés en pièces et mis au feu. Le Manseau, tout fier de sa charge, rapportait sur ses épaules un énorme poisson qui pesait au moins soixante livres, et qu'il avait trouvé encore vivant sur le rivage. On en fit cuire sur-le-champ une partie, et on plaça le reste au frais. Clairancy nous apprit que le journal hollandais re nous avait point trompé, et que nous avions, tout près de' nous, plus de bois que nous n'en pourrions brûler dans le plus rude hiver. Le Manseau, de son côté, voyant qu'on se réjouissait de la bonne rencontre qu'il venait de faire, nous déclara qu'il espérait bien en avoir souvent de pareilles, parce qu'il était heureux en découvertes, lorsqu'il n'était pas sur mer.

Son propos nous divertit, parce qu'il flattait notre espoir. Sans être superstitieux, l'homme, dans le malheur, aime à se bercer de toutes les illusions. Et il n'y en eut peut-être pas un dans notre petite société qui ne se persuadât qu'en cas de besoin, Martinet serait, par ses trouvailles, le nourricier de la troupe.

Nos vivres étaient presque épuisés. Nous avions vécu plusieurs jours de chair d'ours. Le poisson du Manseau nous fit six bons repas, égayés par l'eau douce de notre bonne source. Nous ménagions le peu de vin et quelques livres de biscuit qui nous restaient, pour les maladies qui pourraient survenir.

Quand le poisson fut presque tout mangé, nous songeâmes à aller à la chasse aux ours, car ils ne s'étaient pas encore présentés aux environs de la cabane. Mais avant de partir, Martinet nous dit qu'il voulait d'abord faire une excursion moins dangereuse.

— J'ai le pressentiment, ajouta-t-il, que j'aurai aujourd'hui une heureuse rencontre. En disant ces mots, il s'achemina sur le rivage, et chercha vainement, de tous ses yeux, quelque autre poisson jeté sur le sable, comme le premier.

Nous l'attendions depuis assez longtemps, sans qu'il reparût. Je sortis de la cabane, pour voir s'il ne revenait point. Je l'aperçus tourné vers la mer, qu'il considérait uniquement, et à qui il semblait demander à manger. En même temps, je distinguai, à trente pas de lui, un grand ours blanc, debout sur ses pattes de derrière, appuyé contre un roc, et guettant, sans en être vu, le malheureux Manseau.

Je retins un cri prêt à s'échapper de ma bouche. Je rentrai d'un saut dans la cabane.

Je saisis une carabine, en criant à mes compagnons de prendre leurs armes et de me suivre. En ce moment, une voix déchirante se fait entendre, et demande du secours. Notre sang se glace, à la pensée que Martinet est entre les griffes de l'ours. Nous nous hâtons de sortir, moitié tremblant de tous nos membres, moitié courant de toutes nos forces. Ah ! combien nous fûmes soulagés en revoyant notre pauvre camarade encore sur ses jambes, mais fuyant devant l'horrible animal qui le poursuivait en grommelant. Clairancy, plus avancé que nous, déchargea son mousquet. L'ours s'arrêta subitement. Puis, voyant que nous étions en nombre, il se mit en disposition de fuir. Ne le laissons pas échapper, s'écria Édouard, en lui lançant trois balles dans le flanc, et en courant sur lui la hache à la main. Chacun l'imita. L'ours blessé et furieux se défendit assez longtemps, mais nous eûmes le bonheur de l'expédier. Et Martinet, un peu revenu de sa Terreur, eut le courage de donner un coup de hache sur la tête de son ennemi terrassé.

On applaudit généralement à cet acte de bravoure. Cependant, répliqua le Manseau, je vous déclare que je ne sors plus seul. Emportons la bête, puisqu'elle est tuée, mais elle ne cessera de me faire peur que quand nous l'aurons dépecée.

Cet ours était plus maigre que le précé-

dent. Néanmoins, sa chair fut trouvée assez bonne. D'ailleurs, les peaux de ces énormes bêtes nous servaient de lits, et tout le monde sait qu'elles sont d'une grande ressource contre le froid.

Chapitre V – Rencontre inattendue. Récit de Tristan.

Cette prise nous mit en bonne humeur. Édouard, qui s'entendait passablement à découper les viandes, tailla un bon morceau d'ours en grillades, et nous dit qu'il allait faire un beefsteak pendant que nous achèverions de dépouiller l'animal, et que nous exposerions sa peau au Soleil, pour la sécher. L'odeur de la grillade nous alléchait trop délicieusement, pour que nous fussions lents en besogne. L'ours fut bientôt en pièces, et sa peau étendue sur le toit de notre cabane. Après cela, chacun se rangea autour de la cheminée, disposé à faire honneur au beefsteak d'ours.

Nous mangions fort gaîment, quand nous entendîmes marcher autour de la cabane. Tout le monde prêta l'oreille. Le bruit s'était arrêté devant notre porte. Martinet s'écria que ce ne pouvait être qu'un ou plusieurs ours blancs, qui venaient venger la mort de leur confrère, ou tout au moins nous enlever la peau, que nous avions laissée dehors.

Cette conjecture nous parut si vraisemblable, que chacun se leva d'un mouvement

spontané, et sauta sur ses armes, pour marcher contre l'ennemi. Mais au moment que nous nous disposions à sortir en bon ordre, le même bruit se fit entendre de nouveau. Plusieurs voix se mêlaient au mouvement des pas, et articulaient des sons que l'épaisseur de la muraille nous empêchait de distinguer.

— Je suis sûr que c'est une bande d'ours, répétait d'une voix tremblante le timide Manseau. Vous les entendez ! et vous voulez vous montrer ?

— Moi, je présume que ce sont des hommes, répondit Clairancy, en prenant le verrou de la porte, et il faut les voir.

— Arrêtons, répliqua vivement Martinet, les hommes de ce désert, s'il y a des hommes ici, ne peuvent être que des anthropophages, et nous serons aussi mal traités par eux que par les ours blancs.

Comme il disait ces mots, on frappa trois ou quatre coups à notre porte. Barricadons-nous, s'écria le Manseau en frissonnant.

— Tais-toi, poltron, répondit Clairancy impatienté, les habitants du Spitzberg ne peuvent être que des malheureux, qui nous donneront quelques secours, s'ils en ont le pouvoir, et en réclameront de nous, s'ils en ont besoin. En même temps, il ouvrit la porte. Cependant, nous tenions tous nos armes au bras.

Mais dix hommes sont devant nous, dans l'état le plus déplorable. Dieu de bonté ! quel fut notre étonnement, quand nos yeux reconnurent, dans ces spectres vivants, une partie de nos compagnons, que nous avions perdus de vue avec le grand canot ! et quelle fut l'agréable surprise de ces pauvres gens, en retrouvant dans la cabane, sept de leurs amis d'infortune. On resta longtemps des deux côtés immobiles, stupéfaits. Chacun se croyait trompé par ses yeux, ou abusé par les prestiges d'un songe.

Enfin, on se parla, on se reconnut. On s'embrassa avec la plus affectueuse tendresse. Des larmes coulèrent de tous les yeux. Nul ne doutait plus s'il dormait ou s'il était bien éveillé, et, néanmoins, nous nous touchions mutuellement, pour nous assurer que nous n'avions pas devant les yeux de vaines ombres. Édouard fut le premier à maîtriser son imagination, et à concevoir que le grand canot pouvait s'être sauvé aussi heureusement que le nôtre. C'est pourquoi il interrompit nos extravagances.

— Toutes nos niaiseries sentimentales sont bonnes, nous dit-il, mais il y en a assez. Nos camarades ont faim. Qu'ils achèvent le beefsteak. J'en vais couper quelques autres tranches, et nous jaserons à l'aise, la bouchée à la main.

Nous n'avions pas encore songé à faire entrer les nouveaux venus dans la cabane, tant leur apparition subite nous avait troublé la tête. Les paroles d'Édouard nous rappelèrent à notre devoir. Nous fîmes donc les honneurs de la maison. Et nos pauvres compagnons achevèrent notre dîner, avec une faim dévorante.

Pendant qu'ils commençaient de manger, Édouard prit un grand couteau, et alla à la seconde chambre de notre habitation, qui nous servait, comme je l'ai dit, d'arsenal et de magasin à vivres, mais elle était fermée en dedans. Alors nous nous aperçûmes que le Manseau avait disparu, et qu'il s'était réfugié dans cette pièce, pour échapper aux ours ou aux anthropophages à qui nous ouvrions la porte. Édouard l'appela, lui commanda d'ouvrir, et lui dit de venir voir ses compagnons du grand canot. Il refusa longtemps de paraître, en disant que ces gens-là étaient morts, et qu'il ne reconnaissait pas la voix qui lui partait, mais enfin, il ouvrit, et se montra. Il était si pâle et si défait, que personne n'eut le courage de lui faire des reproches. Les frayeurs de son imagination le tourmentaient suffisamment. Tout le monde se contenta dé le plaindre, et chercha à le rassurer. Après qu'il eut bien considéré nos convives, il se remit peu à peu, et finit par se réjouir de voir la société augmentée, parce qu'il en résulterait nécessairement plus de sûreté pour toute la troupe. Je lui demandai alors à

quoi il songeait en se séparant de nous, et s'il comptait vivre seul quand il nous aurait perdus ?

— Que voulez-vous, répondit-il naïvement ? La peur m'avait déjà à demi tué quand vous avez ouvert la porte. Le plus petit coup de fusil que vous eussiez tiré, le moindre cri de votre part, m'aurait peut-être achevé. Mais je suis comme cela, malheureusement.

En ce moment, Édouard s'approcha de la cheminée, et étendit sur la braise ardente de larges tranches d'ours.

— Vous avez peu mangé, dit-il aux nouveaux venus. Ceci achèvera de vous restaurer. En attendant, apprenez-nous par quel heureux hasard nous nous retrouvons dans ce triste désert, je vous conterai ensuite nos aventures.

Le plus jeune d'entre nos convives, ayant achevé son morceau de beefsteak, prit la parole. C'était un Bourguignon, d'environ vingt-cinq ans. Il se nommait Tristan, et faisait le métier de pêcheur. Il était au reste le seul Français que le grand canot eût sauvé, et parlait l'anglais aussi bien que sa langue naturelle.

— Vous vous rappelez, nous dit-il, qu'après la funeste catastrophe de la chaloupe, le spectacle de nos malheureux compagnons emportés par les ours nous força de gagner au large.

Le grand canot qui nous portait échappa bientôt à vos regards. Vous nous pensiez sans doute loin de vous, et nous étions à peine à une demi-lieue, engagés entre des glaçons, quand nous vous aperçûmes voguant heureusement vers le Spitzberg. Vous étiez trop avancés pour entendre nos cris et la décharge de quelques mousquets, puisque nous cessâmes de vous voir après vous avoir inutilement appelés pendant quelques minutes.

« Alors, nous trouvant seuls au milieu de la mer Glaciale, nous ne songeâmes plus qu'à nous dégager des rochers de glace, à suivre la route que nous vous avions vu tenir, et à vous rejoindre, si la bonne fortune nous le permettait.

« Pendant que nous travaillions tous avec le plus grand zèle, à briser un banc de glace qui nous barrait le passage, un coup de vent, sans doute envoyé par le ciel à notre secours, poussa en avant un des rochers flottants contre lequel nous étions presque appuyés. Chacun frémit d'abord d'éprouver le sort de la chaloupe, mais nous fûmes en un instant rassurés. La mer s'ouvrit devant nous, et sembla nous livrer le passage.

« Déjà, les rames étaient en jeu pour seconder le vent favorable, quand le battement de l'eau qui se fit entendre derrière le canot attira notre attention et nos regards. Un monstre

d'une énorme grandeur, que nous prîmes pour un cheval marin, poursuivait à la nage trois de nos pauvres compagnons de la chaloupe. Ces malheureux étaient cramponnés à une longue solive, et comme ils n'avaient point d'armes, ils ne pouvaient se défendre contre la bête, qu'en lui présentant continuellement l'une des extrémités de la pièce de bois sur laquelle ils étaient assit. Mais toutes les peines qu'ils se donnaient ne rebutaient point le monstre, et ne faisaient que retarder de quelques minutes le moment de la mort, si, pour leur bonheur, l'accident que je vous ai dit ne nous eût arrêtés dans une distance peu éloignée.

« Du moment qu'ils nous aperçurent, ils élevèrent leurs bras vers nous, poussèrent des cris de détresse, et nous appelèrent à leur secours,d'une voix presque expirante.

« Le cruel animal les serrait de si près, que nous n'osions nous flatter d'arriver assez tôt auprès d'eux pour les sauver. Toutefois, on força de rames, et le canot n'était plus séparé de la solive que d'environ cent brasses, quand l'un des naufragés qu'il portait, épuisé sans doute de tant de fatigues, tomba dans la mer. Le monstre s'élança.

Ici, une clameur d'effroi poussée par un matelot, interrompit le récit de Tristan, et mit l'agitation danse l'âme de tous ses auditeurs.On entendit marcher lourdement sur le

toit de la cabane. Le jour qui entrait par la cheminée fut subitement intercepté. Clairancy s'élança sous le foyer, pour regarder ce qui pouvait produire ce bruit et cette obscurité soudaine. Il recula en frémissant, à l'aspect d'une tête de monstre qui se montrait sur le tuyau de la cheminée, et qu'il ne pouvait définir. Il nous cria en même temps ds prendre encore une fois nos armes.

Chapitre VI – Suite du récit de Tristan. Réunion des deux troupes.

Le toit de notre cabane formait une pente assez douce, qui descendait jusqu'à Terre, du côté opposé à la porte. L'animal qui nous inquiétait n'avait pas eu de peine à grimper parlà jusqu'au tuyau de la cheminée, et l'extrémité n'en était pas assez solide pour nous rassurer. Il pouvait l'ébranler par ses mouvements, et nous jeter dans un grand embarras, mais il se tenait immobile au-dessus de l'ouverture, attaché sans doute par la fumée de la grillade, ou cherchant les moyens de s'approcher de nous.

Nous prenions tous nos carabines et nos haches, sans savoir au juste contre quel ennemi nous allions marcher. Cependant nous aurions dû le deviner de suite, car il n'y a que les ours blancs et quelques espèces de renards qui fréquentent le Spitzberg, or nous n'étions pas encore dans la saison de ces petits animaux, et le museau qui avait effrayé Clairancy, était plus gros que le corps entier d'un renard du nord.

Aussitôt que nous fûmes dehors, et que nos yeux se portèrent sur le toit de la cabane,

nous reconnûmes encore un ours blanc, mais il nous eut à peine entrevus en si grand nombre qu'il descendit au plus vite, et s'enfuit à si grands pas, qu'il fallut renoncer à l'espoir d'en faire curée.

On rentra donc dans la cabane, après avoir regardé de toutes parts si rien ne se présentait. Le beefsteak était bien cuit et chacun se disposa à en prendre sa part. Tristan, tout en expédiant la sienne, voulut bien nous achever son récit.

— Je vous disais, reprit-il, que le grand canot était à cent brasses, ou environ, de la solive qui portait nos trois camarades, quand l'un d'eux tomba dans la mer, épuisé par le travail et par des peines au-dessus de ses forces. Le monstre s'élança aussitôt sur lui. Il nous fut impossible de le poursuivre. Notre pauvre camarade ne reparut point, et il fallut nous contenter d'avoir sauvé, dans les deux autres compagnons de la solive, le capitaine et le maître de l'équipage.

— Quoi ! le capitaine est sauvé ! s'écria aussitôt la troupe du petit canot. Que le ciel en soit béni !

— Oui, reprit Tristan, il a échappé à la mort. Et s'il nous en est redevable, nous lui devons aussi, depuis que nous sommes au Spitzberg, la conservation de notre frêle existence.

— Mais où l'avez-vous laissé ?

— Vous allez le savoir. Écoutez d'abord le reste de nos aventures, que je pourrai vous achever en peu de mots. Du moment que le capitaine et le maître de l'équipage mirent le pied dans notre canot, il se trouva chargé de vingt et une personnes, mais nous n'avions bientôt plus de vivres, et nous étions à la veille de manquer d'eau. Nos deux anciens maîtres, que nous venions de sauver, et que le malheur avait rendu nos égaux, prirent d'abord quelques verres de vin, qui les restaurèrent bien vite, grâce à leur tempérament robuste. Et après une heure de repos, le capitaine se chargea de diriger notre route.

« Le bâtiment erra pendant six jours au milieu des glaces et des périls multipliés. Alors enfin nous aperçûmes le Spitzberg, mais la glace ferme nous en interdisait l'approche. Ce ne fut que par de longs et pénibles détours que nous pûmes découvrir une ouverture qui nous conduisit au rivage. Je ne vous peindrai point la joie qui nous transporta en touchant la Terre. Vous avez dû a ressentir aussi vive que la nôtre, quoique cette.affreuse contrée soit plutôt un tombeau qu'un asile.

« Comme nous n'avions plus d'eau douce, plusieurs d'entre nous avaient eu l'imprudence de boire de l'eau de la mer. Quatre en moururent le jour même qu'ils débarquèrent, et

notre premier soin fut de les inhumer. Cette triste cérémonie nous plongea dans un deuil amer. Quelques-uns de nos compagnons disaient en pleurant que nous devions être jaloux de la destinée de ceux que nous mettions en Terre, qu'ils étaient plus heureux que nous et que la mort qui les tirait de peine ne viendrait sans doute nous frapper qu'après que nous aurions éprouvé encore de plus grands maux.

« Le capitaine parvint à rassurer toute la troupe affligée. Il nous rappela que plusieurs naufragés avaient passé des années entières dans les déserts du nord, et qu'avec de la bonne volonté et du courage, nous pouvions espérer de revoir l'Europe. Il nous éloigna bientôt du lieu où nous avions déposé les morts, et nous conduisit à la découverte d'une source d'eau douce. Nous fûmes assez heureux pour en trouver une à peu de distance. Et après nous y être désaltérés, après avoir bu à longs traits cette liqueur salutaire, pour laquelle nous aurions dédaigné tous les sorbets et tous les meilleurs vins du monde, il fut décidé que nous nous bâtirions une cabane auprès de la source.

« On retourna donc aussitôt au canot, pour le tirer à sec. Au moment que nous nous y disposions, le maître de l'équipage aperçut en mer, sous la portée du mousquet, une vache

marine accompagnée de son veau. Il nous proposa d'en faire la pêche, ce qui fut agréé généralement.

« Le canot s'avança doucement vers l'animal, qui ne paraissait pas très farouche, et qui n'eut pas le temps de nous éviter. Deux pécheurs jetèrent un harpon avec tant d'adresse, que la vache fut prise, assommée et placée dans le petit navire. Nous songions encore à nous emparer du jeune veau. Il se laissa prendre pour ainsi dire, car dès qu'il vit sa mère enlevée et placée dans le canot, il ne s'en éloigna plus, et sembla ne chercher qu'à se rapprocher de la vache. Ainsi cette pêche nous fournit abondamment de quoi vivre quelques jours.

« De retour au rivage, le canot fut tiré à sec, et quoique nous fussions en nombre, notre épuisement était tel que ce travail nous donna bien des peines. On fit ensuite dans notre troupe ce qui s'est fait dans la vôtre, on traîna le canot jusqu'à la source d'eau douce, on le brisa, et on y construisit une cabane, mais nous n'avions pas, comme vous, trouvé la besogne déjà faite, c'est pourquoi le travail fut long et pénible, et il n'en résulta qu'une mauvaise cahute sans solidité, où nous pouvons tenir à peine entassés les uns sur les autres. Hélas ! si nous avions su vous trouver si près de nous ! Mais la faim qui nous force à chasser

aux ours pour subsister, et le plus heureux des hasards nous ont réunis. Quand je vous aurai dit que le capitaine et nos six autres compagnons sont malades dans notre triste gîte, et que nous ne sommes séparés que par une petite heure de chemin, vous saurez tout le reste de nos aventures.

— Une petite heure de chemin, s'écria Édouard ! hâtons-nous d'expédier notre dîner, et allons consoler nos pauvres malades. Ils seront mieux ici, à coup sûr, que dans leur triste taudis ! nous avons quelques brocs de vin qui leur rendront au moins les forces !

Ce propos était trop bien l'avis de toute la troupe, pour qu'il ne fût pas sur-le-champ généralement adopté. On dépêcha bien vite le beefsteak d'ours, après quoi nous nous mîmes tous en route pour la cahute où gisaient les malades. Nous avions fermé solidement la porte. Et sur le conseil de Clairancy, nous emportions nos trois peaux d'ours, pour en envelopper nos compagnons souffrants.

Les transports mutuels de joie et d'attendrissement qui avaient accompagné notre reconnaissance avec nos dix premiers camarades se renouvelèrent quand nous pûmes embrasser les malades, et surtout le capitaine, que nous aimions généralement. Et des larmes de plaisir coulèrent abondamment de leurs yeux, quand nous leur annonçâmes un gîte com-

mode, une bonne cheminée, un reste de vin, un peu d'eau-de-vie et quelques croûtes de biscuit. Cette amélioration inattendue de leur destinée sembla leur rendre la santé. Ils se levèrent tous, et demandèrent à voir sur-le-champ la bienheureuse cabane.

On se rappelle que le grand canot avait sauvé, au moment où le vaisseau coula à fond, trois paniers pleins de volaille. Il en restait encore un, qu'on ménageait pour les malades, et qui était à peine entamé. Édouard, qui s'entendait fort bien en cuisine, prit ce panier sur son dos, et partit en ayant, avec cinq pécheurs chargés de divers ustensiles et de munitions. Les malades déclarèrent qu'ils n'avaient pas besoin de nos peaux d'ours, que la joie les avait réchauffés et qu'ils voulaient marcher libres. Chacun prit donc dans la cahute tout ce qui put s'emporter. On la ferma aussi bien que possible, et ensuite, au nombre de vingt-quatre, dont six en avant, nous reprîmes le chemin de la cabane hospitalière.

Chapitre VII – Famine prochaine. Approche de l'hiver. Départ de la cabane.

Aussitôt que nous fûmes arrivés, les malades se placèrent autour du feu, et les avantages d'une bonne cheminée leur donnèrent tant de ravissement, qu'ils en étaient presque en extase.

Édouard faisait cuire deux grosses poules dans un pot de Terre qui nous servait de marmite. Il rompit quelques morceaux de biscuit dans le bouillon, et servit aux malades une soupe qu'ils trouvèrent délicieuse. Ces pauvres gens, qui n'étaient qu'épuisés, se rétablirent en moins de deux jours, avec la chair des deux poules et quelques verres de vin, tellement que toute la troupe se trouva entièrement bien portante. Mais nous étions devenus nombreux, et il fallait trouver de quoi vivre. C'est pourquoi il fut résolu que la moitié de la troupe resterait alternativement dans la cabane pendant que l'autre moitié irait à la chasse, car les ours ne se montraient que rarement, et à une distance raisonnable de notre habitation.

Durant quelques jours, ce genre de vie fut supportable, puisque nous n'allions guère à la chasse sans rapporter un ours ou un renne, comme la prise de ces animaux ne se faisait jamais sans nous causer bien des peines. Et que c'était tous les jours les mêmes périls, nous ne nous arrêterons pas à en donner ici les détails. On les connaît assez, et par ce que nous avons dit dans les Chapitres précédents, et par ce qu'on peut avoir lu dans les différents voyages au nord.

Mais nous étions déjà dans le mois d'octobre. La grande nuit approchait, les ours s'éloignaient de jour en jour. Et toutes les ressources de notre imagination ne nous présentaient aucun moyen, aucune espérance d'éviter la famine et la mort la plus affreuse, pendant une nuit de plus de trois mois.

Nous ne devions revoir les ours, qui étaient devenus notre aliment ordinaire, qu'au retour du Soleil. Nous savions bien qu'une certaine espèce de renards se montre au midi du Spitzberg quand les ours se sont retirés, mais ces animaux, dont la chair est, dit-on, excellente, ne sont pas de taille à rassasier seulement six personnes. Il n'est pas facile de les prendre, et quand nous aurions pu nous flatter d'en attraper un par jour, en tendant bien des pièges, nous étions vingt-quatre à vivre, et il faudrait nécessairement mourir de faim.

Un soir, que je m'occupais de la tristesse de notre avenir, et qu'en calculant nos besoins avec le reste de nos provisions, j'en voyais avec effroi le terme éloigné au plus de quinze jours, Clairancy s'approcha de moi, et me demanda de quoi j'occupais mes pensées. Je lui exposai franchement mes frayeurs.

— Elles égalent les miennes, me répondit-il. Et tous tant que nous sommes, nous nous laissons ronger par les plus noires inquiétudes, sans oser nous les communiquer. Nous devons tous sentir que la mort s'avance, terrible, prochaine, inévitable. Le froid glace déjà nos membres. Que sera-ce quand nous n'aurons plus d'aliments, quand nous ne verrons plus la lumière consolante de ce Soleil qui va nous quitter. Hélas ! dans quinze jours, la nuit, la faim, et le sommeil éternel après la plus désespérante agonie !

— Malheur ! m'écriai-je, malheur à celui qui mourra le dernier ! il restera seul sur les cadavres de ses compagnons, sa paupière se fermera, ses adieux à la vie se perdront dans le silence du désert. Le toit de cette cabane lui servira de cercueil, et les neiges du Nord couvriront sa tombe, en attendant que l'ours affamé vienne se repaître de sa dépouille glacée.

Pendant que je m'abandonnais à ce délire du désespoir, douze de nos compagnons partis ce jour-là à la chasse, rentrèrent les mains

vides et mourant de froid.

— Plus d'espoir, nous dirent-ils en ouvrant la porte, les ours se retirent vers le Nord, il faut trouver d'autres aliments ou mourir. Au reste, si le froid augmente, il nous sera bientôt impossible d'y résister.

L'hiver était déjà en effet si violent, que nous n'osions plus sortir. Ceux qui étaient obligés d'aller à la chasse se couvraient de peaux d'ours, et n'en étaient pas moins glacés par le froid. La neige tombait par intervalles. L'air devenait brumeux et humide, puis, au bout d'un instant, sec et glacé. Dès que nous mettions le pied dehors, le souffle de la respiration se gelait, pour ainsi dire, et le froid nous faisait croître, dans les oreilles, à l'entrée du nez, sur les lèvres, des pustules noirâtres qui nous causaient des douleurs incroyables. Quand nous trempions nos chemises dans l'eau bouillante, pour les laver, elles devenaient roides comme des glaçons en sortant du vase, si nous faisions cette opération loin de la cheminée. Tout nous présageait l'hiver le plus rigoureux.

Après que nos compagnons eurent un peu dissipé, devant un feu bien ardent, le froid qui les avait engourdis dans leur malheureuse excursion, on se disposa tristement à dîner. Tout le monde gardait le silence. Le capitaine le rompit le premier, et voulut nous donner un

peu de cette philosophie qu'il n'avait plus lui-même.

— C'est en vain, interrompit Clairancy, que nous chercherions à nous bercer d'illusions chimériques. Le réveil est trop prochain, et il serait trop pénible. Il faudrait un miracle pour nous sauver tous, et nous n'en devons point attendre, mais avant de souhaiter e mort, cherchons encore à l'éviter. Tentons ce que personne avant nous n'a osé entreprendre. Je pensais qu'en sortant de ce désert funeste, où le malheur nous a relégués, les ours blancs se retiraient tous, à l'approche de l'hiver, dans des contrées plus méridionales, mais puisque nos compagnons ont aperçu quelques-uns de ces horribles animaux s'avancer au nord du Spitzberg, pour y passer la longue nuit, j'en conclus qu'en nous enfonçant plus avant dans les Terres, nous éprouverions des froids moins rigoureux. Tous ceux qui ont hiverné sur ces côtes se sont obstinés à rester sur le rivage. Cent sur cent-un y sont morts. Le même sort nous attend, notre vie n'est plus qu'un songe. Hasardons ce peu qui nous reste. Qui sait si nous ne pourrons pas le conserver ?

— Je le vois, reprit en gémissant le capitaine, toutes les têtes se dérangent, les plus sages d'entre nous déraisonnent, heureux si leur folie déguisait à leurs yeux l'horreur des derniers moments !

— Je déraisonne moins que jamais, s'écria Clairancy. Les ours, qui vivent auprès de nous pendant l'été, s'éloignent avec le Soleil. S'ils allaient chercher un climat plus froid que celui du rivage, où ils ne nous visiteraient pas pendant la chaleur, ou nous les verrions également pendant l'hiver.

— La fuite des ours, répliqua le maître de l'équipage, au cas qu'elle se dirige vers le nord du Spitzberg, comme nos compagnons ont cru le voir, ne signifie rien, sinon que ces animaux vont passer la mauvaise saison dans quelques antres écartés, ou dans quelques contrées plus abritées que celles-ci.

— Eh bien ! interrompit Édouard, qui commençait à prendre le parti de Clairancy, ce serait dans ces antres, dans ces contrées abritées, que nous pourrions passer l'hiver. Nous aurions le voisinage des ours, nous pourrions chasser, et vivre. D'ailleurs, qui sait si nous ne trouverions pas, un peu plus loin de la mer, quelque végétation, quelques bois inconnus en Europe. La nature est-elle donc entièrement morte dans le Nord ?

— Les neiges doivent aussi être moins épaisses en avançant dans les Terres, ajouta Clairancy. Le vent de la mer y souffle avec moins de violence que sur le rivage. Les montagnes de glace qui flottent autour de ces côtes doivent bien plus y refroidir l'air que dans le

plein pays, mais je vois que mon sentiment n'est pas celui de toute la troupe. Que trois d'entre nous consentent seulement à me suivre, nous marcherons pendant deux jours à la découverte, et nous serons de retour ici avant le coucher du Soleil, avec de bonnes nouvelles.

Le plus grand nombre se récria contre cette proposition, et fit tous les efforts imaginables pour détourner l'intrépide Clairancy de son projet, mais il déclara fermement que rien ne pourrait l'empêcher de tenter une entreprise qui flattait au moins ses espérances.

— Si je succombe, ajouta-t-il, je ne ferai que mourir quelques jours plutôt. Et dans la position où nous sommes, on peut quitter la vie sans faire un grand sacrifice.

Édouard, aussi entreprenant que Clairancy, voulut l'accompagner, et se rangea le premier au nombre de ceux qui devaient marcher au nord. Tristan, qui ne pouvait envisager sans horreur la mort prochaine, fit le troisième, en disant que bien des hommes avaient su éviter le trépas, en affrontant les périls qui semblent prêts à le donner. L'amitié qui me liait intimement à ces trois garçons me conseillait déjà de les suivre. Et leur ton décidé me fit prendre sur-le-champ mon parti. Mais Édouard ne trouvait pas que notre petit nombre fût suffisant. C'est pourquoi il débau-

cha un jeune matelot anglais, qui lui était très attaché, à partager l'honneur de l'expédition. Tristan, de son côté, fit concevoir au manseau Martinet, qu'il allait mourir de faim et de froid dans la cabane, au lieu que s'il voulait venir avec nous, il aurait au moins à manger, car les ours ne nous manqueraient pas. Et que du reste, on ne l'obligerait point à chasser, ni à rien faire de périlleux, mais seulement à porter les provisions.

— En ce cas, répondit le Manseau, je vous suis. Mourir pour mourir, autant ailleurs qu'ici. Et le plus tard est le mieux.

Ainsi, nous nous trouvions six décidés à partir. Nous nous fîmes des bonnets et des espèces de gants de peau d'ours. Chacun de nous se chargea de dix livres de chair cuite, de cinq livres de poudre et d'un bon paquet de plomb. Nous avions en outre six carabines, autant de pistolets, trois haches, une hallebarde, un grand couteau de chasse et quelques vieilles cordes. On chargea une batte de bois sur le dos du Manseau, et chacun de nous se rua sur les épaules quelques petites bûches sèches, pour les premières haltes, remettant le reste à la providence.

Le matelot d'Édouard, qui se nommait Williams, se munit d'une grosse gourde d'eau-de-vie et d'une bouteille de vinaigre, qu'il attacha au bout de sa hallebarde, et nous sortîmes

de la cabane dans l'attirail le plus bizarre que je n'aie jamais pu voir. Nos dix-huit compagnons, qui ne purent se décider à nous suivre, nous conduisirent quelques pas, en pleurant à chaudes larmes. Clairancy, craignant que leur douleur n'affectât quelqu'un de nous, leur conseilla de rentrer. Ils nous embrassèrent donc, persuadés qu'ils nous perdaient pour toujours, et nous quittèrent en nous disant le plus triste adieu.

Chapitre VIII – Excursion dans le Spitzberg. La caverne de l'ours blanc.

Nos yeux se tournèrent vers la cabane, quand les pauvres camarades que nous y laissions y furent rentrés, et nos larmes coulèrent abondamment. Quelle allait être leur destinée ? Et quelle serait la nôtre ? Nous abandonnions, sans doute pour ne plus les revoir, ceux que le malheur nous avait rendus si chers, et nous allions au-devant d'une mort presque certaine, mais, dans la cabane, elle nous semblait infaillible. Ne nous arrêtons pas plus longtemps sur de tristes idées, dit Édouard, et cessons de regretter la cabane. Nous trouverons peut-être, à quelques lieues, une substance assurée. Nous pourrons alors revenir auprès de nos amis, leur en faire part, et nous aurons encore le plaisir de conserver leurs jours. Si le ciel en ordonne autrement, nous n'aurons pas du moins la douleur de les voir lutter avec la mort. Après cela, il déclama avec emphase ces quatre vers d'un poète anglais :

La nature est partout notre mère
commune.
Accablés par les maux, trahis par la
fortune,

Les mortels ses enfants la trouvent en
tout lieu.
Les déserts ont aussi leur nature et leur
dieu.

Quoique cette pensée ne fût pas tout à fait juste, dans la situation où nous nous trouvions, elle fut vivement applaudie, et soutint notre courage. Clairancy voulut aussi nous affermir par de belles sentences. Il nous débita tout ce que sa mémoire put lui fournir de plus philosophique, et termina son sermon par ces beaux vers de Racine :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au
besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur
pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

— Malheureusement, s'écria Williams, la comparaison cloche ici, car il n'y a pas plus d'oiseaux dans le Spitzberg que de poils dans ma main.

— Tu n'en sais rien, répliqua Tristan, personne n'a visité que les côtes du grand désert, et on ne doit pas juger d'une auberge sur l'enseigne.

En ce moment le Manseau s'arrêta, pour nous demander si nous avions une boussole ? Et nous nous aperçûmes que nous avions oublié d'en prendre une. N'importe, interrompit

Édouard, nous ne retournerons pas à la hutte pour une semblable vétille. Le pays est trop plat et trop découvert, pour que nous puissions craindre de nous perdre. Avançons donc, et sans inquiétude, tant que le Soleil sera derrière nous, il sera notre boussole et notre guide.

Le froid, qui nous avait paru d'abord extrêmement rigoureux, devenait moins insupportable à mesure que nous avancions au nord, soit que l'exercice d'une marche rapide, joint au poids de nos provisions et de nos armes, nous donna quelque chaleur, soit que l'air fut en effet moins vif en pleine terre que sur la côte. Et nous faisions notre route plus gaîment que nous ne l'avions commencée.

Après avoir marché pendant six grandes heures sans reprendre haleine, la fatigue nous obligea à faire une pause. Nous nous arrêtâmes au pied d'un petit tertre pierreux et aride comme tout le reste. Chacun se plaça à l'abri du vent, on déchargea les provisions et les armes, et on délibéra si l'on entamerait les provisions de bois. Le froid était vif, mais nous nous trouvions si bien abrités, que nous eûmes tous le courage de le souffrir et de réserver le fagot et les bûches pour le temps de notre sommeil. Tristan étala les vivres dont il s'était chargé, et on dîna, moins commodément à la vérité que dans la cabane, mais non pas

sans agrément.

Ensuite, on se remit en marche. Comme la botte de bois était assez pesante, Tristan proposa à Martinet de l'en débarrasser, et de la porter à son tour. Grand merci, répondit le Manseau, c'est à ce fagot et à son poids que je dois quelque chaleur. Je ne m'en dessaisirai que pour le livrer à la flamme.

Ainsi, chacun conserva son fardeau particulier. Tristan seul fut moins chargé que les autres, parce que nous avions expédié les provisions qu'il portait. Le froid qui commençait à nous engourdir ne tarda pas à se dissiper peu à peu après une demi-heure de course.

Nous avancions à grands pas, et nous nous persuadions dé plus en plus que le climat était plus doux au nord qu'au midi du Spitzberg.

Nous marchions avec un courage dont nous n'aurions jamais osé nous croire capables avant notre tentative, puisque nous ne fîmes la seconde halte qu'à une distance de plus de quinze lieues de la cabane.

Nous avions choisi, pour nous reposer, ure espèce de roc, comme dans notre première station. On était décidé à y prendre le second repas, à y brûler quelques bûches, et à y dormir quelques heures, mais nous ne savions pas trop comment nous ferions durer la flamme

assez longtemps et assez vire pour nous garantir du froid pendant quelques heures de sommeil, et réserver en même temps quelques provisions de bois pour le lendemain. La Terre était partout aussi aride que sur la côte, et ne présentait pas un seul brin de mousse.

Le froid, qui nous semblait plus supportable, était néanmoins excessivement rigoureux. Nos lèvres en étaient cruellement gercées, nos nez d'un rouge noirâtre, et nos yeux sanglants, mais notre imagination frappée ne nous laissait pas apercevoir que nous avions peu gagné, et qu'en prenant un violent exercice sur le rivage, nous n'aurions pas eu beaucoup plus froid qu'en pleine terre.

Clairancy, qui parcourait des yeux tous les environs, crut apercevoir dans le lointain d'une demi-lieue, une petite montagne. Il nous fit part de la découverte. Nous en fûmes frappés comme lui. Cette colline renferme sans doute quelque cavité, nous dit-il, ayons la force de nous y rendre, nous y passerons plus commodément les heures du sommeil, et nos provisions de bois n'ayant pas besoin d'être divisées pour entretenir la chaleur autour de nous, la flamme durera plus longtemps.

Chacun trouvait si peu d'avantages à rester auprès du roc où nous avions fait halte, que quoique passablement fatiguée, la petite troupe reprit bravement ses fardeaux, ses

armes, et se remit à marcher. Bientôt, nos espérances devinrent plus réelles. Nous distinguâmes tous une petite colline escarpée, hérissée de rocs et de pierres mal jointes. Nous pouvions raisonnablement compter sur quelque enfoncement qui nous servirait de hutte de passage.

Pendant que nous nous réjouissions de ces idées, nous aperçûmes, sur le sommet de la petite montagne, un ours blanc. La vue de ces animaux, qui nous causait au commencement les plus grandes frayeurs, nous donna alors la joie la plus douce. Nos compagnons ne nous avaient donc pas trompés, en nous disant que les ours se retiraient vers le nord. Le climat était donc moins affreux devant nous. Et la chair de cet ours allait nous donner de quoi vivre largement.

Nous savions que les cris font souvent fuir ces monstres. Chacun se garda de pousser la moindre clameur, et la petite troupe se contenta de disposer ses armes, et de s'avancer en silence contre l'animal. Nous nous étions rangés deux à deux, pour ne pas même l'effrayer par notre nombre, et nous étions décidés à ne l'attaquer que quand il serait près de nous.

Notre contenance modeste donna en effet une pleine confiance à l'ours. Après qu'il nous eut longtemps considérés, il descendit brusquement de la colline, et accourut à nous tête

baissée. On le laissa approcher à vingt pas, sans donner le moindre signe d'hostilités, mais alors nous l'attendions les armes en joue. Le Manseau occupait les derrières, et nous disait en tremblant de dépêcher la bête. Les trois Anglais, c'est-à-dire, Édouard, Williams et moi, nous déchargeâmes nos mousquets chargés de trois ou quatre balles. L'ours fut blessé à la tête et à l'épaule, mais sa peau était si dure, qu'il ne sembla qu'étourdi de nos coups, car il s'arrêta à peine quelques secondes en secouant les oreilles, puis il s'élança de nouveau sur nous, en poussant un rugissement sourd. Clairancy et Tristan tenaient leurs carabines armées. Ils atteignirent à leur tour l'animal, mais Clairancy, plus heureux que tous les autres, lui planta dans le ventre cinq balles de calibre qui le jetèrent à bas. Le monstre fit de nouveaux efforts pour se relever, et revenir à la charge. Nous ne lui en laissâmes pas le temps. Les plus agiles fondirent sur lui, et l'achevèrent à coups de hache.

Du moment qu'il fut mort, Martinet et Williams, qui avaient témoigné plus de frayeur que le reste de la troupe, mirent une corde au cou de l'ours, et comme nous n'étions pas loin de la colline, il fut traîné de la sorte jusqu'au lieu où nous devions passer la nuit.

La plus douce surprise nous y attendait. Une caverne profonde occupait une partie du

roc. L'entrée en était étroite et tournée au Nord. Elle était justement opposée au vent qui soufflait du Sud.

— Quand cette auberge aurait été faite exprès pour nous, s'écria le Manseau tout joyeux, elle ne serait pas mieux taillée.

On donna des bénédictions à Clairancy, à qui nous devions cet antre qui nous parut aussi commode qu'un palais, et à la bonne nature, qui nous montrait encore des sentiments de mère. En même temps, nous visitions la grotte. Elle répandait une certaine odeur qui nous fit juger sur-le-champ que c'était la tanière de l'ours que nous venions de tuer. Nous en fûmes convaincus, en trouvant dans le fond la moitié d'un chien marin qui commençait à puer. Il fut tiré dehors au plus vite, après quoi on dépouilla l'ours que nous avions heureusement amené. Sa peau devait nous servir de lit. Édouard détacha les meilleurs morceaux de la chair, et déclara que le reste, aussi bien que la tête, les os et la graisse de l'animal, entretiendrait le feu, conjointement avec quelques morceaux de bois et les débris du chien de mer que l'ours nous avait laissés.

On alluma alors un grand feu à la porte de la caverne. Quelques grillades furent cuites et mangées assez rapidement. Chacun but quelques gorgées d'eau-de-vie, en regrettant intérieurement la source d'eau douce, car nous

étions fort altérés, puis il fut décidé qu'on dormirait six heures et que l'un de nous soignerait le feu alternativement pendant le sommeil des autres. On tira au sort, et Tristan fut désigné pour la première heure de faction.

Chapitre IX – Pomme d'espérance. Découvertes végétales. Le Soleil quitte l'horizon.

Un sommeil paisible de six grandes heures, dans une caverne obscure, nous remit parfaitement de notre fatigue. Édouard veillait le dernier. Avant de nous éveiller pour le départ, il s'avisa de monter sur la colline, pour examiner le pays que nous allions parcourir. À peine avait-il fait cinquante pas dans les rocs, qu'il poussa un grand cri, et nous appela tous, chacun par notre nom.

La petite troupe se leva en sursaut, et se jeta les armes en main hors de la caverne, car nous pensions que notre ami était aux prises avec quelque animal, et qu'il implorait notre secours, mais en jetant les yeux sur lui, nous l'aperçûmes à genoux sur le penchant de la petite montagne. Sa figure était rayonnante.

— Vive le ciel ! s'écria-t-il en nous voyant, Dieu est un bon père, et notre voyage n'est pas une extravagance. En disant ces mots, il nous fit signe d'aller à lui.

Sa posture nous intriguait à mesure que

nous approchions. Il contemplait avidement un grand trou plein d'eau douce. Oh ! quelle fut notre ivresse quand nous reconnûmes si près de nous cette source consolante. Mon gosier est brûlant, reprit Édouard, et cependant je n'ai pas voulu boire avant vous. Nous devons nous régaler ensemble, et partager les plaisirs comme les peines. Tombez donc à genoux, remerciez celui qui vous désaltère, et buvons à notre santé.

— Grand dieu ! s'écria Clairancy, quels vœux, quelles prières peuvent te faire de malheureux mortels ? Reçois nos actions de grâce, et veille sur les jours de tes enfants qui t'adorent !

Après cela, chacun enfonça ses mains dans la source, et but avec appétit. Williams, plus flegmatique et moins altéré que nous, se releva le premier. Il aperçut, trois pas au-dessus de la fontaine, une branche de bois mort, et s'avança pour s'assurer qu'il ne se trompait point.

Cette découverte l'étonna tellement, dans le pays où nous nous trouvions, qu'il nous appela pour nous faire part de sa surprise. La nôtre fut extrême devant cette petite branche plantée en Terre. Le voisinage de la fontaine donnait bien quelque espoir de végétation, mais pourquoi n'avions-nous rien trouvé de semblable près des deux sources que nous

avions rencontrées sur la côte ? Clairancy en tira de nouveau cette conséquence, que toutes les notions qu'on se fait en Europe du Nord de la Terre, sont absolument fausses, que l'extrémité la plus reculée du Spitzberg pouvait bien être plus chaude que le milieu même du pays, par des causes que nous ne connaissions pas encore. Et qu'il était sûr qu'on pourrait passer du Spitzberg en Amérique, si on osait l'entreprendre. C'est ce que nous ferons, continua-t-il, et nous verrons le pôle du Nord.

En même temps, il voulut arracher la petite branche, de la Terre où elle paraissait plantée, mais elle résista à ses efforts. Ce nouvel incident nous donna une nouvelle surprise. Clairancy fouilla autour de l'arbuste avec la pointe d'un couteau de chasse, et trouva à huit pouces de la surface du sol, une grosse racine de la forme d'une pomme de terre, comme on en trouve dans la Hollande et dans l'Allemagne. Elle pesait au moins deux livres, et n'avait aucune odeur.

— Il faut la faire cuire, dit le Manseau. Elle est peut-être bonne à manger, et un légume comme celui-là ferait un peu de diversion à notre ordinaire de chair d'ours.

Son avis méritait d'être suivi. Nous avions une bonne braise à l'entrée de la caverne. On y enterra la pomme, bien décidés à ne la manger que si nous lui trouvions quelque saveur. Sa

peau, quoiqu'épaisse, était extrêmement tendre, le feu était ardent. Elle fut cuite en moins de dix minutes, rompue en six portions, et partagée fidèlement entre la petite troupe. Chacun flaira d'abord, et mordit ensuite. Cette racine avait un goût assez semblable à celui du navet cuit sous la cendre. Et ce fut pour nous un si grand régal, que nous la nommâmes pomme d'espérance.

Après avoir mangé, on se remit en route. On avait si bien ménagé le bois, qu'il en restait une bonne partie. Nous nous en chargeâmes de nouveau, et Williams prit la peau de l'ours que nous avions tué en arrivant. Chacun but encore un peu d'eau douce, et fit ses adieux à la bienheureuse source.

— Attendez, nous dit Tristan avant de partir, nous pourrions regretter cette fontaine à notre première halte. Je sais le moyen d'emporter avec nous quelques pintes d'eau.

En même temps, il coupa les quatre pattes de la peau de l'ours. Elles avaient été arrachées sans le secours du couteau, de manière qu'elles faisaient quatre sacs ouverts par les deux bouts. Il lia les quatre extrémités avec une ficelle, ce qui fit quatre sacs parfaits. Il les emplit d'eau après avoir eu la précaution de mettre le poil en dedans, et lia fortement l'autre bout de ces outres de circonstances. Par ce moyen ingénieux, nous emportâmes avec

nous dix ou douze pintes d'eau, qui se conserva parfaitement.

À notre première halte, on vida un des sacs. L'eau n'était point gelée. Cette circonstance nous confirma de plus en plus dans l'idée que nous nous éloignions du froid. Il restait cependant à quelques-uns de nous des doutes et des craintes. On nous avait dit que le nord de la Terre n'était que glaces. Et nous ne pouvions nous empêcher de penser qu'après avoir traversé péniblement le Spitzberg, nous trouverions peut-être cette grande mer de glace ferme, que les Européens nomment le bassin du pôle.

— Toutes les notions qu'on nous a données sur le nord, nous dit Clairancy, ne sont que des conjectures enfantées par la timidité et par la peur. On n'a pas osé s'enfoncer dans ces tristes déserts, et on en a fait des descriptions hasardées.

— Bien plus, ajouta Édouard, les voyageurs ont eu soin de peindre le Spitzberg sous les traits les plus affreux, pour détourner les curieux de s'y enfoncer, de reconnaître le pays, et de démentir des relations auxquelles on ajoute si bonnement tant de foi. Les géographes sensés se contentent de dire que le Nord est inconnu.

— D'autres, répliquai-je, soutiennent que les environs des pôles ne sont que des masses

glacées, et ils prétendent le prouver par la physique.

— La physique s'est trompée tant de fois, reprit Clairancy, qu'on ne doit s' en rapporter à elle que sur de bonnes expériences. Ici surtout, il est facile de prouver que la physique ne sait ce qu'elle dit. L'aiguille aimantée se tourne constamment vers le pôle. Allez sous la ligne, votre boussole s'agitera sans prendre aucune direction. Écartez-vous vers l'un ou l'autre pôle, l'aiguille y tournera bientôt sa pointe. Qui l'attire ainsi au pôle ? dira-t-on que ce sont les glaces ? Et il faudra bien le dire, si on soutient que les deux extrémités du monde ne sont que des îles glacées. Cependant, approchez un glaçon d'une aiguille d'aimant, vous verrez s'il a la moindre vertu. Je crois que la plus sage opinion est celle-ci : qu'il y a au nord des montagnes de fer, ou des choses que nous ne savons pas que nous connaîtrons bientôt. Quant à nos compagnons de la cabane, nous devons renoncer au plaisir de les revoir. Nous serons trop éloignés d'eux quand nos découvertes seront assez importantes pour leur en faire part. Et en retournant à la hutte, il faudrait nous décider à y mourir. Ceux que nous y avons laissés n'ont pas assez de courage pour courir les hasards que nous affrontons. D'ailleurs, la saison s'avance, et nous n'avons pas de temps à perdre.

Le Manseau, tout fier de se trouver, par le calcul de Clairancy, plus courageux que les dix-huit habitants de la cabane, prit la parole à son tour, et dit qu'il se louait d'être de l'expédition que nous allions tenter, d'abord, parce qu'il était en compagnie de braves gens, ensuite parce qu'il reprenait l'espoir de vivre. Enfin parce qu'il avait des pressentiments qui lui disaient que le voyage irait bien, mais ce qui m'inquiète, ajouta-t-il, c'est que le Soleil baisse à mesure que nous avançons, et que nous allons bientôt le perdre.

— Eh bien ! s'écria Édouard, quand nous n'aurons plus le Soleil, nous aurons la Lune. En attendant, du courage !

En ce moment, Tristan s'arrêta, fixant devant lui des yeux attentifs. Je lui demandai ce qu'il avait ? Ne voyez-vous donc rien, reprit-il vivement ? Nous distinguâmes en effet quelques brins de mousses répandus sur la Terre, assez rares d'abord, mais qui semblaient s'épaissir dans le lointain. Le Manseau, qui se vantait d'avoir la vue fine et perçante, s'écria qu'il voyait à une bonne lieue quelque chose qui pouvait bien être un grand pré ! Son idée nous fit pousser de grands éclats de rire, mais la mousse qui paraissait était réelle, et nous donnait de nouvelles espérances.

Pour ne point abuser de la complaisance du lecteur, et ne pas répéter des détails peut-

être fatigants, je lui dirai que nous fîmes en cinq journées de chemin une route de plus de soixante lieues, à peu près de la même manière que nous l'avions commencée. Seulement, nous trouvions plus de végétation à mesure que nous nous éloignions de la cabane. En même temps, la Terre devenait si montueuse, que nous étions peu embarrassés de trouver où dormir, dans des cavités comme la première. La mousse rassemblée, avec un peu de peine à la vérité, entretenait nos feux, et les sources étaient si fréquentes, que nous ne nous servions plus des pattes d'ours.

Pendant ces cinq jours, nous n'avions aperçu aucun animal, et nos provisions étaient bientôt épuisées. Le froid était vif, mais nous nous persuadions qu'il diminuait de jour en jour. Si nous nous trompions, notre expérience prouve la vérité de cette pensée : que les biens et les maux sont tout entiers dans l'imagination.

Quoiqu'il en soit, le Soleil nous abandonna le vingt d'octobre. La Lune prit sa place, pour ne plus quitter l'horizon.

Chapitre X – Landes du Nord. Animaux et fruits inconnus. Aurore boréale.

La lumière de la Lune était si brillante, qu'elle nous consolait de l'absence du Soleil. Le ciel était pur, l'air serein et extrêmement sec. La Terre se couvrait devant nous d'une épaisse mousse jaunâtre, et nous rencontrions déjà de temps en temps des espèces d'arbustes qui ressemblaient assez au buis et aux petits pins de la Suisse. L'étoile Polaire nous servait désormais de guide. Le silence le plus absolu régnait de toutes parts autour de nous, et nous n'entendions pas même le plus léger souffle de vent. Au reste, nous jouissions tous de la meilleure santé.

Quoique nous ayons parcouru tout le Spitzberg, il nous serait impossible de le décrire. Quelques géographes en ont fait une île. Je dirai seulement qu'ils se sont trompés là-dessus. Ou le Spitzberg est un continent qui s'étend jusqu'au pôle, ou c'est une presqu'île jointe aux Terres polaires du Nord, puisque nous ne fûmes arrêtés dans notre marche, ni par la mer, ni par le moindre fleuve. Je pense donc que c'est un grand désert, placé par Dieu

même, pour séparer les hommes du globe terrestre de l'ouverture du pôle. Et cette barrière effrayante n'avait sans doute jamais été franchie avant nous.

Le sixième jour de notre voyage, c'est-à-dire, le vingt et un octobre, la petite troupe entra dans des espèces de landes sablonneuses, parsemées de mousses, d'herbes traînantes et d'arbustes inconnus, dont les plus hauts avaient à peine trois pieds. On se peindra facilement notre joie, en voyant le sol et le climat s'embellir d'heure en heure devant nous. Édouard, presque en extase de fouler enfin une Terre plus riante, s'arrêtait de temps en temps pour jouir de l'aspect consolateur de la végétation. Bientôt, il s'écria qu'il apercevait trois renards. On crut d'abord qu'il extravaguait, mais en portant nos regards à cent pas, dans la direction de sa main, chacun de nous distingua comme lui trois animaux blancs, marchant avec assez de lenteur, à cause de la petitesse de leurs pattes.

Bien que nous eussions pu les prendre à la course, la peur de les perdre dans quelque terrier nous arrêta tous. Édouard et Clairancy s'avancèrent seuls, à pas de loup, et lâchèrent deux coups de carabine. Il y avait quatre jours que nous n'avions fait usage de nos armes. Et à la mort de l'ours blanc que nous avions tué dans notre première journée, nos fusils

n'avaient produit qu'une détonation ordinaire. Ici elle fut terrible et répétée par plusieurs échos.

— Réjouissons-nous ! s'écria aussitôt Clairancy, nous ne sommes plus dans un pays plat. Nous trouverons des montagnes, des vallées, peut-être des forêts !

Après ces paroles, il se ressouvint des trois bêtes blanches qu'il venait de tirer. Nous nous étions rapprochés de lui et d'Édouard. Tout le monde courut ensemble au lieu où nous avions vu notre proie. L'un des trois animaux était tué roide. Les deux autres ne se trouvaient plus. Le Manseau les aperçut sous un buisson, légèrement blessés et cherchant vainement à tromper nos recherches. La blancheur de leur poil les trahissait trop bien. Martinet les prit donc, en poussant des cris de joie. Il nous les donna à tuer, et retourna au buisson, où il avait, disait-il, quelque chose à reconnaître.

En effet, il s'écria, au bout d'un moment, qu'il venait de faire la plus délicieuse, pour nous, de toutes les découvertes.

— Qu'est-ce donc, lui demanda-t-on vivement ?

— Des prunes, mes amis, répondit-il, des prunes noires ! C'est sans doute la nourriture ordinaire des animaux que je viens d'attraper,

car il tombe sous le sens qu'ils ne demeureraient pas dans cette contrée, s'ils n'avaient rien à y manger.

— D'autant plus, continua Williams, qu'on ne se nourrit pas d'air, pas plus au nord qu'au midi. Mais enfin, voilà des prunes, ou plutôt des prunelles, puisqu'elles ne sont pas plus grosses qu'une balle de pistolet de poche.

Pendant tout ce verbiage, nous nous étions tous accroupis autour du buisson. Il était véritablement chargé de petites prunes sèches, qui tombaient dans la main aussitôt qu'on les touchait. C'était des fruits noirâtres, un peu longs, d'un goût légèrement aigre, mais extrêmement rafraîchissant. Ils n'avaient point de noyau. Nous leur conservâmes cependant le nom de prunes, qui nous rappelait des souvenirs européens. Chacun en mangea copieusement, et en emplit ses poches, en bénissant le père de la nature.

Après cela, on se remit en route, chargés de fruits, dont nous avions été si longtemps privés, et avec l'espoir de faire, de nos trois pièces de chasse, un meilleur dîner qu'à l'ordinaire. On marcha agréablement pendant deux bonnes heures, toujours dans les landes et les arbustes. Alors nous trouvâmes une petite source qui formait un ruisseau, à la vérité faible et silencieux, mais c'était aussi la première fois que nous faisions cette rencontre de-

puis notre arrivée au Spitzberg. Il fut décidé qu'on dînerait auprès de cette fontaine. On y déchargea donc les fardeaux. Les uns ramassèrent des herbes, et arrachèrent du bois pour le feu, qui fut bientôt allumé. Les autres dépouillèrent les trois animaux que nous venions de prendre. Leur chair était aussi blanche que leur peau, et ils auraient ressemblé à nos lièvres, s'ils avaient eu le museau plus rond, les pattes moins courtes et la queue plus petite. On les fit cuire sans s'amuser trop longuement à chercher s'ils étaient lièvres ou renards, pendant que je parcourais avec Clairancy, le petit ruisseau, qui se perdit sous la Terre après une course de deux cents pas. Quelques-uns arrachèrent sur ses bords plusieurs pommes d'espérance, qui s'y trouvaient éparses en assez grande quantité.

Je puis assurer maintenant, en mon nom, et au nom de tous mes camarades, que le meilleur, le plus délicieux repas de notre vie, fut celui que nous fîmes à cette halte. Personne ne toucha à la chair d'ours, dont nous commercions à nous lasser, mais on tomba si bien sur les trois lièvres blancs, qu'ils furent totalement expédiés. Leur chair rôtie était excellente, fraîche, tendre, et d'un goût aussi délicat que celui de nos lièvres d'Europe les plus renommés. Elle était peut-être un peu plus fade, ce qui ne fut pas beaucoup remarqué. Les pommes d'espérance, les prunes, l'eau-de-vie,

la source d'eau douce, et avec tout cela, un bon feu, c'en était assez, je crois, pour qu'après tant de maux, de pauvres diables comme nous se crussent un moment heureux comme des princes. D'ailleurs, nous étions souverains, et maîtres du pays. Nous pouvions en exercer librement tous les droits.

Mais pendant que nous achevions notre dîner avec la gaîté la plus bruyante, en nous félicitant mutuellement d'avoir quitté la cabane, et en remerciant de nouveau Clairancy et Édouard, qui étaient les chefs et les auteurs de l'entreprise, un phénomène, assez commun dans les nuits du Nord, vint subitement troubler notre joie. Le ciel était pur, la Lune brillait de tout son éclat, lorsqu'elle se ternit tout à coup, et que nous vîmes du côté du pôle, toute la campagne en feu, l'air nous parut embrasé, des nuées de flammes se répandaient dans le ciel et il nous semblait entendre des bruits lointains, que nous ne pouvions définir. Martinet nous fit remarquer des charriots de feu, des armées ardentes portées sur les nuages, des cavaliers enflammés qui se battaient avec acharnement, et couraient au grand galop l'un sur l'autre. Tristan observa qu'il tombait autour du pôle une pluie de feu ou de sang. Williams nous fit distinguer dans les bruits lointains, le son du tonnerre et les éclats d'une musique belliqueuse.

Une frayeur mortelle allait s'emparer de nous, lorsque Édouard et Clairancy nous rappelèrent que tout ce que nous voyions n'était qu'une aurore boréale. Vous savez, nous dit Édouard, que ce phénomène éclaire presque toutes les nuits autour des pôles. Les Lapons, les Russes, les Norvégiens, y sont tellement habitués, qu'ils se réjouissent de le voir. Tous ceux qui ont passé la nuit au Spitzberg en ont eu comme nous le spectacle, et nous devons nous attendre à en jouir tant que nous serons de nuit dans le Nord.

Si vous voulez faire un petit effort de mémoire, continua-t-il, vous vous rappellerez que l'Angleterre même a vu plusieurs aurores boréales. Et dans le seizième siècle, sous le règne de Henri VIII. Londres et plusieurs autres villes furent épouvantées, dans une même nuit d'automne, de ces apparitions merveilleuses. On voyait des géants de flamme qui se battaient sur les nuées, des chevaux ardents qui traversaient les plaines de l'air, des têtes horribles qui se séparaient de leur tronc, des monstres hideux qui se taillaient en pièces avec des cimeterres de feu. Le sang coulait en abondance. On entendait le son des tambours et de la trompette, les décharges de l'artillerie, les clameurs sourdes et terribles des combattants. Les uns voyaient, dans ces signes épouvantables, des présages certains de guerres, de pestes, de famines. Les autres prétendaient

que ces prodiges annonçaient la fin du monde. Mais tout se dissipa avant le jour. On reconnut dans tant de merveilles, une merveille naturelle, une aurore boréale. Il n'y eut à la suite ni guerre, ni peste, ni famine. Et la fin du monde ne vint point.

— La France, reprit Clairancy, la France, quoique plus éloignée du Nord que la Grande-Bretagne, a vu aussi de pareils prodiges. Sous le règne de Louis XI, pendant que le comte de Charolais assiégeait Paris, une aurore boréale s'étant élevée vers le milieu de la nuit, fit paraître cette ville tout en feu. On crut d'abord que les ennemis se retiraient en mettant le feu à la ville, mais rien ne brûlait, et on remarqua bientôt, dans le ciel, des nuées lumineuses, qu'on appelait nuées de flammes. Ces nuages éblouissants représentaient des armées, des fantômes, des monstres, des démons, selon que l'imagination de chaque spectateur voulait bien se les figurer. Les soldats qui gardaient les remparts s'enfuirent épouvantés, plusieurs personnes moururent de frayeur, d'autres en devinrent fous. On avertit le roi, qui se hâta de courir à cheval sur les remparts du nord de la ville, où le spectacle était, disait-on, si effrayant, mais quelques instants après, tout se dissipa, et les savants d'alors firent comprendre au peuple que tout ce grand sujet d'effroi n'était qu'une aurore boréale. Nous, qui sommes près du pôle, nous en verrons presque

continuellement.

— C'est fort bien, reprit le Manseau. Tout ce que vous dites là me rassure. Je vois maintenant que ces nuages ardents qui sont devant nous ne sont pas chargés de combattants, comme je le croyais d'abord, et je n'entends presque plus le son des trompettes ni le bruit sourd du tonnerre, mais dites-moi encore, si vous le savez, d'où peuvent naître les aurores boréales ?

— Assurément, répondit Clairancy, ces météores enflammés ne sont pas produits par une mer glacée, ni par des montagnes de glaces, ni par un sol couvert de neiges et de frimas, comme l'avancent si mal à propos quelques-uns de nos physiciens.

— Moi j'opine, interrompit brusquement Williams, que ces flammes, ces figures de démons, ces bruits inconnus sortent de l'enfer ! Vous savez tous que le manoir des démons est sous la Terre. Peut-être n'est-il si difficile d'approcher des pôles, que parce qu'ils en sont l'entrée. En conséquence, si nous avançons plus près de l'ouverture, la porte est ouverte, gare à nous !

— En vérité, répliqua Clairancy, je te croyais moins niais, mon pauvre ami. Et qui t'a dit que l'enfer pût être dans l'intérieur de notre globe ? Qui est venu t'en apporter des nouvelles ? sais-tu seulement ce que c'est que l'en-

fer ? est-il donné aux mortels de le savoir ? S'il y a des démons, pourquoi le créateur, maître de tout ce vaste univers, les aurait-il resserrés dans un petit espace, si près des hommes ? à quoi servent donc les autres planètes ? J'aime mieux croire, avec Milton et les théologiens sensés, que l'empire des anges rebelles est situé loin du Soleil et loin de nous. Si l'enfer était dans notre globe, et qu'il eut aux pôles les deux ouvertures que tu lui supposes, il recevrait la lumière du Soleil. Et les théologiens le condamnent à d'éternelles ténèbres. Je reviens à mon sentiment que le pôle est environné de montagnes de fer. Peut-être renferment-elles des masses l'aimant. Peut-être aussi ces exhalaisons ardentes ne sont-elles que les vapeurs magnétiques, à qui on doit la direction constante de la boussole vers le Nord. Quoiqu'il en soit, nous le saurons dans peu de jours.

En ce moment, l'aurore boréale se dissipa, la Lune nous rendit sa lumière, et nous nous remîmes en marche, nous entretenant de ce que nous venions de voir, selon que nous en étions affectés. Tristan et moi, nous partagions la joie et l'assurance d'Édouard et de Clairancy. Le Manseau était incertain. Williams seul persistait obstinément à nous crier que nous allions en enfer. Nous avions beau lui dire que l'enfer avec l'innombrable multitude de démons et de damnés dont il se peuplait, ne pourrait pas être contenu tout entier dans l'in-

térieur de notre petit globe. Il nous répondait qu'on se rapetissait sans doute, en devenant sujet du diable, mais que certainement l'enfer était sous nos pieds, que ses parents le lui avaient dit, comme le sachant de bonne part, et qu'il avait entendu plusieurs prédicateurs judicieux et renommés tenir le même propos.

— Eh bien ! interrompit Édouard impatienté, si tu vas au diable, vas-y du moins gaîment, tu seras en bonne compagnie, et nous y allons avec toi.

Mais cette boutade ne convertit pas le pauvre garçon à notre sentiment. Et si Clairancy ne se fût mis à le prêcher de son mieux, nous aurions eu le continuel désagrément d'entendre à nos oreilles des jérémiades et des plaintes, pendant le reste du chemin que nous avions à faire jusqu'au pôle. Le Manseau employa aussi toute sa rhétorique à sermonner son camarade. Et toute la petite troupe fut bientôt, ou du moins parut complètement rassurée.

Après deux ou trois heures de marche, nous vîmes reparaître l'aurore boréale. Pour ne plus revenir sur ce phénomène, je dirai seulement qu'elle ne cessa plus de nous éclairer que par d'assez courts intervalles, jusqu'à notre arrivée au pôle-nord, mais sa forme variait à chaque instant. Tantôt, elle se répandait loin devant nous, et présentait une vaste campagne

ardente. Tantôt, elle se resserrait, et ne nous semblait plus qu'une énorme colonne lumineuse dont le pied posait exactement sur le pôle. Elle échauffait aussi les plaines de l'air à mesure que nous avancions, et sous le 85^{e} degré, nous n'avions ni vent, ni gelée, ni brouillard, la température était sèche, pure, et le froid ne nous semblait pas plus vif que dans les matinées de janvier, en Angleterre., quand l'hiver n'est pas très rude. Nous étions toujours dans des espèces de landes, et nous trouvions assez fréquemment des pommes d'espérance, des lièvres blancs et des prunes comme celles que nous avions découvertes le sixième jour de notre voyage. Nous marchions aussi plus lentement, parce que la route devenait plus agréable, et que nous commencions à nous fatiguer.

Mais à mesure que nous avancions, la colonne ardente qui nous fournissait les plus belles aurores boréales devenait moins brillante, toutes les plaines de l'air étaient en récompense plus éclairées. Nous trouvions aussi quelque légère diminution dans le froid. Sous le 86^{e} degré, la température devenait extrêmement saine. Et à l'exception de la fatigue, personne d'entre nous n'éprouvait le moindre mal. Nous menions le même genre de vie, nous avions les mêmes ressources, et nous étions à cent quatre-vingts lieues pour le moins, de la cabane hospitalière, après dix-neuf jours de

marche.

Alors, nous crûmes apercevoir loin devant nous une couronne de montagnes noires et escarpées, qui nous barrait le passage. La colonne lumineuse sortait du sommet de ces montagnes, avec le bruit d'une trombe marine. Elle nous parut avoir plusieurs lieues d'épaisseur. Nous pensions d'abord être au pied d'un volcan, mais nous n'éprouvions point la chaleur que le voisinage des volcans suppose. Il n'y avait autour de nous que des sources froides. Les arbustes et les plantes des environs n'étaient point brûlés. La colonne lumineuse ne ressemblait plus à une masse de flamme. C'était un reflet de lumière. Clairancy s'écria qu'il fallait avancer jusqu'au pied des montagnes, qu'il pariait cent contre un qu'elles étaient de fer, et que le météore qui les surmontait était peut-être une portion de jour produite par des moyens que nous allions connaître.

Chapitre XI – Forêts septentrionales. Les montagnes polaires. L'ouverture du pôle nord.

Nous entrâmes donc sous le 87^{e} degré, extrêmement surpris de nous trouver si près du cratère du pôle. On nous avait toujours dit que le pôle était sous le 90^{e} degré de latitude, et nous étions sur le point d'y toucher, du moins nous le pensions.

— Fiez-vous aux géographes, disait Williams ! voilà que nous allons gagner plus de soixante lieues sur leur calcul ! Il est vrai qu'ils n'ont jamais mesuré le pôle le compas à la main, mais alors ils ne devaient pas nous en donner si effrontément la forme et la situation.

Cependant nous étions dans l'erreur, et le pôle ne se trouvait pas si près de nous que nous le pensions, car nous marchâmes pendant dix heures sans paraître nous en rapprocher sensiblement. Cette singularité nous jeta dans un nouvel embarras.

— Du courage, nous dit Clairancy, et nous arriverons. L'illusion que nous nous étions formée, il faut l'attribuer à la hauteur prodigieuse

des montagnes polaires, ou aux reflets que répand cette masse de lumière qui est devant nous. Peut-être aussi la Terre est-elle plate à ses deux extrémités, comme l'ont supposé de grands physiciens. Alors c'est à cette conformation, et à nos yeux ébloui, que nous devons nous en prendre.

— Quoiqu'il en soit, reprit le Manseau, j'aperçois bien, à un quart de lieue de nous, une barrière noire.

Nous l'apercevions comme lui, et nous n'osions plus nous flatter que cette barrière fût si proche. Mais à chaque pas que nous faisions, elle nous semblait plus rapprochée. Enfin, après un quart d'heure de marche, nous trouvâmes effectivement devant nous cette grande barrière noire. Ce n'était point encore les montagnes du pôle. C'était une forêt immense, qui s'étendait plus loin que notre vue, et qui était plantée d'arbustes, et de hauts arbres, à la vérité assez rares, mais ces arbres étaient verts comme le pin.

Cette rencontre, à laquelle nous ne nous attendions pas le moins du monde, nous causa la joie la plus vive. Nous rentrions enfin dans les domaines de la nature vivante, et le pôle n'était plus l'empire de l'hiver et de la mort. Les arbres qui se trouvaient autour de nous étaient résineux. Nous nous arrêtâmes sur une petite éminence couverte de mousse. Édouard alluma

du feu, et la petite troupe dîna avec grand appétit et bonne espérance. Après cela, chacun dormit un somme. Nous comptions nos journées par nos courses, et le temps du sommeil était notre nuit.

Ainsi, le jour suivant à notre réveil, quelques-uns de nous examinèrent la rature des arbres qui nous environnaient, ce que la joie et la fatigue nous avaient empêchés de faire en arrivant. Ces arbres ne ressemblaient positivement à rien de ce que nous avions vu en Europe. C'était un peu l'écorce du pin, mais les feuilles étaient longues et grosses. Nous n'apercevions point de fruits. Comme nous étions plus curieux d'arriver au terme de notre course, que de faire de longues observations d'histoire naturelle, nous reprîmes bientôt notre voyage, en remarquant seulement, avec une nouvelle surprise, que le bois de taillis et les arbustes n'avaient de feuillage qu'à la tige, et ressemblaient plus à des joncs qu'à toute autre chose.

Au bout de deux heures de marche, Édouard nous dit, en s'arrêtant, de regarder devant nous, et nous aperçûmes tous, à deux cents pas, un grand animal qui broutait la mousse. Il était de la taille d'un mulet ordinaire, et portait de longues cornes à peu près pareilles à celles du cerf. C'était une espèce de renne, comme il n'était pas accoutumé à voir

des figures humaines, il ne prit point la fuite à notre aspect. Édouard le tira, et le coucha par terre, nous en fîmes bonne et large curée. Sa chair était au moins aussi délicate que celle du chevreuil. Nous en conservâmes les meilleurs morceaux pour la halte prochaine, mais c'était presque un soin inutile, car la forêt que nous traversions était abondamment peuplée de ces sortes d'animaux.

Nous ne vîmes point d'oiseaux pendant tout le temps que nous dura le voyage, et nous fûmes quatre jours à traverser la forêt du pôle. Je dois aussi noter, en passant, que nous nous arrêtâmes plusieurs fois devant des arbres énormes. Un d'entre eux avait soixante-dix brasses de circonférence.

Toute la troupe s'extasia longtemps devant ce colosse des bois, avant de songer à le mesurer. En en faisant le tour, nous nous aperçûmes qu'il était creux, et percé d'une légère ouverture. Williams l'agrandit à coups de hache, et nous entrâmes dans un salon immense, façonné des mains de la nature. Il y a assez longtemps que nous marchons sans relâche, dit le Manseau, il faut nous reposer un jour ici, puisque nous y trouvons un gîte commode.

Chacun se rendit à son avis. Nous déposâmes tout le bagage dans un coin, et nous nous reposâmes quelques heures, après quoi

nous fîmes dans les environs une petite promenade. Quelques-uns recueillirent des fruits un peu plus gros que nos prunes ordinaires, et la petite troupe s'en régala. Nous dormîmes ensuite à notre aise.

À une petite lieue de l'arbre, nous nous trouvâmes hors de cette longue forêt qui venait sans doute d'être traversée pour la première fois, et nous nous avançâmes au pied des montagnes, qui, pour le coup, n'étaient qu'à trois ou quatre heures de chemin du lieu d'où nous les apercevions.

Quand nous fûmes arrivés à la distance d'un quart de lieue de cette nouvelle barrière qui se présentait devant nous, on jugea à propos de s'arrêter pour reprendre haleine, et pour nous soutenir d'un bon dîner, avant de grimper sur les montagnes. L'air semblait s'être un peu raréfié, et la Terre était si froide, que la petite troupe, quoiqu'assise sur des peaux de bêtes, ne put rester longtemps dans cette posture. On avait cependant fait un grand feu, mais personne ne put se réchauffer qu'après avoir façonné des espèces de sièges avec de petites boites de bois, qu'on recouvrit de la peau d'ours, de celle du renne, et de toutes nos peaux de lièvres. Alors on dîna passablement bien.

Aussitôt qu'ils eurent achevé leur repas, Édouard et Clairancy nous dirent qu'ils al-

laient nous quitter un instant, que nous pouvions les attendre auprès du feu, qu'ils voulaient visiter le sommet des montagnes que nous avions à franchir, et qu'ils seraient de retour dans une heure.

Je joignis mes supplications à celles des trois compagnons qui restaient avec moi, pour conjurer Édouard et Clairancy de ne pas nous laisser longtemps dans les inquiétudes, et de revenir aussitôt qu'ils auraient visité les lieux. Ils nous le promirent, et s'éloignèrent.

Mais ces montagnes, qu'une teinte sombre faisait paraître à un quart de lieue de notre halte, en étaient encore éloignées de plus d'une demi-lieue. Elles se trouvaient aussi moins escarpées que nous le jugions de loin, et il était aisé de les gravir. Avant de le tenter, Clairancy voulut d'abord en connaître la matière (comme il nous le conta depuis). Il tira son couteau de chasse, et en frappa le roc. La pointe du couteau se brisa, et le roc sonna le fer. Il traça quelques lignes dans d'autres endroits. La couleur du fer se montra partout légèrement mêlée d'un terrain noir et extrêmement dur.

— Plus de doute, dit-il à Édouard, nous touchons ces montagnes de fer dont les vrais physiciens ont tant parlé, mais je les croyais plus loin que le 88^{e} degré dé latitude. Au cas que la chaîne de ces montagnes soit circulaire, il faut que leur cratère ait cent lieues de dia-

mètre. C'est de là que part cette masse de lumière qui nous donne le jour. Allons en chercher la source.

— Auparavant, répondit Édouard, comme nous sommes probablement les premiers Européens, et peut-être les premiers mortels qui soient parvenus jusqu'ici, gravons d'abord sur le roc nos noms et notre patrie. Érigeons, à l'exemple de tous les voyageurs fameux, un petit monument à notre gloire, et laissons de nous quelque souvenir. Clairancy applaudit à l'idée dé son camarade, et ils gravèrent, avec la pointe de leurs couteaux, sur deux éminences éloignées de cent pas l'une de l'autre, cette inscription, en latin, en français, en anglais et en hollandais :

Le 8 novembre 1806 de J.C.

Édouard Wreden, Hormisdas-Péath, Williams Bloum, anglais. Et Gabriel Clairancy, François-Paul Tristan, Jacques Martinet, français, arrivèrent au pied de ces montagnes, après avoir traversé le Spitzberg.

Ils étaient partis du port de Portsmouth, le 12 juin de la même année.

Après cette opération, qui les occupa près d'une heure, ils s'avancèrent dans les montagnes, résolus d'en décorer le sommet d'une inscription toute semblable, sans s'épouvanter du froid qui leur glaçait déjà les pieds, et sans

songer que nous mourions d'impatience à les attendre.

Du moment qu'ils nous avaient quittés, nous avions cherché à prévenir l'ennui par la conversation. Chacun s'épuisa en conjectures sur les découvertes que nos compagnons allaient faire. Chacun forge des systèmes et des paradoxes à perte de vue. Les discussions nous animèrent tellement d'abord, que le temps se passa assez vite, sans qu'il nous parût bien long, mais quand personne n'eut plus rien à dire, l'ennui, l'impatience, l'inquiétude, les craintes s'emparèrent de nous. Trois grandes heures s'étaient écoulées, et nos camarades ne reparaissaient point. Notre vue s'égarait dans des espaces immenses, sans rien pouvoir découvrir.

Après avoir attendu quelque temps encore, Martinet, las de ne rien apercevoir, nous dit que nos pauvres camarades avaient sans doute été mangés par des animaux féroces. Ces paroles nous donnèrent d'abord un frémissement général, mais ensuite considérant que nous n'avions trouvé que des bêtes fauves au pied des montagnes de fer, j'observai à mes trois compagnons qu'il n'était pas probable qu'il y en eût de plus grosses dans les montagnes même, où la végétation devait être nulle. D'ailleurs, quand il s'en trouverait, ajoutai-je, Édouard et Clairancy sont bien armés. Vous connaissez

leur bravoure et leur adresse.

— Hélas ! interrompit Williams, si nous n'avions à craindre que les ours, et d'autres animaux encore plus terribles, je ne tremblerais pas de tous mes membres comme je fais. J'en reviens à mon premier sentiment, que l'enfer est là-dessous que nos deux amis sont allés s'y jeter la tête la première, et qu'ils sont tombés dans la gueule du diable, qui est, comme on dit, toujours ouverte. Quant à nous, si nous sommes sages, nous les attendrons encore une heure, pour l'acquit de notre conscience, car nous ne les verrons plus. Après cela, nous rebrousserons chemin. Il n'y a rien à gagner dans la route qu'Édouard et Clairancy ont voulu prendre, et c'est trop risquer, que de risquer sa vie.

— Mais, mon cher Williams, lui répondis-je, pouvons-nous maintenant regagner le Spitzberg ? Ceux que vous y avons laissés y sont morts. Nous péririons de froid et de disette pendant la route. L'hiver est maintenant dans toute sa force sur les côtes. Le plus sage serait de retourner dans la forêt, et d'y demeurer jusqu'au retour du Soleil. Encore nous ne sommes plus en assez grand nombre, pour nous y procurer constamment de quoi vivre. Il nous faut du courage, de la résignation, de la patience. Et sur quatre que nous sommes, deux sont toujours prêts à se désespérer.

— J'espère que je ne suis pas le deuxième, me dit vivement Martinet. Je me vante d'être complètement revenu de mes frayeurs, et je suis bien persuadé que le mieux pour moi est de faire désormais ce que résoudra le reste de la troupe. Pour vous donner une preuve actuelle de mon courage, je suis prêt à braver l'enfer et ses portes, à grimper les montagnes qui sont devant nous, et à affronter tous les périls. Je ne pense plus, comme Williams, que l'enfer soit sous nos pas. Et quand il y serait, Dieu, qui est juste, n'y précipitera pas ses malheureux enfants sans qu'ils l'aient mérité. Or, quels sont nos crimes ?

— Williams se rassurait un peu, en examinant sa conscience, qui lui reprochait bien quelques friponneries, mais dignes de moindres peines que celles de l'enfer, et d'ailleurs expiées par les pénitences qu'il faisait journellement. Tristan le sermonna de son côté, puis il nous dit qu'il fallait prendre sur-le-champ une résolution. Je ne crois point, ajouta-t-il, que nos camarades aient trouvé de grands dangers dans leur expédition. Je pense plutôt qu'ils font d'heureuses découvertes, dont ils se réjouissent de nous apporter la nouvelle, mais nos conjectures ne pouvant être rien moins que certaines là-dessus, il se pourrait qu'Édouard et Clairancy aient besoin de notre secours. Quels regrets n'aurions-nous pas, si nous les perdions par notre faute ? Avançons

donc vers les montagnes. Nous les gravirons avec précaution, et quand nous serons au sommet, nous verrons s'il y a du péril à aller plus loin, avant de nous y jeter tête baissée.

Cet avis emporta nos suffrages. Chacun prit ses armes, quelques provisions qui nous restaient encore, et on se mit en marche vers la couronne de montagnes, en suivant le chemin qu'avaient pris Clairancy et Édouard.

En approchant de la montagne, j'aperçus les deux inscriptions gravées sur deux petites roches de fer. Je les fis remarquer à mes trois camarades et il nous fut aisé de concevoir à cette première découverte que si Édouard et Clairancy tardaient tant à reparaître, on devait en attribuer la cause au temps qu'ils perdaient à élever de pareils monuments. Néanmoins, comme il y avait alors plus de quatre heures qu'ils nous avaient quittés, et que nous ne les apercevions nulle part, nous nous hâtâmes de grimper au sommet, pour les découvrir, leur faire des reproches, et les embrasser.

Il nous fallut marcher une heure et demie pour arriver du pied à la cime de ces montagnes, et pendant tout cet espace encore, rien ne se montra.

Mais au moment où nous parvînmes sur la plate-forme de la couronne qui horde le pôle, en ce moment où nous nous réjouissions de nous trouver sur un sol uni, large, immense,

éclairé par une lumière aussi pure que celle du jour, nous éprouvâmes tous une sensation qui ne sortira jamais de notre mémoire.

Chacun sentit sa respiration plus libre, son corps plus dispos, ses mouvements plus légers. Il nous semblait que nous planions, sans fouler la Terre. Nous traversâmes de la sorte, sans nous en apercevoir, la moitié de la plate-forme où nous cherchions nos camarades. Nous étions alors à peu de distance de l'autre bord, d'où jaillissaient en torrents ces flots de lumière que nous avions pris de loin pour une colonne de médiocre étendue, et qui formaient une masse incommensurable, Tristan pensant, ainsi que moi, que le pôle était peut-être un foyer de lumière et de chaleur, comme le Soleil. Williams et Martinet craignant de se jeter dans le feu, nous voulions tous nous arrêter. Une secousse violente, qui nous entraîna rapidement, nous avertit que nous ne le pouvions plus, et que nous étions attirés vers le pôle, par une force invincible, de l'instant où nous avions mis le pied sur la cime de la montagne. Une frayeur mortelle s'empara de nous subitement,et nous ôta la parole. Nos cheveux se hérissèrent d'effroi, quand nous nous vîmes au bord d'un précipice sans fond, où le jour brillait dans tout son éclat, mais aucun de nous n'eut le temps de rien considérer. Toute la petite troupe fut emportée par le tourbillon dans le vague de l'air et si nous conser-

vâmes quelque connaissance, ce ne fut que pour nous sentir enfoncer dans le globe, sans pouvoir nous rendre compte de ce que nous éprouvions.

Chapitre XII – Vapeurs magnétiques du Pôle. Chute au centre de la Terre. Rochers d'aimant. Planète centrale. Du Globe terrestre.

Nous descendions dans le gouffre avec la rapidité d'une grande chute. Dès l'instant qu'une force insurmontable nous entraîna dans l'intérieur de la Terre, chacun se crut précipité dans des abîmes ténébreux et sans fond. Nous nous trouvions donc, avec une surprise indéfinissable, dans un vague lumineux, d'une étendue immense. Notre imagination troublée par l'effroi ne nous permit pas de voir la route que nous parcourions. Après avoir été longtemps poussés par le tourbillon, ou attirés, sans savoir comment, vers le centre de la Terre, une nouvelle secousse, extrêmement violente, nous arrêta subitement. Nous avions tous nos carabines sous le bras, attachées autour du corps par une forte courroie. Le bout qui était en avant frappa avec effort contre un roc de métal, et nous jeta tous quatre sur le flanc, à peu de distance l'un de l'autre. Chacun

poussa ‘un cri plus ou moins triste, et se crut brisé en tombant de si haut sur un corps solide. Mais nos armes ayant touché le roc avant nous, amortirent la grandeur de notre chute. Ainsi, au lieu d’être poussés sur le corps solide où nous nous trouvions, dans la direction de notre vol, ce qui nous aurait écrasés, nous y fûmes jetés par le contrecoup de nos carabines, et cette chute de deux ou trois pieds nous froissa assez légèrement.

Notre imagination nous disait que nous devions être morts. Nous fûmes tout étonnés de nous sentir encore vivants. Williams ouvrit la bouche le premier, pour demander si nous étions en enfer.

— Je ne sais pas où nous sommes, répondit le Manseau, mais il fait jour, et je ne vois pas de Soleil.

Comme je n’éprouvais presque point de douleur, je voulus me lever pour reconnaître le lieu où nous étions arrêtés. Mais je me sentis pour ainsi dire attaché au sol, et il me fut impossible de remuer autre chose que les bras et la tête. Mes compagnons se trouvaient dans la même position.

— Ou je rêve, s’écria Tristan, ou je suis cloué ici. Quoiqu’il en soit, je ne vois, non plus que Martinet, ni Lune ni Soleil. Je ne sais pas où la Providence nous a conduits, ajoutai-je, tâchons de nous lever sur nos jambes, s’il est

possible, et nous aviserons aux moyens à prendre pour conserver les jours que le malheur nous a laissés.

En même temps, je tournai les yeux vers Tristan, et je l'aperçus à dix pas de moi, qui cherchait vainement à lever autre chose que la tête et les mains. Sa carabine était auprès de lui. Je cherchai la mienne, que j'entrevis à quelques pieds au-dessus de ma tête. La Terre qui nous portait avait une teinte brune et un peu luisante, comme ces vieux monuments de bronze, que le temps s'amuse à noircir.

Pendant que je considérais ces choses, et que je repassais dans ma mémoire toutes les relations des voyageurs, pour y trouver une situation semblable à la nôtre, j'entendis marcher au-dessous de moi. Nous pouvions être dans un pays peuplé de bêtes féroces ou d'anthropophages, et nous étions si fortement attachés au lieu de notre chute, qu'il nous était impossible d'opposer la moindre résistance. Mes compagnons effrayés soulevèrent la tête sans rien apercevoir, et sans cesser d'entendre des pas qui venaient à nous. Je tirai, en tremblant comme eux, un grand couteau que je portais toujours dans la poche de mon gilet. Il s'échappa de ma main, et se fixa à côté de moi sur la Terre, d'où je ne pus l'arracher, malgré tous les efforts imaginables.

Mais en ce moment, j'entendis pousser

deux grands cris. Je portai la vue du côté du bruit, et j'aperçus nos deux compagnons, Clairancy et Édouard, qui montaient le rocher, et venaient à nous.

— Bénédiction ! s'écria le Manseau, nous voilà retrouvés !

— Grâce au ciel, ajouta Édouard, nous sommes enfin hors d'inquiétude.

— Eh ! Mes amis, leur demandai-je, dans quel pays nous revoyons-nous ?

— Je n'en sais rien, répondit Clairancy, nous chercherons plus tard à nous en instruire. En attendant, il faut vous lever. Y a-t-il longtemps que vous êtes là ? Une bonne heure, s'écria Williams, et nous avons beau remuer pieds et pattes, nous ne pouvons, ni les uns ni les autres, nous dépêtrer d'ici. Il semblerait que nous y soyons goudronnés.

— Nous avons demeuré plus longtemps que vous dans cette triste posture, interrompit Édouard, et nous ne faisons que de nous en tirer. Débarrassez-vous donc de tout le fer qui se trouve sur vous, et vous serez bientôt debout comme vous nous voyez. Cet avis fut un trait de lumière. Chacun ôta bien vite de sa ceinture sa hache, ses pistolets, son couteau, et tout ce qu'il pouvait porter de métallique. Un instant après, chacun se leva sur ses pieds, en se livrant aux plus doux transports de joie, mais

quand nous voulûmes faire un pas pour nous rapprocher, nos pieds se trouvèrent collés à la Terre, et nous restâmes tous quatre immobiles.

— Ôtez encore vos chaussures, dit Clairancy, en riant de nos attitudes bizarres. Nos souliers étaient en effet garnis de gros clous. Nous ne les eûmes pas plutôt quittés que chacun marcha librement, et put examiner à son aise le pays où il était jeté. Toute la petite troupe, ravie de se voir rassemblée après tant de frayeurs, se rapprocha d'abord. Et les embrassements fraternels précédèrent toutes les questions que nous avions à nous faire.

Après que chacun eut donné un libre cours aux explosions de joie et de tendresse, nos deux amis nous apprirent qu'ils avaient été emportés par le tourbillon de la montagne du pôle, deux bonnes heures avant nous. Et nous reconnûmes, en nous racontant mutuellement notre aventure, que nous avions tous éprouvé les mêmes secousses et les mêmes sensations. Seulement, Édouard et Clairancy étaient tombés sur une autre partie du roc, à trois portées de mousquet au-dessous de nous. Et ils devaient pareillement leur salut à la diversion que le bout de leurs carabines avait opérée dans leur chute, mais nous ne savions aucunement sur quelle plage le destin nous avait portés.

— Quand je me sentis enlevé de la mon-

tagne de fer, nous dit Édouard, je me crus d'abord entraîné par une force inconnue, ou dans un volcan, ou dans un gouffre, ou dans un abîme quelconque. Une sueur froide glaça mon cœur, et je vous avoue que je fis mentalement mes adieux à la vie. Un instant après, n'apercevant sous mes yeux qu'un océan de lumière, je pensai que des Vapeurs, dont nous ignorions les vertus, m'emportaient peut-être de l'autre côté du cratère du pôle. Enfin, cette idée extravagante s'évanouit à son tour, quand je me sentis enfoncer sous la Terre. J'avais perdu de vue Clairancy. Je ne le trouvai qu'en tombant sur un rocher de métal, où nous avons laissé nos armes, après y être restés près de trois heures. Maintenant, nous sommes sous la Terre. La chose est certaine, aucun de nous n'en peut douter. Comment se fait-il donc que nous voyions le ciel, un ciel pur, un jour serein, sens voir le Soleil ?

— Cela se fait, répondit Martinet, par le moyen d'un rêve qui nous abuse tous, ou bien nous sommes dans un autre monde, dans un monde inconnu.

Nous nous trouvions en effet sur un grand rocher de métal, où il était impossible d'apercevoir le moindre signe de végétation. Le ciel était sur nos têtes, pur, sans nuages. Et en descendant dans les entrailles du globe terrestre, nous devions nous attendre à né voir de toutes

parts que des rocs suspendus au-dessus de nous. Nous jouissions de toute la clarté d'un beau jour, sans découvrir la cause d'une lumière partout égale. Le temps était doux comme dans le printemps de la France, quand le ciel promet une belle année.

— Écoutez-moi, nous dit enfin Clairancy, les idées que je vais vous communiquer nous tireront peut-être d'embarras. Vous serez libres d'y faire vos objections.

Un savant physicien a prétendu, au commencement du dix-huitième siècle, que la Terre qui vient de nous perdre ne pouvait être compacte, puisqu'ayant trois mille lieues de diamètre, il y en aurait au moins deux mille neuf cents d'inutiles. En conséquence, il supposait, dans l'intérieur du globe terrestre, un noyau métallique qui en réglait les mouvements. Ce système, que l'on rejeta alors comme un paradoxe, notre aventure en prouve la réalité. Voilà ce dont que je présume : la Terre, dont les hommes habitent la surface, et qui a neuf mille lieues de circonférence, n'a que cinquante ou cent lieues d'épaisseur dans toutes ses parties. Son intérieur est vide. Et lui donne au centre la forme d'un globe. Au milieu de ce globe est un noyau ou une autre planète plus petite, et ce noyau est d'aimant, nous en sommes convaincus par la nécessité où nus venons d'être réduits d'abandonner tout le fer

que nous portions avec nous. Vous pouvez vous en assurer encore, par les vains efforts que vous feriez pour enlever vos armes du lieu où vous les avez laissés. Or, les vapeurs que produisent en abondance les rochers magnétiques où nous avons ‘été jetés, ces vapeurs sortent directement par l’ouverture du pôle, où l’auteur de la nature a placé une chaîne de montagnes de fer qui forme une couronne. Il est à présumer que le pôle méridional est entouré des mêmes circonstances. Ainsi les grandes masses de fer qui environnent les deux pôles, attirant également de chaque côté les vapeurs magnétiques de cette planète centrale, elle se trouve maintenue dans un équilibre parfait. Ce qui nous embarrasse le plus, c’est de voir le ciel, quand nous avons de toutes parts la Terre au-dessus de nos têtes. Mais il se peut que le globe terrestre, opaque et sombre dans sa superficie, soit lumineux dans ses parties inférieures, ou plutôt l’air qui nous environne nous cache la véritable nuance de ce demi-globe qui est au-dessus de nous. Quant à la lumière que nous recevons ici, je pense qu’elle nous est communiquée par ces mêmes vapeurs magnétiques, qui,traversant les deux pôles, s’élèvent à une hauteur infinie, réfléchissent les rayons du Soleil, font les aurores boréales, et sont peut-être aussi l’axe de la Terre. C’est encore à ces vapeurs magnétiques qu’on doit attribuer la direction

constante vers les pôles, de l'aiguille aimantée. Mais sortons de ces rochers de métal. Nous saurons bientôt quelque chose de plus.

Pour ne pas tenir plus longtemps le lecteur dans le doute, je lui dirai de suite ce que nous ne sûmes qu'assez tard. Il verra que Clairancy avait deviné assez juste. Cette planète, qui occupe le centre du globe terrestre, a un diamètre de huit cents lieues. Le sol qui la couvre est végétal, excepté dans ses deux extrémités, qui sont d'aimant solide dans un espace d'environ soixante lieues. On suppose que ces rochers qui forment les deux pôles de la planète centrale la traversent dans toute son étendue. On pourrait se la représenter avec une boule d'un pied de diamètre, qu'on traverserait d'un bâton long de quatorze pouces. Le ciel qui la couvre (et ce ciel est notre globe) se trouve, dans sa partie inférieure, lumineux ou transparent, puisque la lumière qui y pénètre par les ouvertures polaires s'y réfléchit également de toutes parts.

Chapitre XIII – Le Monde souterrain. Petits hommes. Lumière du Soleil. Phénomène.

Clairancy se mit à notre tête, et nous conduisit au sommet d'un rocher voisin, d'où nous aperçûmes la campagne. Nous n'étions heureusement qu'à peu de distance des Terres végétales. On se figurera aisément notre Joie, à l'aspect de la belle nature. Des champs couverts d'herbes fraîches, des plaines émaillées de fleurs, des arbres chargés de fruits, des ruisseaux, des forêts, en un mot, le pays le plus fertile se développait devant nous. Nos veux, fatigués du Spectacle uniforme que présente de toutes parts le triste sol du Spitzberg, croyaient jouir ici de la vue d'un paradis.

Mais nous étions épuisés de lassitude, et nos avions au moins trois heures de route à faire pour sortir des rochers d'aimant. C'est pourquoi on étala d'abord les provisions que les quatre derniers venus avaient apportées du globe terrestre sur leurs épaules, et on se disposa à les achever. Hélas ! tout était gâté, fétide, dégoûtant.

— Ou notre chute a été bien longue, dit alors Édouard, ou l'air de ce pays-ci est bien vif.

— Quoiqu'il en soit, interrompit Tristan, nous jeûnons aujourd'hui, et d'obligation. Reprenons donc un peu de courage, et descendons dans la plaine.

Toute la petite troupe se leva aussitôt, et se mit en marche. La faim qui nous talonnait ne nous permit pas d'écouter la fatigue, et nous descendions rapidement vers les Terres cultivées.

— Or ça ! s'écria Williams en cheminant, nous sommes à coup sûr les premiers qui aient découvert ce monde-ci. J'en prends possession au nom de l'Angleterre.

— Et moi, reprit le Manseau, au nom de la France.

— Soit, répartit Williams, si on nous en fait vice-rois, nous partagerons.

Ce commencement de dialogue nous apprêtait à rire. Clairancy l'interrompit au moment où de grandes discussions politiques allaient s'engager entre les deux vice-rois. Voilà bien les hommes, dit-il, une sotte vanité leur persuade qu'ils sont les maîtres partout. Eh ! pauvres fous, qui vous l'a donné ce monde, pour que vous en preniez possession ?

— Qui a donné les Indes aux Espagnols, répliqua fièrement Williams ? Qui nous a donné tant de pays, que nous avons pris ?

— L'injustice, la violence, le droit des armes. Et quand nous aurions sérieusement des prétentions sur un pays découvert, quel est notre nombre ? Quelles sont nos forces ? nous sommes six, désarmés, à moitié déguenillés.

— Et puis, dis-je à mon tour, pensez-vous établir une communication entre ce globe et le nôtre ? auriez-vous une imagination assez complaisante pour vous figurer qu'il nous soit jamais possible de sortir d'ici ? Songeons à notre vie, et non à l'ambition.

— En ce cas, interrompit le Manseau, sans trop s'attrister de ce que nous perdions, nous apporterons ici les lumières européennes.

— Si on en a besoin, reprit Clairancy, et si on veut bien les recevoir. En attendant, il se peut que nous entrions chez un peuple féroce.

— Oh ! pour cela, ajouta Édouard, je crois que nous pouvons nous rassurer. Cette Terre où nous nous trouvons est au centre du globe sublunaire que nous venons de quitter. Elle doit former un globe d'une petite dimension, et par conséquent être peuplée de petits hommes.

— C'est possible, reprit le Manseau, mais nous n'avons point d'armes, nous sommes en petit nombre, et des hommes de trois pieds

peuvent être des brigands, aussi bien que les géants de cinq pieds quatre pouces.

En ce moment, comme nous n'avions plus que quelques centaines de pas à descendre pour toucher enfin la Terre, Édouard nous fit remarquer plusieurs petits hommes qui dînaient sous un arbre au-dessous de nous.

— Grand dieu ! s'écria Williams, quelle race de nains ! Mais nous allons être adorés dans le pays, quand on saura que nous venons d'en haut.

— Nous sommes assez rayonnants, reprit Édouard, pour nous attendre à être adorés ! contentons-nous d'être bien accueillis.

— N'importe, nous serons ici des êtres surnaturels, des anges, des génies, peut-être des dieux ?

— Ou des démons, si l'on en a partout.

Williams nous annonçait déjà qu'on allait venir au-devant de nous ventre à terre, avec des génuflexions et des vivres. Malheureusement pour son pronostic, les petits hommes ne nous eurent pas plutôt aperçus, qu'ils prirent la fuite, en poussant des cris d'effroi.

Pendant que Martinet reprochait à Williams que ses prophéties portaient malheur à la petite troupe, nous ne pensions pas sans inquiétude aux suites de cette frayeur que

nous venions d'inspirer aux habitants.

— Ne nous troublons pas d'avance, dit Clairancy. La Providence qui nous a conservés jusqu'à ce moment veillera encore sur nous, et avant peu nous serons, je l'espère, les amis de ces gens-là qui nous fuient.

La petite troupe mit alors le pied sur la Terre végétale. Des arbustes se présentaient devant nous, chargés de fruits qui nous paraissaient murs. Chacun se mit à en cueillir, et nous en fîmes un repas délicieux.

Ces fruits n'excédaient pas la grosseur d'une noix d'Europe. Cependant, il n'y en avait guère de plus gros dans le pays. Ils étaient d'un rouge de sang, et avaient le goût de nos pêches, avec un suc plus nourrissant et un parfum plus tendre.

Pendant que nous achevions notre frugal repas, nous vîmes reparaître une troupe de petits hommes, semblables à ceux que nous avions aperçus d'abord. Ils s'étaient approchés de nous, sans bruit, à travers les taillis et les landes, et ils se trouvaient alors à cinquante pas de l'arbre où nous étions assis. Nous nous levâmes à leur aspect, mais aussitôt qu'ils nous virent debout, ils prirent encore la fuite, à pas précipités, en poussant des hurlements aigres et en regardant derrière eux si nous les suivions.

Williams manifestait le désir de les poursuivre et d'en attraper quelques-uns. Nous lui fîmes sentir que ce serait un mauvais moyen pour nous gagner l'affection de ces peuples, que d'employer la violence. D'ailleurs, l'énormité de notre chute et la fatigue du chemin que nous venions de faire, pour descendre du rocher d'aimant dans la plaine, nous avaient tellement abattus, qu'il nous eût été impossible de courir cent pas. Nous restâmes donc en repos, attendant qu'il plût au ciel de nous faire trouver un bon accueil chez ce petit peuple. En même temps nous commençâmes un long entretien et de grandes conjectures sur ce que nous venions de voir. Je n'en fatiguerai point le lecteur. Je lui dirai seulement que les petits hommes que nous venions de voir étaient vêtus de peaux de bêtes, et que la couleur de leur teint était verte comme l'olive. Leur figure nous avait paru extrêmement longue. Et quelques-uns de nous doutaient si c'étaient bien des hommes. Ils avaient des bras et des jambes conformés à peu près comme les nôtres. Quant à leur voix, elle ne ressemblait point à la voix humaine. Nous ne les revîmes plus ce jour-là, et la nuit vint, si on peut appeler nuit une obscurité momentanée causée par des brouillards.

Nous nous enfonçâmes dans un petit bois, où chacun se cacha le mieux qu'il pût pour dormir, sous la surveillance de l'un de nous,

qui était relevé d'heure en heure.

Le lendemain matin, nous éprouvâmes une surprise qu'il m'est tout à fait impossible d'exprimer. Et je crois que le lecteur sera au moins aussi étonné que nous. Je veux dire que nous fûmes éveillés par le Soleil. Ce prodige nous jeta dans un nouvel embarras et dans des doutes universels. Nous fûmes de nouveau tentés de nous croire encore bercés par les chimères d'un songe, mais comment se faisait-il que le rêve de tous fût le même. D'ailleurs, le rêve était déjà trop long.

Cependant, nous dit Édouard, nous nous sommes enfoncés sous le globe. La superficie de la Terre est au-dessus de nos têtes. Le Soleil n'éclaire plus les pôles, et nous le voyons d'ailleurs presque sur nous, loin de l'ouverture polaire. La Terre que nous avons quittée serait-elle transparente ?

— Je crois qu'il n'y a rien de tout cela, repartit le Manseau, et voici le moyen de nous accorder avec la vraisemblance. Nous nous sommes trompés quand nous avons cru que nous descendions au centre de la Terre. La frayeur nous a persuadés que nous tombions, quand le tourbillon nous élevait en haut au lieu de nous jeter en bas, comme nous l'avions pensé d'abord. Je crois donc qu'au lieu d'être dans un pays souterrain, ce qui est impossible, si nous consultons nos sensations et tout ce

qui se passe autour de nous, nous sommes dans la Lune. Alors, il est naturel que nous y voyions le Soleil, puisque la Lune est dans l'espace. Il est naturel aussi que nous y trouvions des hommes plus petits que nous, puisque la Lune est cinquante-cinq fois plus petite que la Terre d'où nous sortons.

— Ton erreur me séduisait d'abord, interrompit Clairancy, mais, après y avoir réfléchi un instant, je te vais prouver que ton système n'a point de fondement. D'abord, si nous avions été transportés dans la Lune, comme tu le prétends, nous serions morts en route, puisque cet astre est à quatre-vingt-dix mille lieues de la Terre, dans son point le plus éloigné, et à soixante-seize mille dans son point le plus rapproché. Ensuite, puisque la Lune éclaire la Terre en l'absence du Soleil, la Terre doit rendre le même office à la Lune. Et depuis plus de vingt heures que nous sommes ici, nous nu avons rien vu que le Soleil qui vient de paraître. Et puis, dans la journée d'hier, nous avons joui longtemps d'une lumière pure, sans savoir qui nous la donnait. Si nous étions dans la Lune, comme tu veux en élever la pensée, nous aurions vu le Soleil tout le temps que nous ayons eu la lumière. Enfin, en supposant que la frayeur nous ait empêchés de ne rien voir au moment de notre chute, j'élèverais des doutes sur notre situation, si nous avions tous éprouvé des sensations différentes. Mais com-

ment aurions-nous monté, quand nous sommes tous persuadés que nous avons descendu. Or donc, voici le plus vraisemblable de tous les systèmes que nous pouvons nous forger. La superficie de notre globe est percée, dans certains pays, de volcans, de montagnes entr'ouvertes, de précipices sans fond. Il se peut que ces volcans et ces précipices traversent toute l'épaisseur de la Terre, et quand le Soleil darde ses rayons sur notre globe, quand il passe au-dessus de ces ouvertures, il y jette sa lumière et sa chaleur, qui vient par ce moyen jusqu'ici. Si ce que je suppose est vrai, c'est peut-être encore à cette cause que l'on doit attribuer la source des flammes volcaniques, et des exhalaisons souterraines, etc.

Quoique ces conjectures nous parussent d'abord extravagantes, nous nous y rendîmes cependant, quand nous vîmes. Qu'après avoir brillé une heure au-dessus de nous, le Soleil disparut subitement, et qu'il se remontra six heures après dans un autre endroit du ciel. Il n'y avait point de nuages qui pussent le dérober à nos yeux, et il s'évanouissait au milieu de l'azur. Pendant tout le temps que nous passâmes dans le globe souterrain, nous vîmes constamment la même chose. Dans certains pays, le Soleil se montrait deux fois par jour. Dans d'autres, il ne paraissait qu'une seule fois, mais toujours pendant une heure. Et jamais il ne manquait de paraître. Et cependant,

malgré l'absence du Soleil, on jouissait pendant tout le jour de la lumière la plus douce, soit que cet astre jetât des flots lumineux par les deux ouvertures des pôles, en assez grande abondance pour éclairer continuellement le petit globe, soit qu'en lançant ses rayons dans la journée, par les pores de la Terre, le ciel du pays conservât assez de reflets pour que la nuit ne vînt qu'à son tour.

Mais je déraisonnerais en m'étendant plus longtemps dans ces discussions épineuses, et peut-être l'ai-je déjà fait. Aucun de nous n'était grand physicien. Et Clairancy, qui se mêlait un peu d'astronomie et de physique, n'élevait toutefois que des doutes, sans oser rien décider. Nous nous en rapporterons donc au jugement des gens plus savants que nous dans ces matières.

Je ne dois pas oublier, non plus, de parler d'un phénomène qui ne nous causa pas moins d'embarras que la vue du Soleil. Nous nous attendions à trouver les jours et les nuits distribués comme dans notre globe, mais partout, et constamment dans cette planète centrale, les jours sont d'environ dix-huit heures, et les nuits d'à peu près six. Les saisons y sont aussi toujours tempérées, et l'on a peine à distinguer l'hiver du printemps et de l'automne. L'été, c'est-à-dire la saison des grandes récoltes, est seul un peu plus échauffé. Au reste, il y a dans

le pays des fruits et des légumes en tout temps. Les nuages sont très rares dans le jour, mais ils sont très épais la nuit. Pendant ce temps, on aperçoit au ciel des foyers de lumière, que nous aurions pris pour des étoiles, si nous n'avions pas su que la Terre était au-dessus de nous. Il nous sembla donc raisonnable de penser que ces astres étaient des racines volcaniques, ou des particules ignées, ou des météores inconnus pour nous.

Mais, je le répète, nous nous contentons d'affirmer l'existence de ces phénomènes, sans rien décider sur leur nature et leurs causes.

— La suite de nos aventures surprendra peut-être encore davantage.

Chapitre XIV – Sauvages du petit globe. Réception singulière.

Pendant que nous disputions sur les diverses surprises que nous venions d'éprouver, la faim vint se faire sentir. Nous nous avançâmes dans la plaine, et nous mangeâmes les premiers fruits qui se présentèrent. Mais après avoir marché une bonne heure à la recherche de quelque village, sans trouver la plus petite cabane, nous aperçûmes devant nous une espèce d'autel de gazon. Nous y dirigeâmes nos pas. Cet autel était sur le bord d'un fossé assez profond. On y avait mis six bêtes grises égorgées, un peu plus petites que les chats d'Europe. C'étaient six cochons du pays. Il y avait au pied de l'autel quelques herbes brûlées.

Nous étions occupés à chercher ce que voulait dire cet autel, et ce sacrifice à demi-consumé, quand nous aperçûmes, de l'autre côté du fossé, une troupe innombrable de petits hommes, comme ceux que nous avions vus la veille. Quelques-uns se détachèrent et s'avancèrent à vingt pas de nous. Ils n'avaient pas vingt pouces de haut. Et nous reconnûmes, en les voyant de près, qu'il nous eût

été impossible de les distinguer de loin, parce qu'ils étaient aussi verts que les arbres et les buissons. Ce qui nous avait fait croire qu'ils avaient la figure si longue, c'était une grande barbe qui leur descendait à tous jusque sur la poitrine, et qui avait le même teint, à peu de chose près, que le reste de leur figure. Nous ne pûmes voir leurs femmes que de loin. Elles nous parurent assez bien faites.

Aussitôt que le détachement de petits hommes qui venaient à nous fut arrivé sur l'autre bord du fossé qui nous séparait, ils se mirent à genoux, et baisèrent la Terre. Les plus apparents d'entre eux avaient d'énormes bonnets bruns et des ceintures de même couleur. Nous ne nous trompâmes point, en les prenant pour les prêtres du pays. Ils commencèrent à marmotter quelques prières, en frappant de temps en temps la Terre de leur front, ce qui ne leur faisait pas grand mal, à cause des coussins de peaux de bêtes qui étaient dans leurs turbans. Ensuite, ils se levèrent et nous firent signe de prendre les six victimes qui étaient sur l'autel. Nous fîmes ce qu'on nous ordonnait. Nous remarquâmes que ces six cochons avaient les entrailles vides, et qu'on les avait fait cuire dans leur peau. Ces circonstances nous donnèrent quelque joie, parce qu'elles nous promettaient un bon repas. Chacun de nous s'empara donc du cochon qui lui était destiné.

Je dois dire ici, pour l'éclaircissement de ce qui va suivre, que la couleur de la joie, chez ce peuple sauvage, était le vert, et la couleur de la tristesse, le gris feuille-morte ; que l'on nous prit pour des génies malfaisants, parce que nous étions longs et pâles ; qu'on nous offrit six victimes d'expiation pour nous apaiser, et que les prières que les prêtres avaient faites devant nous devaient nous conjurer et nous obliger à partir aussitôt que nous aurions pris notre proie. Nous ne sûmes tout cela que quelques instants plus tard.

Pour le moment, loin de penser à nous retirer, après avoir pris les six cochons, nous ne songeâmes qu'à remercier les petits hommes. Comme ils virent que nus ne battions pas en retraite, ils se mirent à pousser des huées, et à faire pleuvoir sur nous une grêle de pierres. Ce traitement nous parut si inconcevable, que nous nous éloignâmes au plus vite. C'était ce qu'on attendait. Mais Williams, qui n'était pas endurant, s'écria qu'il voulait savoir ce que prétendaient ces gens-là. Et en même temps, malgré quelques mots que nous lui criâmes pour l'arrêter, il franchit rapidement le fossé qui nous séparait des petits hommes, et courut sur eux pour en attraper un. Le peuple rassemblé n'eut pas plutôt vu à ses trousses un de ces géants qu'il redoutait si fort et qui faisait de si grandes enjambées, que tout le monde prit la fuite. Williams s'avisa, pour les

arrêter, de pousser un cri terrible, de toutes les forces de sa poitrine. Alors les petits hommes se couchèrent à terre. Et les prêtres, voyant bien que le mauvais génie était irrité, s'arrêtèrent tout à coup pour engager le peuple à apaiser sa colère. Quelques-uns des plus peureux, pensant que nous serions satisfaits si l'on nous donnait une victime, saisirent un de ces prêtres, et le présentèrent, malgré ses cris, à Williams. Comme c'était tout ce que notre compagnon demandait, il prit le pauvre prêtre sous son bras, et se hâta de nous l'apporter. Pendant ce temps-là toute la foule disparut aussi vite qu'il lui fut possible.

Nous cherchâmes alors à rassurer, à force de caresses, le petit homme vert que Williams nous avait amené. Il nous fallut plus d'une heure pour calmer les craintes qui l'avaient mis à l'agonie, et il nous fit entendre, dans la suite, qu'il s'attendait, en tombant entre nos mains, à être mangé tout vivant.

Quand nous eûmes un peu dissipé ses frayeurs, nous commençâmes notre dîner avant de lui faire aucune question. Il refusa d'en prendre sa part, à cause que les animaux que nous mangions étaient d'une couleur impure. Si les bons procédés dont nous usions à son égard pouvaient le persuader que nous n'étions pas des êtres malfaisants, ces idées se détruisaient dans son esprit, par le plaisir que

nous prenions à manger des animaux d'expiation. Aussi nous regardait-il dévorer, avec stupeur, ce qu'il jugeait digne seulement de la bouche des démons. Cependant il pouvait avoir faim. Nous lui demandâmes par signes ce qu'il souhaitait pour son dîner. Il nous montra les fruits d'un arbre voisin. Tristan lui en apporta aussitôt en abondance. Il en prit quelques-uns, et dîna fort sobrement. Notre repas, à nous, fut délicieux, parce que la chair d'expiation était extrêmement tendre, et d'assez bon goût.

Après cela, Édouard lia avec notre petit homme une longue conversation en pantomime. Nous apprîmes de lui que la peuplade dont il faisait partie vivait dans les bois, sans cabane, sans habitation fixe, en un mot, qu'ils étaient sauvages et éloignés de toute civilisation. Cette horde admettait des divinités et une autre vie, voici là-dessus leur système, aussi bien que nous pûmes le comprendre.

Il y avait au commencement un bon génie ou un dieu, dont l'origine est inconnue. Il vivait avec sa femme dans la partie élevée du pays. Son pouvoir eût été sans bornes, mais il était balancé par la puissance d'un mauvais génie ou démon, qui répandait le mal sous les pas du génie du bien. Ce démon avait aussi une femme qui l'égalait en méchanceté. Le bon génie n'eut point d'enfants, mais le mauvais génie en eut un très grand nombre, parce que sa

femme ne cessait d'en faire depuis le commencement du monde.

Quand les hommes eurent été créés, ils adorèrent le génie du bien, et ne pensèrent pas d'abord à gagner les bonnes grâces du génie du mal. Le génie du mal en fut jaloux, et leur voua une haine implacable. Les hommes, effrayés, érigèrent alors des autels au mauvais génie, à sa femme et à ses nombreux enfants. On négligea peu à peu le culte du génie du bien, qui n'était qu'un culte d'amour, et on institua des prêtres pour entretenir grassement les autels du génie du mal, qui était servi par la crainte, et conséquemment bien servi.

Or, les peuples de cette contrée, se trouvant plus malheureux que fortunés, ne virent bientôt plus le génie du bien, et s'en crurent abandonnés, parce que leur imagination pure présentait plus de peines que en avaient eues leurs pères. Ils trouvèrent partout au contraire le génie du mal, puisqu'ils ne se croyaient entourés que de maux. Ils attendaient une autre vie, qu'ils embellissaient de tous les plaisirs sensuels. En l'attendant, ils cherchaient autant que possible à se garantir des pièges des mauvais génies, qui se montraient de temps en temps, jamais dans le lieu où l'on contait la chose, mais toujours dans le pays voisin.

Quand on nous vit, on nous regarda comme un détachement de ces mauvais génies

dont on parlait tant. Notre taille était à peu près celle qu'on leur donnait. On chercha à nous apaiser, mais comme on remarqua que nous ne nous retirions pas après avoir pris ce qu'on nous offrait, on nous chassa à coups de pierres, suivant une vieille croyance du pays, qui enseignait qu'on chassait les êtres malfaisants par la force, quand on n'avait pu le faire par les sacrifices et les conjurations. Enfin, lorsqu'on vit que Williams, au lieu de s'enfuir, se jetait sur les habitants, on pensa que les prêtres avaient mal fait les conjurations, et on nous livra le premier qui se présenta.

Nous comprîmes encore, dans les gestes du petit homme, que nous trouverions constamment des peuples sauvages sur notre route, en avançant du côté opposé au pôle, pendant dix journées, et qu'ensuite nous trouverions des villes. Alors sachant tout ce que nous voulions savoir, nous expliquâmes, le mieux qu'il nous fut possible à ce pauvre prêtre, que nous n'étions point des génies malfaisants ; que nous venions d'un autre monde, où les hommes étaient des géants, et que nous n'avions aucune mauvaise intention. Après cela, nous lui fîmes quelques caresses, et nous le renvoyâmes. Il parut aussi surpris que joyeux de notre conduite à son égard, et retourna vers ses compagnons.

De notre côté, nous nous mîmes en

marche pour découvrir un peuple moins peureux. Tout le monde fuyait devant nous. Nous ne pouvions concevoir que les habitants de cette contrée eussent l'imagination si noire. Le ciel y était toujours pur, la nature fertile.

Nous fîmes, en deux jours, les dix journées de chemin que nous avait annoncées le petit homme, pour parvenir à un pays plus civilisé. Alors nous entrâmes chez des peuples moins sauvages, qui avaient entendu parler de notre approche, et qui étaient déjà assez sages pour ne s'en point effrayer d'avance. Nous vîmes bientôt ces petits hommes. Leur teint était plus éclairci que celui de leurs voisins. C'était un vert jaune tendre. Ils vinrent en corps au-devant de nous, et nous demandèrent qui nous étions. Nous leur fîmes entendre que nous venions d'en haut, et que nous faisions partie d'un grand peuple de haute taille. Nous leur expliquâmes pareillement que nous ne voulions que vivre, et point du tout nuire à qui que ce fût. Là-dessus, ces gens nous conduisirent dans leur ville. C'était tout bonnement une forêt entourée d'un fossé, les maisons étaient de petites cabanes de bois, bâties au pied des arbres. Nous ne pûmes y pénétrer, mais au moins on nous donna des vivres, et des peaux de bêtes pour passer la nuit.

Chapitre XV – Nation policée. Lunettes à longue-vue, etc.

Le lendemain on nous fit entendre qu'il fallait partir ; qu'on ne savait point assez si nous étions des hommes, ou des génies bons ou mauvais, pour nous garder plus d'une nuit ; que si nous étions des hommes, notre nourriture était trop considérable ; si nous étions de bons génies, il fallait plus de frais encore et des cérémonies religieuses ; si nous étions des êtres malfaisants, on n'avait pas besoin de nous. Nous partîmes donc, puisque nous y étions forcés et dans toutes les habitations que nous parcourûmes, pendant sept jours, on ne nous reçut que pour une nuit.

Mais les peuples devenaient plus éclairés et plus traitables à mesure que nous avancions. Lorsque nous fûmes arrivés chez la dernière de ces petites nations sauvages, on nous apprit qu'en traversant des landes étendues et inhabitées, nous trouverions un grand royaume, extrêmement peuplé, florissant et sans religion. Cette dernière circonstance nous parut si singulière et si incompatible avec un état florissant, que nous refusâmes d'y croire,

et nous eûmes raison, comme on le verra dans la suite. Clairancy nous observa d'ailleurs que c'est assez l'usage aux peuples superstitieux, de regarder comme impies ceux dont la religion est simple.

Quoiqu'il en soit, nous quittâmes ces contrées garnies de forêts, de fruits, de plantes utiles, et peuplées d'animaux de tout genre. Nous n'en trouvâmes aucun qui ressemblât à ceux que nous connaissions sur le globe sublunaire, à l'exception des chevaux du pays, qui tenaient du mulet et du chien de berger d'Europe, et qui n'étaient pas plus gros que des moutons.

En traversant les landes, nous nous amusâmes à la chasse. Nous poursuivions les bêtes à la course,et nous en prenions de temps en temps quelques-unes. Nous nous étions fait d'ailleurs des espèces de frondes, comme nous en avions vues entre les mains des sauvages, et nous commencions à les manier passablement. Ces landes pouvaient avoir cinq ou six lieues de largeur. Elles ne produisaient que des buissons, et passaient là pour un désert. Nous y trouvâmes quelques œufs aussi gros que des œufs de pigeon. C'étaient les plus gros du pays, et les oiseaux qui les pondaient ressemblaient un peu aux autruches du monde sublunaire.

En sortant de ces landes, nous fûmes obli-

gés de grimper une petite montagne qui faisait la frontière du royaume où nous allions entrer. Quand nous fûmes au sommet, nous nous crûmes transportés par un enchantement dans un monde imaginaire. Derrière nous se trouvaient les landes incultes, et devant nous la nature la plus riante déployait ses plus grandes richesses. Des fleuves, des sources vives, des campagnes fleuries, des moissons, des villages, des fermes. En un mot, le plus agréable de tous les spectacles se présentait à nos yeux.

Nous nous arrêtâmes sur le gazon pour en jouir plus longtemps. Nous trouvions autour de nous des arbres chargés de fruits. Nous fîmes un repas champêtre, en tenant conseil sur la conduite que nous avions à suivre en entrant dans un pays qui nous paraissait civilisé, mais comme nous ne connaissions pas l'humeur des gens chez qui nous entrions, nous descendîmes la montagne, en remettant toutes choses entre les mains de la providence. Bientôt, nous fûmes remarqués de trois petits hommes qui cultivaient un champ. Ils nous considérèrent longtemps, puis ils s'avancèrent de quelques pas, pour nous voir de plus près. Et après qu'ils nous eurent bien toisés, ils s'enfuirent dans un petit bois peu éloigné. Ces trois hommes étaient blancs. Ils avaient deux pieds de taille tout au plus. Leurs vêtements nous paraissaient de tissu, et non de peaux,

comme ceux de la plupart des sauvages. Et ils avaient sur les épaules des instruments de travail, qui nous semblaient d'airain. En un mot, tout nous annonçait dès lors une nation florissante, un peuple soumis à des lois.

La manière dont ces trois hommes nous avaient quittés n'était point une fuite, mais plutôt l'action de gens qui allaient avertir leurs compagnons, de l'arrivée de six géants dans le royaume.

Tandis que nous achevions notre repas, nous vîmes reparaître les petits hommes qui s'étaient éloignés à notre premier aspect, mais alors ils étaient accompagnés d'une foule si nombreuse, que nous en fûmes tout effrayés. Ils semblaient sortir d'un petit bois, et s'avançaient en bon ordre, sur six lignes, armés de longs bâtons. Ils poussaient le cri de guerre, car ils nous avaient pris de loin pour des monstres inconnus, dont il faudrait peut-être arrêter la marche. Leur voix, répétée par une multitude d'échos, nous parut effroyable pour la taille de ces petits hommes. Quand ils furent plus près de nous, nous reconnûmes que les bâtons qu'ils portaient à la main étaient armés par les deux bouts de grandes lames de bronze. Cette particularité épouvanta le Manseau. Et moi-même j'avoue que je commençai à trembler pour ma pauvre existence, mais Édouard s'efforça de nous rassurer, et

nous engagea à attendre la troupe armée, jusqu'à la portée d'un jet de pierre.

— Alors, continua-t-il, si, malgré notre apparence peu belliqueuse, ils nous montrent constamment des intentions hostiles, nous serons libres de fuir, et j'espère que nous ne les craindrons pas à la course.

Sur cet avis, la troupe se plaça de front, et attendit, le bonnet à la main, ce que les patrons du pays allaient nous manifester.

Lorsque les cinq ou six cents nains, qui venaient à notre rencontre, se trouvèrent en face de nous, à la distance d'environ cent pas, le capitaine fit faire halte, et se mit, aussi bien que tous les siens, à nous considérer attentivement. Nous fûmes tout étonnés de voir qu'ils avaient des Lunettes à longue-vue, et qu'ils nous mesuraient depuis les pieds jusqu'à la tête. Après un long examen de nos personnes, on tint un petit conseil. On jugea, sur notre physionomie, que nous pouvions bien être des hommes, d'une nature étrangère, à la vérité, mais enfin des hommes ne sont pas toujours des monstres. Et nous avions d'ailleurs un visage ouvert, outre que nous n'étions point armés.

C'est pourquoi on se décida à employer la voie des négociations avant de recourir aux armes. Le capitaine commanda à ses gens de tenir la pique en avant, pour venir à son se-

cours, au cas qu'on nous eût mal jugés, et qu'il y eût du danger à s'approcher de nous. Ensuite, il vint à notre rencontre, avec six habitants du pays, comme lui sans armes, pour nous marquer qu'il ne s'avançait pas en ennemi.

Nous l'attendions, la tête découverte et dans le silence, de peur de donner de l'ombrage aux petits hommes, par des entretiens qu'ils auraient pu prendre pour des complots. À mesure que les sept négociateurs approchaient, ils jetaient sur nous leurs regards, pour examiner nos gestes et notre posture. Clairancy s'aperçut qu'ils avaient le sein découvert, et la main droite sur le cœur. Il comprit que c'était là probablement leur manière de saluer, ou de montrer des volontés paisibles, et il se hâta de les imiter. Nous fîmes tous la même chose, ce qui parut faire plaisir aux petits hommes.

Ils s'arrêtèrent cependant à vingt pas de nous, et nous firent des signes pour nous inviter à nous asseoir, parce que nous étions trop hauts. Chacun s'empressa d'imiter Williams, qui entendit le premier les signes qu'on nous faisait. Alors les sept petits hommes s'avancèrent à grands pas, et croisèrent devant nous leurs mains sur le cœur, en témoignage d'alliance. Chacun de nous en fit autant. Après cela, ils nous demandèrent d'où nous venions ?

Nous leur montrâmes le ciel, c'est-à-dire, le globe terrestre, et nous leur fîmes comprendre que de longs malheurs nous avaient amenés d'une façon extraordinaire sur leur globe. Ils parurent tout étonnés, et nous avouèrent depuis qu'ils avaient eu bien de la peine à nous croire.

Mais pour le moment, et sans nous faire d'autre question, ils poussèrent le cri Elbem ! (qui signifie amis !) en se tournant vers leurs compagnons. Toute l'armée accourut aussitôt, la pique sur l'épaule, et nous entoura avec tous les témoignages d'intérêt. Lorsqu'on nous eut bien considérés, on nous fit signe de nous lever, et on nous annonça par des gestes bien intelligibles qu'on allait nous conduire à la bourgade prochaine.

Cette résolution, et tout ce qui venait de nous arriver nous combla de joie. Nous nous mîmes en marche, en bénissant le ciel, et nous fûmes conduits en triomphe aux portes de la ville, où les femmes nous attendaient.

Mais il est temps de décrire, en peu de mots, les habitants de ce petit monde. Les hommes que nous avions sous les veux n'avaient presque tous que vingt-deux pouces. Un homme de deux pieds est pour eux de belle taille. Les femmes sont proportionnées aux hommes, c'est-à-dire, qu'on est belle femme quand on a dix-huit pouces. Leur figure est gé-

néralement régulière et bien faite, principalement celle des femmes, qui ont la peau d'un éclat éblouissant. Les hommes portent la barbe, des moustaches, et les cheveux flottants. Leur poil est ordinairement blond, quelquefois châtain, jamais roux, et très rarement noir. Les habillements des hommes sont taillés à peu près comme ceux des anciens Grecs. Une tunique, des bottines larges, les jambes nues, ainsi que la tête, tel est leur costume ordinaire et extraordinaire. Les femmes s'habillent presque de même. Toute la différence consiste dans la tunique, qui leur descend jusqu'à la cheville des pieds. Elles portent les cheveux bouclés et flottants. Avec les dames qui venaient au-devant de nous se trouvaient quelques enfants. Ils étaient vêtus en grands garçons, mais leur taille de dix à douze pouces leur donnait à nos yeux un petit air de marionnettes vivantes.

Chapitre XVI – Le royaume d'Albur. Une ville forte. Logements. Manière de vivre. Costumes.

Cependant nous étions aux portes de la ville. Comme elle faisait la frontière du pays, elle passait pour une place forte, et était environnée de fossés et de murailles. Les ponts-levis, qui servaient en même temps de portes, se baissèrent devant nous[2] et nous entrâmes dans une rue si large, en proportion des maisons, que nous la primes d'abord pour une place publique, mais nous reconnûmes bientôt que toutes les rues de cette ville étaient de même largeur. On les avait tirées au cordeau, et pavées agréablement de pierres de diverses couleurs. Les maisons étaient partout symétriques, bâties avec beaucoup d'élégance et de goût, d'une tenue et d'une propreté admirable. Joignez à cela la délicatesse de l'architecture et des maisons de vingt pieds ayant quatre étages, dont le premier s'élevait d'un pied ou deux au-dessus du sol, vous vous ferez une idée du coup d'œil qui s'offrit alors à nos re-

2 Ces ponts étaient disposés de manière à fermer les portes en se levant, et à les ouvrir en se baissant.

gards. Nous remarquâmes aussi que toutes les murailles étaient peintes en jaune tendre, comme on les peint en blanc dans l'Europe. Les toits nous parurent couverts de briques d'un vert foncé, et les portes avaient la même teinte. Les boutiques étaient gracieuses, mais sans luxe. Nous fûmes tellement stupéfaits de toutes ces choses, de la multitude d'hommes et de femmes qui remplissaient les rues, et du bel ordre qui régnait partout, que nous étions en quelque sorte honteux de notre pays, où les villes ne sont ordinairement qu'un amas d'édifices sans goût, sans accord, sans liaison.

On nous conduisit au milieu de la place publique, qui était immense. Il n'y en avait qu'une dans chaque ville, parce que les rues étaient partout des espèces de places prolongées. Elle était ronde comme la ville dont elle faisait le centre, et une pyramide d'environ quarante pieds s'élevait au milieu.

Là, les principaux d'entre les habitants, s'étant rassemblés, délibérèrent sur le parti qu'on avait à prendre pour notre logement. Un négociant riche, et propriétaire d'une maison spacieuse, proposa de nous recevoir chez lui, et de nous loger dans son magasin, dont le plafond était élevé de sept pieds, on accepta son offre aussi franchement qu'il l'avait faite, et il s'en alla de suite donner des ordres pour qu'on dégageât notre chambre des ballots de mar-

chandises qui l'encombraient. Pendant ce temps-là, on apporta des échelles à quatre pieds, on les posa devant nous, et on se mit à nous mesurer par ordre du gouverneur de la ville, après qu'on eut exactement pris les dimensions de notre hauteur et de notre épaisseur, dans tous les sens, un ingénieur tira de sa poche une espèce de stylet, et se mit à griffonner, sur une espèce d'ardoise, des espèces de chiffres, que d'autres ingénieurs lui dictaient. Si nous avions été étonnés de trouver des lunettes chez un peuple de nains. Et une belle ville dans un pays inconnu à l'Europe, nous ne l'étions pas moins d'y voir en usage l'écriture, le calcul, la géométrie et les échelles à quatre pieds.

Il résulta du calcul des ingénieurs que chacun de nous devait manger à son repas la portion ordinaire de seize habitants du pays. Et la ville se chargea d'envoyer à ses frais, de six en six heures, chez le négociant qui nous logeait, quatre-vingt-seize portions pour les six géants. Ces sages précautions étant prises, on nous conduisit à notre gîte. Je ne dois pas oublier de dire que nous étions obligés de marcher avec une extrême lenteur, pour ne pas faire en deux minutes le chemin que les gens du Pays ne pouvaient faire qu'en dix.

Cependant quand nous arrivâmes chez le bon marchand qui nous donnait l'hospitalité,

nous trouvâmes son magasin à peine à moitié débarrassé, quoique dix ouvriers y travaillassent avec le plus grand zèle. Édouard et Clairancy, prenant pitié des sueurs de ces pauvres gens, firent signe que, si on voulait nous le permettre, nous allions donner un coup de main. Le négociant comprit à merveille nos offres de service, et les reçut de l'air le plus agréable.

Comme la porte de l'appartement qu'on nous donnait de si bon cœur, avait six pieds de haut, parce qu'on y entrait de petites voitures chargées de marchandises, nous y passâmes facilement, et chacun se mit à la besogne. Les plus lourds ballots ne pesaient pas vingt-cinq livres.

Soit pour avoir plutôt fini, soit pour nous faire admirer, nous en prenions quatre ou cinq à la fois, et nous les portions en courant dans un autre magasin.

Le maître de la maison et tous les spectateurs se pâmaient d'aise, en nous voyant agir si lestement. Au bout d'un quart d'heure, la grande pièce qui devait nous servir de logement fut entièrement débarrassée. Le patron y entra aussitôt, et après qu'on eût balayé toute la poussière, il appela sa famille pour nous donner le salut fraternel. Il nous embrassa tous, et pria sa femme, son fils et ses deux filles de l'imiter. On lui obéit le plus gaîment

du monde, et nous rendîmes de bon cœur les baisers qu'on nous donna. L'aînée des deux filles allait bientôt se marier. Elle était si jolie, si bien faite, sa physionomie était si douce, que j'eusse volontiers abandonné les prérogatives de ma grande taille, pour soupirer aux pieds de cette jeune fille, dans un corps de vingt-quatre pouces. Au reste, les usages de ce pays-là nous paraissaient assez accommodants.

Lorsque nous eûmes reçu les baisers de l'hospitalité, le maître de la maison s'arracha un cheveu. Toute sa famille l'imita, en nous priant de faire la même chose. Il lia ensuite ces cheveux ensemble, les jeta au feu, et nous donna à entendre qu'il y avait une alliance éternelle entre nous et lui. Après quoi, on nous laissa seuls.

Nous considérâmes alors le logement que nous occupions. J'ai déjà dit qu'il avait sept pieds de haut, ce qui était beaucoup pour les gens du pays, et assez pour nous. Quant à la largeur de la pièce, elle était bien suffisante, puisqu'elle avait six grands pas dans tous les sens. Le plafond, qui était en bois, peint en bleu d'azur, comme tous les plafonds de la ville, s'appuyait au milieu sur quatre colonnes de même couleur, mais un peu mélangée. Quatre fenêtres ovales, donnant sur la rue, nous éclairaient fort bien. Au résumé, nous étions logés commodément, sauf que nous

n'avions ni de quoi nous coucher ni de quoi nous asseoir.

Un domestique de la maison entra bientôt dans notre appartement, et nous ayant fait signe de le suivre, il nous conduisit dans une espèce de garde-meubles, où se trouvaient plusieurs petits matelas, qu'il nous invita de prendre pour nous servir de lit. Il nous montra aussi trois grandes poutres, dont nous fîmes des manières de banc. Pendant que nous apprêtions nos meubles, un charpentier vint, par l'ordre du patron, prendre ses mesures, pour nous construire une fable et des bancs solides, car ce qu'on nous donnait alors ne devait nous servir qu'en attendant mieux.

Un moment après, le dîner que la ville s'était engagée à nous fournir arriva, à notre grande satisfaction, porté sur trois brancards par six hommes du pays. Nous l'expédiâmes le plus joyeusement du monde, fort contents d'être enfin débarrassés du soin de pourvoir nous-mêmes à notre cuisine. Or voici de quoi était composé notre repas : de six plats de petits pruneaux cuits, de six plats de fruits olivâtres, qui avaient quelque chose du goût de nos poires cuites, et de deux autres mets fort bons, qui ne ressemblaient à rien de ce que nous avions jamais mangé, et qui étaient faits au feu, avec du lait, des espèces de pommes de terre et des œufs du pays. Le pain était légère-

ment salé, et extrêmement noir, mais délicieux, surtout pour des gens qui, comme nous, en étaient depuis longtemps privés. Le vin, qui égayait les indigènes pour peu qu'ils en bussent, n'avait pour nous pas la moindre force. Nous le buvions cependant avec autant de goût que la bière d'Angleterre. On nous en avait apporté plein un grand vase de Terre pour notre dîner[3]. Toutes les six heures, nous recevions une pitance pareille à celle-ci, assez souvent variée, mais jamais plus abondante ou moins économique. Nous remarquions aussi avec étonnement, qu'on ne nous donnait jamais de viandes, et que nous ne mangions rien qui eût été animé. Nous sûmes bientôt que c'était encore l'usage du pays.

— Eh bien ! nous dit Williams, en apprenant cette coutume, je craignais de rencontrer ici des anthropophages. Si j'eusse prévu qu'on n'y mange pas même les bêtes, je me serais épargné bien des peurs !

Nous remarquions encore une grande simplicité dans les costumes, dans la religion, dans les manières du pays. Les mœurs des habitants nous semblaient patriarcales. Et nous souhaitions ardemment de savoir leur langue, pour nous instruire d'une infinité de choses. Notre patron venait nous voir plusieurs fois par

3 Les tonneaux ne sont pas en usage dans ce pays. Et les verres sont des espèces de peaux de coloquinte.

jour, aussi bien que sa famille. Et ces braves gens se divertissaient à nous apprendre leur idiome. Les progrès que nous y faisions redoublaient l'amitié que notre douceur leur avait donnée pour nous.

J'ai dit qu'on nous apportait à manger toutes les six heures, je dois aussi expliquer cet usage. Comme on ne mange point de viandes, et que l'air est assez vif dans ce pays, on fait un repas en se levant, un second à la sixième heure du jour, un troisième à la douzième heure, et un dernier immédiatement avant de se coucher. Cet ordinaire nous parut sain et commode, et il ne nous coûta aucun effort pour nous y habituer.

On nous avait fait une bonne table, des bancs, un lit. Les principaux habitants venaient nous visiter sans cesse. Nous ne recevions que des civilités franches, et nous nous serions trouvés fort heureux, si nous n'eussions eu la désolante idée que nos compatriotes du globe sublunaire ne pourraient jamais savoir nos aventures, et que nous ne devions plus penser à revoir notre sol natal.

Après six mois de séjour, nous commencions à parler passablement la langue du pays qui était fort douce. La ville où nous avions été accueillis avec tant d'humanité faisait partie du grand royaume d'Albur, et cette ville se nommait Silone. Le royaume d'Albur, le plus

vaste de tous les états du petit globe, avait en longueur cent-vingt de nos lieues, et plus de soixante-quinze en largeur. On y comptait quatre cent quinze villes, une multitude de bourgs, de hameaux et de fermes, et près de quarante-cinq millions d'habitants. On nous apprit aussi que nous devions les bons traitements qu'on nous faisait, et les soins que la ville de Silone prenait de nous, non seulement aux droits de l'hospitalité, qui sont sacrés chez des nations policées, mais encore au grand désir que le monarque avait de nous voir et de nous entretenir. C'est pourquoi tout le monde souhaitait que nous apprissions bien vite la langue du pays. Et on se réjouissait généralement des grands progrès que nous y faisions chaque jour.

Aussitôt que nous pûmes nous faire entendre, nous nous informâmes des usages qui nous étonnaient tant chez cet heureux peuple. L'uniformité et la simplicité des costumes étaient une chose qui nous passait, surtout dans les femmes, qui ne portaient ni bijoux ni parure. Un jour, que le patron était venu nous voir avec sa famille, Clairancy lui demanda pourquoi les femmes ne cherchaient pas à relever, par le secours de l'art, les charmes qu'elles recevaient de la nature ?

— Elles n'ont pas besoin ici de recourir à l'artifice, répondit-il. Quand nous regardons

une jeune fille, ce n'est ni sur sa robe ni sur sa tête, mais sur sa figure que nous jetons les yeux.

— Cependant, ajouta la patronne, quelques ornements ne nuisent point à la beauté. Il y eut un temps où les femmes se paraient dans le royaume d'Albur, comme dans les contrées voisines. Et on n'était pas alors plus pauvre qu'à présent.

— Cela se peut, reprit le petit homme, mais on était plus vicieux, et l'état moins calme.

— Eh quoi ! s'écria Tristan, dans un autre temps dites-vous, la toilette était permise aux femmes ? Par quelle force magique a-t-on pu les ramener à cette belle simplicité qui nous étonne ?

— Par de sages lois, répondit le patron. On avait tenté vainement, pendant plusieurs siècles, d'anéantir un luxe effrayant qui ruinait les familles. Le roi Brontès, père du monarque régnant, eut seul le bonheur d'y réussir. Il défendit aux femmes toute autre coiffure que leurs cheveux, et il leur permit au reste de se parer à leur gré, pourvu qu'elles fussent laides ou vieilles, et qu'elles se jugeassent trop mal partagées des dons de la nature, pour avoir besoin de ceux de l'art. De ce moment, tous les bijoux, toutes les parures superflues sont abandonnés. Et les Alburiens voient au moins

leurs femmes comme elles sont.

— Mais les vieilles et les laides, demanda Williams, ne profitent-elles point de la permission qui les distingue ?

— Puisque la loi de Brontès leur permet de se juger elles-mêmes, répliqua le Manseau, toutes les femmes doivent se trouver constamment jeunes et belles.

— C'est ce qui est arrivé, ajouta le patron. Aussi il n'y a plus de parures dans le royaume. On pensait d'abord que l'absence du luxe ferait une grande plaie au commerce, mais nous trouvons à placer chez les peuples voisins nos bijoux et nos étoffes précieuses. Si quelques particuliers sont moins opulents, la masse des citoyens est plus heureuse.

Vous avez dû remarquer aussi que nos costumes sont uniformes. Cette belle institution est due au prince Sora, notre roi actuel. Et il a achevé par là ce qu'avait si heureusement entrepris son père. Le monarque est vêtu d'une tunique rouge. Cette couleur est pour lui seul. Les ministres, les magistrats et les prêtres portent une robe de couleur bleue d'azur, avec cette différence entre les trois ordres que les premiers ont une ceinture blanche, les seconds une ceinture noire, et les prêtres une ceinture de couleur de feu. Les poètes, les peintres, et tous ceux qui cultivent les lettres et les beaux-arts portent le blanc, avec de légères distinc-

tions dans la ceinture. Les laboureurs,qui viennent ensuite, portent le vert-foncé ; les négociants, le vert tendre ; l'armée, le brun ; les médecins, les fossoyeurs, ceux qui exploitent les mines, les traiteurs publics et les cuisiniers, sont vêtus de noir. Les artisans portent le gris cendré ; les valets, le jaune. Il y a encore moins de variété dans les vêtements des femmes. La reine porte le blanc, avec la ceinture rouge. La femme d'un noble ou d'un poète porte le blanc pur ; celle d'un ministre, le rose tendre ; les autres portent, un peu moins foncées, les couleurs de leurs maris.

— Mais quel bien vous font les poètes, demanda Édouard, pour leur donner la noble couleur blanche ?

— Ils chantent les louanges du grand Dieu, l'amour de la patrie, les charmes de la vertu, la haine du mensonge, répondit le patron. Ils prêchent dans leurs écrits, la morale, la concorde et l'union.

— C'est fort bien, interrompit Tristan. Cependant, vous devez avoir ici de ces poètes qui deviennent fameux aux dépens de la morale, des faiseurs de libelles, par exemple ? Qu'entendez-vous par là, demanda le patron ?

— J'entends, répondit Tristan, des écrits de circonstances qui proposent les changements à faire dans l'état, qui dévoilent les défauts du gouvernement, et qui sèment quelque-

fois le mal, en croyant semer le bien.

— Si c'est là ce que vous voulez dire, reprit le petit homme, nous en avons certainement. Et tout état libre comme le nôtre ne peut subsister que par là, mais nous n'appelons libelles, ou écrits incendiaires, que les proclamations insidieuses de nos ennemis. Tout ce que les Alburiens écrivent pour la patrie est traité chez nous honorablement. Si l'auteur d'une proposition nouvelle s'est trompé, on se contente de ne pas suivre ses conseils, sans croire qu'il ait songé à nuire à l'état. S'il donne des idées avantageuses, on les discute dans toutes les villes en même temps, et le suffrage de tous donne à l'auteur une couronne de verdure, une pension sur l'état, et la satisfaction de voir ses projets adoptés, pour le bonheur du royaume. Au reste, il n'y a point de partis violents chez nous, comme chez quelques-uns de nos voisins, parce que dans toutes les affaires politiques, on ne parle et on n'agit qu'au nom de l'intérêt public, pour qui nous sommes tous prêts à donner, au premier signal, notre sang et nos fortunes.

— Et quand le prince a des rivaux ?

— Il n'en peut point avoir. L'hérédité de la monarchie nous met à l'abri de toute faction. Lorsqu'une dynastie est éteinte, la nation entière est consultée, au nom sacré de la patrice, alors celui-là est roi, qui sur quatre voix a

réuni trois suffrages.

— Mais si vous aviez un tyran ?

— Tous les ordres de l'état le jugeraient, et ses jours se termineraient loin du trône et loin du pays des Alburiens.

— Et si la succession à la couronne vous donnait un monarque faible, impuissant ?

— Il n'en serait pas moins le chef de l'état, mais comme la patrie est notre mère commune, et qu'un prince imbécile pourrait, sans le savoir, déchirer le sein maternel, tout en respectant son caractère auguste de roi, les ministres gouvernent en son nom.

— Ainsi, interrompit Clairancy, les ministres ne sont pas au choix du prince ?

— Non, répondit le marchand. Les ministres du royaume d'Albur sont au nombre de douze, choisis indifféremment dans tous les ordres libres, et nommés par les magistrats, de sorte qu'on peut regarder leur élection comme l'ouvrage de tous, puisque les magistrats sont nommés par le peuple. Nous avons aussi un sénat, composé de quatre cents vieillards, qui veillent au maintien des lois, qui reçoivent les plaintes de la nation, qui discutent les intérêts de l'état, et qui entretiennent le bon ordre. Pour être sénateur, il faut compter soixante ans, avoir mené une vie sans tache, connaître les lois, se montrer sévère pour soi-même, et

tolérant pour les autres. Les sénateurs sont les représentants du peuple, qui les nomme à son choix, de concert avec le prince. Ils entretiennent l'union entre les divers ordres du royaume.

— Sans doute, vous avez une grande noblesse, demandai-je à mon tour ?

— Assez considérable, répondit le patron, puisque, sur cinq cents Alburiens, on compte ordinairement deux nobles. Les sénateurs, les magistrats, les ministres et les prêtres sont nobles par leur élection. On anoblit pareillement les poètes et les artistes qui ont mérité la couronne de verdure. Mais la noblesse n'est point héréditaire ici, comme chez quelques autres peuples, parce que le fils d'un grand homme peut naître avec un naturel malheureux, et que nous ne voulons point profaner le titre de noble.

— Il paraîtrait par là, interrompit Williams, que vous n'avez pas ici de ces sots préjugés sur les familles. Par exemple, quel cas faites-vous ici du fils d'un vaurien ?

— Et que nous importe, en voyant un honnête homme, si son père fut un misérable. Un brigand puni pour ses crimes, son fils peut devenir noble comme un autre, s'il a des vertus.

Là-dessus notre dîner arriva. Le patron emmena sa famille, en nous souhaitant bon

appétit. Et nous nous mîmes à table, en discutant vivement sur tout ce que nous venions d'entendre, et en regrettant que certains peuples qui se croient bien policés, n'aient pas pris quelques leçons de morale chez les hommes de vingt-deux pouces.

Mais il y avait longtemps que nos habits étaient usés, et on nous en avait fait de nouveaux à la mode du pays. Édouard, Tristan, Clairancy et Williams, s'étaient fait donner le vert tendre, en se disant tous quatre commerçants. Le Manseau et moi, nous portions la robe blanche. Ces vêtements, qui nous paraissaient d'une étoffe extrêmement fine, étaient pourtant de la plus grosse toile du pays, ce qui n'empêcha pas les souris de venir les ronger. Comme ces animaux n'étaient pas plus gros que des guêpes, nous fûmes longtemps sans nous en apercevoir. Le patron nous le fit remarquer. Et ce même jour de l'entretien que je viens de rapporter, il nous envoya quatre chats un peu plus petits que les rats ordinaires de l'Europe, qui nous divertirent beaucoup par leurs singeries, et qui nous délivrèrent complètement des souris. On voulut aussi nous donner des dogues,, mais notre taille les effraya tellement, qu'il fut impossible de les obliger à rester avec nous.

Chapitre XVII – Volcan. Animaux singuliers. Veille d'une grande fête. De l'abstinence des viandes.

Nous sortîmes un jour hors de la ville de Silone, pour nous promener dans la campagne. Nous nous en éloignâmes de deux grandes lieues, en traversant des villages et des bourgs, où des milliers d'Alburiens accouraient en foule pour nous voir passer. Nous avions demandé à notre patron quelles choses curieuses nous pourrions visiter dans les environs, et il nous avait indiqué la montagne ardente, située à vingt-deux mille pas (deux lieues et demie ordinaires) de Silone.

En approchant de cette montagne, nous fûmes on ne peut plus étonnés de voir que c'était un volcan. La montagne avait à peu près trois cents pieds de hauteur. Sa pente était assez douce, son sol stérile. Quelques nuages la couvraient constamment, et elle ne cessait de vomir des tourbillons de fumée. Nous n'aurions pu concevoir que la nature ait placé un volcan sous un climat aussi tempéré que celui du royaume d'Albur si nous ne nous fussions rappelé que le nord même de notre globe a

aussi ses montagnes enflammées, mais du moins, au pied du volcan d'Albur, il n'y avait point d'habitation. La montagne avait jeté plusieurs fois des flots ardents, sans engloutir la moindre bicoque, parce que, depuis que les Alburiens ont des lois, il est défendu de bâtir à la distance d'une demi-lieue du volcan. C'est la portée de ses plus grands ravages, et l'enceinte défendue est entourée d'un fossé profond.

Cependant, comme l'éruption d'un volcan est toujours annoncée, quelques heures auparavant, par la tristesse de la nature et par une chaleur brûlante dans l'air qui environne le foyer des flammes, il est permis de s'approcher de la montagne ardente, pour la visiter.

Nous avions franchi le fossé qui circonscrit le sol abandonné. La nature était riante et calme. Rien n'annonçait un danger prochain. (d'ailleurs les éruptions arrivaient à peine une fois en vingt ans) Nous étions au pied de la montagne. Nous nous décidâmes à la gravir, pour en examiner le cratère. Le bassin avait une vingtaine de pieds de profondeur au-dessous de la cime circulaire. Le cratère se composait d'une multitude de crevasses croisées et sans ordre, d'où sortaient des filets de fumée et de légères flammes bleuâtres.

On nous avait dit que peu de personnes osaient monter à la superficie de cette montagne, car la Terre en était extrêmement légère

à force d'être brûlée, et les plus petits éboulements. Par une cause qu'on nous expliqua assez mal donnaient de grandes convulsions au volcan. Nous nous étions bien proposé de marcher avec précaution, mais Tristan s'étant avisé de monter sur un petit tertre de sable noir, pour jouir d'un coup d'œil qu'il disait ravissant, nous nous hâtâmes d'y courir. La Terre s'enfonça sous le poids de nos pas. Quelques poignées de sable tombèrent dans une crevasse, et nous entendîmes bientôt gronder un bruit souterrain, qui nous épouvanta. Chacun descendit au plus vite. En nous retournant, au pied de la montagne, nous la vîmes qui s'enflammait. Les nuages amoncelés au-dessus du bassin jetèrent des éclairs. La foudre éclata, et tout le sommet de la montagne fut sur-le-champ embrasé.

Pendant que nous regagnions à toutes jambes le fossé qui nous séparait de la Terre habitée, des monstres d'une grandeur énorme, et d'une figure qui nous parut hideuse, sortirent des flancs de la montagne ardente, et se mirent à nous poursuivre, en jetant des cris sourds et très animés. Ce nouvel incident joint au reste de notre aventure nous jeta dans un effroi difficile à dépeindre. Des cendres brûlantes commençaient à pleuvoir sur nous. Et si nous étions assez heureux pour échapper à la mort que nous lançait la montagne ardente, quel miracle nous tirerait de la gueule de ces

monstres qui étaient plus gros que nous, et contre qui nous n'avions pas le temps de nous défendre. Chacun de nous poussait les clameurs du désespoir, et quoique nous n'eussions plus l'espérance de revoir notre patrie, nous frémissions cependant à l'idée de mourir si vite dans le petit globe.

Mais nos frayeurs étaient vaines, du côté des animaux qui nous poursuivaient, et de nouvelles surprises en prirent la place. Ces monstres nous avaient atteints. Nous les voyions à nos côtés, nous les croyions prêts à se jeter sur nous. Ils se contentèrent de presser notre fuite, et s'arrêtèrent quand ils nous virent au bord du fossé, que nous n'eûmes pas la force de franchir. Nous le traversâmes avec les jambes défaillantes. Et il fallut nous arrêter à l'autre bord. Nous nous jetâmes sur l'herbe desséchée, pour nous reposer un instant, à l'abri et à la vue du volcan, mais nous n'y restâmes pas longtemps. Les cendres brûlées se répandaient dans l'air avec tant de force, que nous fûmes obligés de nous éloigner. Nous retournâmes à la ville, et la fatigue qui nous accablait nous fit revoir avec joies notre logement.

On savait déjà, dans Silone, que le volcan était en éruption, et on ne concevait d'inquiétude là-dessus, que pour nous, qu'on croyait en danger. Le patron vint nous voir aussitôt

que nous fûmes rentrés, et il nous demanda quelques détails sur notre aventure. Après que nous lui eûmes raconté ce qui 8 était passé sous nos yeux, Édouard le pria de nous dire quels étaient ces animaux qui nous avaient tant effrayés, et que nous venions de voir pour la première fois.

— Je suis fâché de ne vous en avoir rien dit, répondit-il, mais ces animaux sont des lossines. Leur taille est monstrueuse, puisqu'il en est qui ont jusqu'à six pieds de longueur. Leurs pattes sont extrêmement courtes, et néanmoins ils marchent avec la vitesse la plus prodigieuse. Ils aiment les hommes, et s'habituent facilement à vivre avec eux. Il y en a dans toutes les fermes, qu'ils gardent la nuit. Et les paysans un peu aisés en nourrissent pour se garantir des attaques des bêtes féroces. On ne les voit point à la ville, que dans des cas extraordinaires. Par exemple, vous en verrez un demain qui apportera des nouvelles de l'éruption, comme nous venons d'apprendre par un autre que la montagne ardente est enflammée. On en a accoutumé quelques-uns à vivre dans des grottes creusées sous cette montagne. Et ceux-là sont dressés à chasser tous les soirs les curieux qui s'y égarent. Quand le volcan s'embrase, ils courent au-devant des hommes qui se trouvent dans l'enceinte défendue, les reçoivent sur leur dos, et les portent au bord du fossé, qu'ils ne passent point.

Cette admirable sagacité des lossines nous rappela les chiens du Mont-Cénis. Et nous nous promîmes bien d'examiner le lendemain l'animal qui nous avait tant causé de Terreurs. Le patron nous dit encore que, si nous n'avions pas été pressés de fuir, nous aurions vu de l'autre côté de la montagne, à moitié de la pente, une fontaine d'eau vive. Quoique cette particularité nous parût curieuse, nous ne fûmes pas tentés de l'aller voir.

Le lendemain, vers le milieu du jour, on cria dans la rue que le lossine apportait des nouvelles de l'éruption de la veille. Nous sortîmes pour le voir arriver. Il passa comme un trait, et se rendit, sans s'arrêter, à la place publique, portant sur son dos un Alburien qui annonça que le volcan venait de se calmer. Nous étions accourus des premiers à la place. Nous vîmes de près cet animal. Il était doux comme un mouton, et ressemblait en quelque sorte au lézard. Sa taille ordinaire est de cinq pieds, et il n'a pas plus d'un pied de hauteur. Quand l'Alburien eut rempli sa mission, il remonta sur le dos de l'animal, qui reprit sa course aussitôt, et repartit de la ville. Nous étions si surpris de voir dans ce pays un animal si grand, et en même temps si doux, que nous avions peine à en croire nos yeux, mais on nous avait dit aussi qu'il y avait, dans certaines forêts, des monstres dangereux par leur taille. Et nous conçûmes aisément que la sage

nature avait placé là, comme ailleurs, le bien à côté du mal, un défenseur à côté d'un agresseur, car on nous dit encore que le lossine était l'ennemi mortel de tous les ennemis de l'homme.

Quelques jours après, un peu avant le repas du soir, le patron vint nous rendre sa visite.

— C'est demain, nous dit-il, le premier jour d'une nouvelle année. Et demain, selon l'usage de nos pères, nous célébrons la fête du grand O. (c'est le nom qu'ils donnent à Dieu.) Mais pour terminer heureusement l'année qui expire, et pour nous préparer a la fête du premier jour, nous passons aujourd'hui la soirée dans des réjouissances, et dans un festin public. Si vous êtes curieux de voir nos divertissements, vous pouvez mettre votre table dehors, vous souperez comme nous en plein air, et vous viendrez avec nous sur la place de la ville.

Cette proposition avait pour nous trop d'attraits, pour qu'elle ne fût pas sur-le-champ et généralement adoptée. Notre table et nos sièges furent bientôt dans la rue, où tout le peuple se rassemblait. Le petit homme, cédant à nos invitations, fit apporter de chez lui une chaise et une petite table, que Clairancy plaça sur la nôtre. Par ce moyen, le visage du patron se trouva à peu près à notre hauteur, et nous

pûmes converser avec lui pendant le repas. L'heure du souper venue, toutes les tables se garnirent en même temps. Et notre pitance arriva comme à l'ordinaire.

Or ça, dit le Manseau, les usages de ce pays-ci valent bien ceux du nôtre. Chez les hommes de là-haut, on se prépare aux solennités par des jeûnes et des abstinences. Ici, on s'apprête aux fêtes, par des fêtes.

— Il y a aussi sur notre gloire, répondit le patron, des peuples qui se mortifient, pour mieux célébrer leurs fêtes, mais quand on considère combien cette coutume est absurde, on ne peut refuser la préférence à la nôtre. La veille de mon jour natal, mon fils est dans l'allégresse, il se réjouit avec moi, il me souhaite un long cours de bonheur. Le lendemain, sa joie est plus vive encore. Tous les peuples qui nous sont connus célèbrent de la sorte les fêtes particulières. Et quand celles du grand Dieu approchent, ils les attendent dans la tristesse… Ces austérités incompréhensibles nous semblent injurieuses à la divinité… Celui-là porte une âme bien étroite, qui fait, du père de la nature, un tyran avide de larmes, qui se flatte de plaire à Dieu, en se forgeant des malheurs et des peines, qui croit l'offenser par son bonheur !

Nous prenions la cuiller pour commencer de manger, et le Manseau ouvrait la bouche

pour relever encore quelques absurdités européennes, quand nous fûmes tous arrêtés par un mouvement général du peuple. Le patron et tous les Alburiens s'étaient levés en silence. Leur attitude était celle du respect et de l'adoration. Ils avaient la main gauche sur le cœur, leur main droite et leurs yeux étaient élevés vers le ciel. Chacun de nous les imita, pénétré d'un sentiment religieux. Après quelques minutes de recueillement, les vieillards prononcèrent ces paroles, qui furent répétées par toutes les bouches : *Dieu, qui lit dans les cœurs, tes enfants te bénissent !*

Alors le repas commença, silencieux d'abord, et bientôt animé par la conversation et la Joie la plus pure. Nous faisions souvent nos repas sans trop songer à celui qui veille sur notre existence. Et cette petite cérémonie des Alburiens nous fit un peu de honte. Nous demandâmes au patron si cette prière se disait souvent ?

— Quatre fois le jour, répondit-il, et c'est la seule que nous adressions à Dieu. Que peuvent lu dire de plus les fragiles mortels ? Il sait nos besoins. Nous ne l'importunons point de vaines demandes, nous nous contentons de le bénir.

Cependant, le repas de ce jour-là était aussi simple que ceux des autres jours. Il était composé pareillement des seuls dons de la

nature.

Cette abstinence universelle de toute espèce de viande nous étonnait depuis longtemps. Édouard pensait que les Alburiens admettaient le dogme de la métempsycose. Les autres se perdaient en conjectures à peu près semblables. Je saisis l'occasion de terminer notre incertitude, et je demandai au patron s'il était donc défendu, dans le royaume d'Albur, de rien manger qui ait eu vie ? Il ne comprit pas d'abord ma question. Quand je la lui eus répétée.

— Non seulement dans le royaume d'Albur, répondit-il, mais encore chez les plus sages peuples de notre globe, on respecte trop la divinité pour détruire son ouvrage, et pour ôter aux animaux une existence qu'ils tiennent de Dieu, aussi bien que nous. Cependant, on trouve dans certains cantons de ce monde, des peuplades barbares que les nations voisines ne fréquentent guère. Ces hommes ont d'abord étendu leur voracité sur les bêtes. Bientôt, ils se sont fait une pâture de leurs semblables. Ils se sont créé des divinités monstrueuses, qu'ils nourrissent comme eux de sang et de chair meurtrie. Ils ont cru sans doute trouver dans les cadavres une nourriture plus salutaire que dans les plantes et les fruits de leurs arbres. Quelle est leur erreur ! un vieillard de soixante ans est chez eux près de sa tombe. L'homme

d'un siècle est encore vigoureux parmi nous.

Ces paroles nous causèrent une grande surprise.

— Voyez, reprit le patron, ces trois vieillards assis à la table prochaine, et dont les cheveux commencent à blanchir, ils ont tous trois plus de cent ans. Et demain, dans les cérémonies du culte, vous en pourrez remarquer un grand nombre du même âge.

Nous savions bien que les anciens patriarches, et quelques peuples naissants, s'étaient nourris, dans des temps reculés, des seuls fruits de la Terre, et que ces aliments simples et naturels procuraient une vie plus exempte d'infirmités et plus longue que la nôtre, mais nous ne pensions pas qu'on pût mettre en usage, cher une grande nation, l'abstinence totale des viandes tuées. Cependant, nous le faisions avec tout un peuple, et nous nous portions fort bien.

Le Manseau, qui n'était pas encore satisfait, et qui voulait savoir si on avait là quelque respect pour les bêtes, demanda aussi pour quel motif les Alburiens regardaient comme un crime le meurtre des animaux ?

— Je vous l'ai déjà dit, répondit le patron. Parce que Dieu les a mis comme nous sur la Terre, pour y jouir des douceurs de la vie. L'animal fuit devant la mort. Le fruit de l'arbre,

au contraire, tombe dans notre main aussitôt qu'il est mûr. D'ailleurs, le lion et le tigre tuent les êtres pour subsister. Et ce n'est point le lion et le tigre que nous devons nous proposer pour modèle. Enfin, savons-nous si ces animaux, à qui nous déchirerions les entrailles, n'ont pas, comme nous, une âme capable de penser ? Elle serait moins parfaite que la nôtre, sans doute ; cependant, elle pourrait sentir les charmes de l'existence que nous leur ôtons, et nous le reprocher un jour. Nous chassons cependant les monstres nuisibles.

Williams poussa un grand éclat de rire, en entendant avancer que les âmes pouvaient être spirituelles, et faire des reproches, dans l'autre monde, à leurs meurtriers.

— Il n'y a pas là de quoi rire, reprit le Manseau. Ces doutes n'ont aucune conséquence, et chez les Européens, on avance tous les jours des choses bien plus fortes, comme des articles de foi. On a placé dans le paradis le bélier d'Ismaël, le bœuf de Moïse, l'ânesse de Balaam, la baleine qui a reçu Jonas dans son ventre, le chien des sept dormants et l'âne du prophète Mahomet. Les pythagoriciens, Plutarque, Porphyre, Lactance, et bien d'autres auteurs,ont donné une âme spirituelle aux animaux, etc. Ici, du moins, on n'affirme rien.

Chapitre XVIII – Réjouissances publiques. Pyramide religieuse. Prêtres d'Albur. Feu d'artifice. Fête du grand O. Mariages. Maison des morts.

En ce moment on se leva de table, et chacun se rendit à la place publique, qui était gracieusement illuminée. Nous nous attendions à voir des spectacles variés, des danses de corde, des mâts de cocagne, et tous ces divertissements qui composent les fêtes européennes. Rien de tout cela ne nous attendait. Un grand nombre de musiciens, élevés en rond autour de la pyramide, jouaient de divers instruments fort doux. Le peuple se mit à chanter. Les danses commencèrent de toutes parts, et chacun se divertit à sa manière.

La pyramide, qui s'élevait au milieu de la place, portait sur ses quatre faces de petites inscriptions que nous ne pouvions encore lire, quoique parlant assez bien le langage d'Albur. Clairancy pria le patron de nous expliquer ces

espèces de devises.

— C'est le sommaire de notre religion et de nos lois, répondit le petit marchand. Dans chaque ville, dans chaque bourgade, vous trouverez ces inscriptions exposées aux yeux de tous. Et chez l'habitant des campagnes, vous les verrez encore tracées sur un tronc d'arbre, ou écrites sur le haut des portes. Or, voici ce que vous demandez :

Sur la première face, au-dessous de l'O éternel, de ce mot sacré que les enfants prononcent avant de balbutier le nom de leur mère, vous pouvez lire ces paroles, qui sont dans tous les cœurs :

Gloire au Grand Dieu ! lui seul peut compter les bienfaits qu'il répand sur les mortels : que tous les cœurs l'adorent ! que toutes les bouches le bénissent !

Sur la seconde face : *Mortel, vois dans ta mère l'image du Dieu qui t'a créé. Et que ton père fasse battre ton cœur, après ce Dieu qui veille sur tes jours. Aime ton fils et ta fille comme tu es aimé de ton Dieu.*

Sur la troisième face, *vous voyez ces paroles : en te donnant l'être, Dieu t'a donné une patrie : elle t'a précédé, elle doit te survivre, dépouille-toi de la tunique, si la patrie te le demande ; meurs, si celle a besoin de ton sang.*

La quatrième face porte ces mots : *Sois*

juste ; maintiens la paix entre tes frères. Fais-le bien, même envers les ingrats, et songe que tu marches devant ton Dieu.

Cette morale pure et sublime nous jeta dans un nouvel étonnement. On nous avait dit tant de fois qu'une religion naturelle ne pouvait subsister, et nous la voyions en vigueur chez une nation sage, policée, où les mœurs étaient plus simples et plus respectées que dans tous les pays à nous connus ! Mais peut-être, disions-nous, cette ville est-elle le modèle du royaume. C'est une ville de province. Suspendons notre jugement jusqu'à ce que nous soyons dans la capitale. Nous devions y partir sous peu de jours, car le roi, sachant que nous parlions la langue, nous demandait instamment.

En attendant, Clairancy, un peu revenu de sa surprise, se tourna vers le patron.

— Un culte comme le vôtre, lui dit-il, a bien droit de nous étonner, nous qui n'avons vu jusqu'ici que des religions embarrassées de mille observances incompréhensibles, et des peuples souillés de tous les vices, parce qu'on leur parle toujours d'un Dieu terrible, et presque jamais d'un Dieu de clémence. Cependant, vous nous avez dit que vous aviez des prêtres ?

— Oui, reprit le patron, il y en a un dans chaque bourgade, cinq dans les grandes villes,

et dix dans la capitale. Ils entretiennent le bon accord dans les familles, terminent les disputes, consolent les malheureux, et apprennent au riche à soulager le pauvre. Ils prêchent la clémence, l'oubli des injures, l'amour de la patrie, l'obéissance aux lois, et les vertus sociales, dont ils donnent l'exemple au peuple.

— Mais vos prêtres sont-ils mariés, demanda Édouard ?

— Non, répondit le marchand. Ils doivent seulement l'avoir été. Pour être ici ministre du Culte, il faut avoir plus de soixante ans. Ne serait-il pas ridicule qu'un jeune homme, à peine essayant la vie, donnât des préceptes de sagesse aux vieillards, et vint s'offrir à la vénération publique, sans avoir rien fait pour la mériter, comme cela se voit chez quelques-uns de nos voisins ? Ainsi, quand un prêtre meurt, le peuple, pour le remplacer, choisit dans tous les ordres de l'état, un vieillard irréprochable, que la mort ait rendu veuf, et qui ait été père de plusieurs enfants. Il a connu les douceurs du mariage et les charmes de l'amour. Il a éprouvé les sentiments de la paternité. Ceux qui le consulteront trouveront en lui un ami et un père, qui ne sera pas froid à leurs chagrins et à leurs inquiétudes. Ne croyez pas, au reste, qu'il y ait grande concurrence quand il s'agit d'élire un prêtre. C'est une charge pénible, et les ri-

chesses n'y entrent pour rien. Les ministres de notre culte vivent de leur propre bien. On ne leur fait aucune pension. S'ils ont des Terres, on les cultive aux frais de la ville. S'ils ont un commerce, on le fait valoir pour eux. Et l'état veille sur leurs enfants, parce qu'ils ne peuvent plus le faire eux-mêmes. Voilà tous leurs avantages.

« Au reste, on les juge après leur mort, aussi bien que les rois et tous les magistrats. Leur sépulture est ordinairement honorable, mais ceux qui ont trompé la confiance publique, ceux qui ont été vicieux, quand leur poste commandait la vertu, le peuple les condamnent, et leurs corps sont enterrés, pour devenir la proie de la pourriture.

— On les enterre pour les punir, quand ils sont morts ? s'écria Tristan. Et quelle est donc la récompense funèbre des gens de bien ?

— Leurs corps sont brûlés sur la place publique, répondit le patron, leurs cendres se recueillent dans un petit globe d'airain, et ces restes vénérables sont déposés dans un temple destiné à cet usage. Comme tous les hommes sont égaux après la mort, on ne voit de distinction dans tous nos tombeaux, que la différence des noms, qui sont gravés sur la boule cinéraire.

Le vieillard allait continuer, quand les danses et le son des instruments de musique

furent interrompus.

— La fête va se terminer, nous dit-il, jetez les yeux devant vous, sur la montagne qui s'élève au-dessus de la ville.

Cette montagne était éclairée d'un grand feu. Tous les regards s'y étaient fixés. Bientôt, il se fit une explosion semblable à la décharge de plusieurs mousquets. La montagne s'enflamma, et nous eûmes le spectacle d'un feu d'artifice de toute beauté.

— Eh ! mon dieu, me dit Martinet, en me poussant du coude, ces gens-là ont inventé la poudre !

— Quel pays ! continua Williams, on en sait ici autant que chez nous. Parbleu ! dit-il ensuite au patron, vous devez savoir faire la guerre, puisque vous avez des inventions comme celle-là ?

— Il y a bien longtemps que le royaume d'Albur n'a fait la guerre, répondit le marchand. Et il y a bien plus longtemps encore que la poudre inflammable a été découverte, mais nous ne nous en servons point pour la guerre, comme vous semblez le penser. Nous attaquons nos ennemis de près. Autrement, où serait le courage, si nous nous cachions dans des nuages de fumée et dans des tourbillons de flammes ? Cette découverte embellit nos fêtes. Quelques peuples seulement s'en servent

pour la chasse.

Ici, le feu d'artifice s'éteignit, après avoir duré un demi-quart d'heure. Un prêtre parut en même temps au haut de la pyramide. Tout le peuple était en silence : *« Peuple d'Albur, dit-il d'une voix forte, quelle est la durée de cette flamme,auprès de notre longue existence ? Tel est devant l'Éternel le court espace de notre vie. Que la vertu le remplisse. Elle est ici compagne de la joie et du bonheur. »*

Après avoir dit ces mots, il descendit. Williams, qui cherchait à s'asseoir, et qui s'attendait à essuyer un long discours, regardait tout stupéfait le peuple sortant de la place publique.

— C'est fini ! s'écria-t-il.

— Les petites harangues sont les meilleures, répliqua Édouard, mais tous les prédicateurs ne veulent pas le croire. Là-dessus, nous rentrâmes au logis.

Aussitôt que le nouveau jour par rut, le son des instruments de musique nous rappela qu'on allait célébrer la fête du grand O. Nous nous habillâmes à la hâte, et nous sortîmes de la maison. Les rues étaient tapissées de blanc, et jonchées de verdure.

— À merveille, s'écria le Manseau, nous allons sans doute voir passer les processions et les reliques. Il ne faut pas nous aviser de man-

quer ce spectacle-là.

— Je doute fort qu'il y ait ici des reliques, reprit Édouard, mais voici le patron déjà levé, il va bientôt nous mettre au fait.

En même temps, il s'approcha du petit bourgeois. Et lui demanda pourquoi on ornait ainsi les rues ?

— Comme un témoignage de l'allégresse publique, répondit-il. Le noir est le signe de la tristesse, et le blanc le signe de la joie. Cette verdure, qui couvre le pavé de nos rues, sera foulée dans un instant par les jeunes époux. Elle leur rappellera qu'ils sont l'espoir de la patrie.

Lorsqu'il achevait ces mots, une musique nombreuse appela notre attention vers la place publique. Nous vîmes paraître un grand nombre de vieillards portant à la main un bouquet de fleurs vives. Ils marchaient deux à deux, appuyés sur des bâtons de bois vert. Quelques-uns d'entre eux étaient si courbés, qu'ils ne paraissaient pas hauts de dix-huit pouces. D'autres se tenaient encore droits.

— Voici, nous dit le patron, les vieillards séculaires de la ville. Les premiers ont plus de cent trente ans, les derniers cent ans bien sonnés. Ils sont au reste, au nombre de deux cent vingt. Les femmes centenaires les suivent, moins nombreuses et plus cassées.

Après ces deux troupes respectables, vous voyez la société des musiciens.

En ce moment, les vieillards passèrent devant nous. Tous les spectateurs les saluèrent avec le plus grand respect, et nous en fîmes autant. À la suite des musiciens, qui s'escrimaient de leur mieux pour égayer la fête, paraissait une longue file de jeunes garçons tous âgés au moins de vingt ans. Ils donnaient la main à leurs jeunes amantes. Tous ces couples étaient couronnés de roses blanches, et tenaient en main une petite branche de verdure chargée de fruits. Cette jolie procession de petites créatures humaines, qui marchaient deux à deux, dans un ordre admirable, et portaient, empreinte sur leurs figures, la sérénité la plus douce. Ce contraste de la vieillesse en cheveux blancs, et de la jeunesse couronnée de fleurs pâles offraient à nos yeux un spectacle si charmant, qu'il ne sortira jamais de notre mémoire. Les jeunes garçons étaient au nombre de trois cents. Ils conduisaient autant de jeunes filles. Les parents marchaient ensuite, portant une baguette blanche de la longueur d'environ six pouces, et précédés par les cinq prêtres de la ville. Un peuple innombrable terminait confusément ce cortège.

— Si vous êtes curieux de voir les cérémonies du mariage, nous dit le patron, il faut ve-

nir avec nous hors de la ville.

En disant ces mots, il se mêla à la foule. Les jeunes époux nous avaient trop intéressés, pour nous laisser attendre froidement la fin de cette pompe. Nous voulûmes assister à tout, et nous suivîmes le patron.

En sortant de la ville, le cortège s'achemina vers une petite plaine ronde, entourée d'arbustes. Un tertre de gazon s'élevait au milieu. Les prêtres y montèrent. Les jeunes amants se rangèrent alentour sur plusieurs lignes, accompagnés de leurs parents. Le premier prêtre prit la parole et dit : « *Enfants d'Albur, vos parents vous ont donné l'être ; vous allez le donner à d'autres.* » Après un moment de silence, le second prêtre ajouta : « *Enfants d'Albur, vos parents vous ont fait hommes, la patrie vous fait citoyens.* »

Le troisième prêtre continua : « *Vous avez fait le bonheur de vos familles ; Dieu vous donnera des enfants qui feront aussi votre bonheur.* »

Quand le tour du quatrième prêtre fut venu, il prononça ces paroles : « *Enfants d'Albur, vous avez : su obéir, vous saurez commander.* »

Ici, les parents brisèrent leurs baguettes blanches, pour marquer que leurs enfants étaient libres. Les jeunes garçons élevèrent la main sur la tête des jeunes filles, en jurant de

les protéger et de les rendre heureuses. Les amantes, à leur tour, mirent un genou en Terre, et jurèrent sur leur cœur, de chérir leurs époux, et de ne point chercher à les dominer. On leur donna alors la ceinture des femmes, et aux maris là ceinture des hommes, que les adolescents ne portent point. Et le cinquième prêtre, à genoux, appela sur les jeunes couples toutes les grâces de l'Éternel, la paix du cœur, la fécondité et la douce abondance.

Après cela, on revint à la ville dans le même ordre que l'on observait en sortant.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous, nous dit le Manseau, voilà six cents heureux en un jour ! n'est-ce pas là un beau commencement de fête ?

Mais j'avais remarqué que tous les jeunes époux avaient l'air de porter à peu près le même âge. Je demandai au patron si l'on se mariait toujours aussi jeune dans le pays.

— On doit l'être avant trente ans, répondit-il. Autrement, on n'est plus citoyen. Les célibataires sont ici fort mal considérés. Dès qu'ils passent la trentième année, tous les honneurs leur sont interdits. Ils ne peuvent exercer le commerce, ni s'appliquer aux beaux-arts, ni obtenir aucune charge publique. On ne les reçoit point en témoignage. Ils n'ont point de part aux successions. Leurs suffrages ne comptent pour rien dans les élections publiques. Les

jeunes gens ne les saluent point. En un mot, on les regarde comme des fardeaux qui chargent inutilement la Terre, puisqu'ils ont reçu le jour, sans vouloir le donner. Ils peuvent cependant se marier après trente ans, mais cette cérémonie tardive ne leur rend point les droits qu'ils ont perdus. Seulement, il leur est permis encore de porter la ceinture virile. S'il leur arrive de mourir célibataires, dans l'âge où ils doivent être époux, on les enterre sans les brûler. Cette loi regarde les femmes aussi bien que les hommes.

— Eh ! que peuvent là-dedans les femmes, s'écria Tristan ?

— Elles peuvent autant que les hommes, répondit le patron, puisqu'elles ont le droit de se choisir un époux, comme les hommes se choisissent une compagne.

— Ainsi les femmes font quelquefois les avances ?

— Pourquoi ne les feraient-elles pas ? Elles ont un cœur qui parle comme le nôtre ; lorsqu'elles aiment un jeune homme, si ce jeune homme n'est pas engagé dans d'autres liens, elles lui avouent leur amour, comme nous faisons quand nous le sentons les premiers. Ne serait-ce pas une ridicule injustice, que l'homme seul eût le pouvoir de choisir ce qui lui plaît, et que la femme attendit qu'on daignât s'occuper d'elle ? Les époux ont une sorte de

supériorité sur leurs femmes, c'est le mariage qui la leur donne. Tant que l'on n'est qu'amant, les deux sexes sont égaux.

— Mais quelle est la cause de cette grande sévérité que vous déployez contre les célibataires, demanda encore Clairancy ?

— La voici, répliqua le patron. Phanis, le premier roi de la dynastie qui nous gouverne maintenant, régnait en paix il y a quatre siècles. Des sophistes orgueilleux publièrent des livres contre le mariage. Ils étaient doués d'une grande finesse d'esprit. Ils séduisirent le peuple, et ne déplurent point au roi, parce qu'ils l'amusaient, et flattaient continuellement sa vanité. Leur secte se grossit. Ils prêchaient d'exemple leur morale funeste, et vivaient dans le célibat. Bien des gens les imitèrent. Les gens mariés devinrent des gens ridicules. On regarda le mariage comme le partage du peuple, et comme un triste devoir pour les princes. Des désordres sans nombre vinrent déranger les mœurs. Nos villes ne furent bientôt que des lieux de débauche. Les campagnes même se dépeuplèrent.

Cent ans après l'origine de ces malheureuses innovations, on fit le dénombrement de la nation, qui commençait à retomber dans l'abrutissement. On trouva la population du royaume diminuée d'un cinquième. Le jeune roi Orrohé régnait alors. Il fut effrayé de l'état

de décadence des Alburiens, et il porta la loi immortelle qui vous étonne. Les mœurs reprirent leur pouvoir. Le royaume se repeupla. Le bonheur revint dans ces heureuses contrées, avec les vertus et la nature, qu'on voulait étouffer.

Cependant, on avait ramené les jeunes époux à la place publique. Les prêtres leur montrèrent du doigt les quatre inscriptions de la pyramide, après quoi ils les bénirent de nouveau, et chacun se retira chez soi, en chantant des cantiques à l'Éternel. Comme ces chants étaient très animés, et que nous avions cru d'abord, à la joie qui inspirait les chanteurs, qu'il s'agissait de quelques ariettes, dès que Clairancy s'aperçut qu'on célébrait les louanges de Dieu, il demanda au patron pourquoi les hymnes se chantaient si gaîment ?

— Voulez-vous qu'on pleure, répondit-il, quand on parle à son être ? Tout le culte que nous rendons au Dieu de bonté est accompagné de danses, de chants et d'allégresse. Son bonheur n'est-il pas de voir ses enfants heureux ? Nos voisins lui élèvent des temples. Eh ! quels temples peuvent le contenir ? Nous l'adorons partout. Ses autels sont dans nos cœurs. Nous le bénissons dans les villes, où il nous donne l'abondance, et dans les champs, où il répand la fertilité. Quelques peuples lui font des sacrifices. Nous lui offrons tous les jours

les vertus qu'il nous donne. Dans le temps des fruits, nous portons sur un autel de gazon les prémices de la Terre. Les prêtres nous bénissent, puis ils distribuent notre offrande aux pauvres. Mais si vous êtes curieux de connaître à fond notre religion, je vous donnerai le livre sacré.

Nous acceptâmes avec empressement la proposition du patron, et en attendant nous allâmes avec lui visiter la maison des morts. C'était un vaste édifice extrêmement simple, et composé de dix longues galeries, où étaient rangées sur des tablettes les cendres des gens de bien, enfermées dans des boîtes d'airain. Il y en avait un si grand nombre, et nous étions tellement courbés dans ces corridors, hauts de quatre pieds au plus, que nous n'en visitâmes qu'une partie. Nous voulûmes voir ensuite le reste de la fête, mais elle ne fut remarquable que par la joie du peuple. Le soir pourtant on exécuta après les danses, des courses, des luttes, et divers jeux, qui ne présentaient rien d'extraordinaire, que la petitesse des acteurs.

Chapitre XIX – Voyage dans l'île de Sanor. Mers du petit globe. Réception honorable.

Le lendemain, on nous avertit que nous partirions dans un mois pour la capitale. Quoique nous n'eussions presque rien à désirer dans Silone, nous commencions à nous ennuyer de la vie uniforme que nous y menions. Et comme les Hébreux qui regrettaient dans le désert les oignons de l'Égypte, nous nous lassions de ne manger que des végétaux, et nous songions quelquefois à notre ancienne nourriture. Nous avions soin, tous les jours, de nous instruire des usages du pays où nous vivions.

Il y avait bien des choses différentes de tout ce qu'on sait en Europe, mais je ne remarquais que ce qui me semblait tout à fait remarquable. Peut-être, des esprits plus observateurs que les nôtres, eussent-ils retiré un grand profit du séjour que nous fîmes dans le royaume d'Albur. Pour moi, je ne pris note que des choses singulières.

Le patron nous avait dit que plusieurs peuples s'abstenaient des viandes, aussi bien

que les Alburiens, et il avait marqué assez de mépris pour les hommes carnivores. Cependant il y avait, à quinze lieues de Silone, une peuplade civilisée, qui vivait de viande autant que de légumes. Du moment que nous avions entendu parler de cette nation,où nous espérions faire gras, nous avions conçu le projet d'y aller passer quelque temps.

Comme nous devions rester encore un mois à Silone, avant de nous mettre en route pour la capitale d'Albur, et que l'ennui nous gagnait, nous nous décidâmes, deux jours après la fête du grand O, à faire une petite visite à la nation voisine, nous demandâmes au patron quelle sorte de gens on trouvait dans ce pays ?

— Des géants, nous répondit-il, moins grands que vous à la vérité, mais une fois plus hauts que les Alburiens. Leur pays est une grande île entourée de rochers. On la nomme l'île de Sanor. Les hommes vivent sous le gouvernement absolu d'un empereur. Les femmes sous le despotisme d'une impératrice. Le chef des prêtres du pays a un pouvoir sans bornes sur les morts. Les étrangers sont bien reçus dans cette île, parce que le peuple en est commerçant et ami des plaisirs.

Quelques renseignements qu'on nous donna encore sur les Sanorliens ne firent qu'exciter notre curiosité. Nous déclarâmes au patron

que nous voulions voir l'île de Sanor, qui était si près de nous, avant de nous rendre à la capitale, mais nous promîmes d'être de retour avant la fin du mois. Le gouverneur de la ville, à qui nous allâmes de suite déclarer la même chose, nous donna dés lettres de recommandation pour les autorités du pays où nous voulions aller, et nous sortîmes le lendemain de Silone. On verra que les recommandations nous furent inutiles.

Comme la journée était longue, et que nous étions tous assez bons marcheurs, nous fîmes avant li nuit les douze lieues qu'il y avait de Silone à la mer. Nous n'avions encore vu, dans le petit globe, que des fleuves, qui pourraient bien passer pour des ruisseaux. Nous nous crûmes reportés en Europe, en contemplant les trois lieues de mer qui nous séparaient de la grande île de Sanor. L'eau en était seulement plus pâle et plus limpide que l'eau des mers du globe sublunaire. Cette mer, qui renferme dans son sein trois états puissants et une innombrable quantité d'îles, a, nous dit-on, deux cent quatre-vingts lieues de largeur, sur cent soixante-treize de longueur. C'est l'océan du monde souterrain.

Il nous fallut attendre le lendemain pour pouvoir nous embarquer. Alors un vaisseau de Sanor, qui retournait dans l'île, nous prit sur son bord. Il était grand comme nos chaloupes

de trente à quarante hommes, et passait pour un des plus forts bâtiments de commerce qu'on pût voir dans le petit globe. Il avait deux ponts assez hauts pour que nous pussions les visiter en nous baissant un peu. Toute sa construction était élégante, et le cuivre y brillait de toutes parts.(je n'ai pas besoin de dire que l'on ne connaît pas le fer dans le globe où nous nous trouvions) Comme les vents y sont toujours assez paisibles, nous ne vîmes point qu'on se servit de voiles. On faisait marcher les navires avec des machines à feu. Et les bateaux, avec des roues armées d'avirons, que deux hommes pouvaient mettre en mouvement sans peine[4].

Le capitaine du vaisseau nous avait accueillis le plus aimablement du monde. Il se réjouissait de nous conduire dans sa patrie, et se faisait un grand plaisir de nous présenter à l'empereur et à l'impératrice, qui seraient sans doute charmés de nous voir.

L'équipage était composé de Sanorliens. Ainsi nous pûmes dès lors nous faire une idée des hommes que nous allions voir. Les plus grands avaient trois pieds et demi de taille. Leur figure était assez régulière, mais beaucoup moins mignonne que celle des Alburiens.

4 On peut se faire une idée de cette manière de conduire les bâtiments, en examinant les machines des bateaux à vapeurs.

Ils parlaient la même langue avec un accent qui nous embarrassa quelques jours. Leurs vêtements étaient extrêmement riches, et leur chevelure parfumée. Nous jugeâmes par là qu'à peu de distance de Silone, nous allions trouver d'autres mœurs. La traversée fut heureuse, et ne dura que quatre ou cinq heures. Pendant ce temps-là, nous nous entretînmes d'abord avec le capitaine du bâtiment, sur divers objets que nous étions bien aises de savoir. Nous lui témoignâmes ensuite le plaisir que nous aurions à manger de la viande.

— Ah ! tant mieux, s'écria-t-il, je craignais que vous ne fussiez d'un pays où l'on ne vécût que de légumes et de fruits, comme dans le royaume d'Albur. Et je vous avoue que j'étais assez embarrassé sur les moyens de vous nourrir honorablement, pendant le séjour que vous voudrez bien faire dans notre île, mais puisque vous avez le même genre de vivre que les Sanorliens, nous allons faire ensemble une petite collation.

En disant ces mots, il frappa sur une espèce de petit tambour qui se trouvait auprès de lui. Un domestique parut, qui se hâta d'apporter deux cochons de lait rôtis, quelques volailles, et un dessert abondant. Si nous étions tout joyeux de nous voir avec des gens de trois pieds et demi, qui nous paraissaient au moins des hommes, en les comparant aux Alburiens,

nous ne fûmes pas moins satisfaits de voir des viandes sur la table. Nous fîmes gaîment la collation, et nous entrâmes dans le grand port de l'île, en mangeant notre dessert.

Nous jetions des regards bien attentifs autour de nous, pour découvrir les chaloupes qui allaient nous conduire à terre. Nous vîmes bien le port rempli de bateaux de pêcheurs, mais le vaisseau ne s'arrêta point. On avait creusé, au bout du port, une baie étroite. Les vaisseaux y entraient pour se décharger, par le moyen de certains ponts volants qui se trouvaient disposés sur le rivage. Après cela, le bâtiment rentrait dans le port par une autre embouchure, en tournant autour d'une colline, qui formait une île sur le port, et qui était garnie de fortifications.

Aussitôt que l'on sut dans l'île la nouvelle de notre arrivée, une grande multitude de peuples vint au-devant de nous, et nous fûmes conduits comme en triomphe à la capitale, qui n'était éloignée du port que d'une demi-lieue. Nous remarquâmes, chemin faisant, que les femmes du pays étaient aussi grandes et beaucoup plus belles que les hommes. Elles avaient, outre cela, assez de coquetterie pour relever encore, par la parure, les dons que la nature leur avait prodigués. La végétation était presque aussi grande dans cette île qu'en Europe. Et nous n'eûmes pas de peine à conce-

voir que, si près des Alburiens, il se trouvât des peuples une fois plus hauts qu'eux, en considérant le beau sol du pays et sa force prodigieuse. Aussi l'île de Sanor est-elle la plus belle contrée du petit globe. Les fêtes y sont très multipliées, et le luxe y est permis, comme dans tous les pays où le despotisme est en usage, parce qu'il faut quelques plaisirs aux peuples qui sont sous le joug, pour les consoler de la perte de leur liberté.

Nos yeux étaient habitués à ne voir que des maisons en miniature. Quand nous entrâmes dans la capitale de Sanor, elle nous parut extrêmement imposante, les maisons n'avaient cependant, pour l'ordinaire, que deux étages, mais ces étages avaient quelquefois dix pieds de hauteur, et nous pouvions passer hardiment sous toutes les portes. Ce n'était plus une architecture régulière, comme à Silone. Les rues étaient à la vérité tirées au cordeau, mais elles étaient aussi peuplées de palais, de temples, de tours et de diverses constructions publiques d'une grande magnificence.

Immédiatement après que nous fûmes entrés dans la capitale, on nous présenta à l'empereur, devant qui il nous fallut mettre un genou en Terre. Ce monarque nous reçut d'un air ouvert. Il avait bonne mine, et s'exprimait fort bien. Il nous retint peu de temps, se réservant, nous dit-il, le plaisir de nous entretenir un jour

à son aise. Et nous fûmes conduits devant l'impératrice. C'était une femme de trente ans, extrêmement belle, et d'une taille extraordinaire, puisqu'elle avait près de quatre pieds. J'ai peu vu en Europe de personnes aussi gracieuses. C'était l'usage, dans l'île, de se prosterner devant l'auguste face de l'impératrice, et de frapper du front un tapis blanc, qui était toujours étendu au pied de son trône. On nous en avait prévenus. Nous nous mîmes donc en devoir de faire la cérémonie ordonnée par l'étiquette de la cour, mais l'aimable princesse nous en empêcha. Elle vint à nous aussitôt qu'elle nous vit, et nous fit asseoir au-dessous d'elle, après nous avoir donné sa joue à baiser. Cette faveur nous avait paru fort agréable. Clairancy, qui la reçut le dernier, voulut baiser aussi la main, croyant marquer par là plus de soumission, mais il en fut empêché par un officier de l'impératrice, qui, voyant notre étonnement, nous apprit que l'empereur seul avait le droit de baiser la main de cette princesse.

Après que nous fûmes assis, l'impératrice nous pria de lui raconter nos aventures. Clairancy s'acquitta de cette commission au nom de tous. La belle souveraine parut prendre le plus vif intérêt à nos malheurs, et nous promit de nous les faire oublier, si nous voulions nous fixer dans Sanor. Ensuite, elle nous donna pour logement un palais qui se trouvait sans maître, par la mort d'un prince du sang impé-

rial, arrivée trois mois avant notre entrée dans l'île. On nous y conduisit sur-le-champ. Un dîner somptueux nous y attendait. Comme nous allions nous mettre à table, nous nous ressouvînmes du capitaine du vaisseau qui nous avait apportés, nous l'envoyâmes inviter à venir dîner avec nous. Il s'empressa d'arriver, et nous félicita sur l'heureuse fortune qui nous attendait dans Sanor, si nous savions en profiter. En même temps, nous nous mîmes à table. Le vin avait de la sève et de la force. Les mets étaient excellents. Le dîner fut extrêmement gai. Un nouvel incident vint encore augmenter notre allégresse. Pendant que nous buvions à la santé de l'empereur et de l'impératrice de Sanor, un officier de la cour arriva, et remit au marin une pancarte impériale, qu'il se hâta de lire après s'être levé, et avoir baisé respectueusement le cachet. Cette pancarte du souverain lui donnait le vaisseau sur lequel il nous avait amenés d'Albur. L'agréable surprise qu'il en éprouva fut si grande, qu'il nous regarda tous, sans pouvoir parler d'abord, et qu'il s'écria bientôt :

— Heureux enfants du ciel, vous portez le bonheur partout où vous paraissez. Le bonheur est aussi venu vous visiter, puisque vous avez gagné les bonnes grâces de notre auguste princesse. On verra comment cette prédiction s'accomplit.

Quand le soir fut venu, nous allâmes nous mettre au lit. Nous avions chacun un appartement séparé, qu'on avait préparé en peu d'heures, et auquel cependant il ne manquait rien.

— Vive les pays où le luxe règne, s'écria Tristan. On y jouit de tous les agréments de la vie ! Cependant, nous étions habitués à coucher tous dans la même chambre. Il nous parut pénible de nous diviser. Il fallut pourtant s'y résoudre. Nous nous souhaitâmes le bonsoir, et chacun se coucha, pour revoir le lendemain ses compagnons avec plus de plaisir. Mille songes enchanteurs vinrent nous bercer pendant notre sommeil, et nous formâmes mille châteaux en Espagne, qu'il est inutile de rapporter ici.

Nous passâmes huit jours de la sorte dans les plaisirs et les divertissements, car on nous fit l'honneur de nous inviter à toutes les parties que l'on fit à la cour. Et, dans une chasse où nous nous trouvâmes, Clairancy eut l'honneur d'étouffer une sorte d'ours qui poursuivait l'impératrice. La manière empressée dont elle le remercia, la reconnaissance qu'elle lui promit pour une action si simple, nous fit deviner alors la cause secrète des bontés qu'on nous témoigna avec tant de profusion. L'heureux Clairancy avait parlé au cœur de la souveraine de Sanor. Cette découverte le combla

de joie, et nous fit paître la pensée de chercher aussi quelque conquête. Ceux surtout d'entre nous qui étaient de moyenne taille, pouvaient se flatter d'autant plus aisément de cette espérance, que les femmes de Sanor nous voyaient avec plaisir. Clairancy, Édouard et Martinet n'avaient pas plus de cinq pieds deux pouces, et Tristan était encore plus petit. Pour Williams, outre qu'il était grand et gros, il n'avait jamais su faire l'amour. Et moi j'étais de complexion trop froide pour contracter d'autres nœuds que des liaisons platoniques. En quoi j'étais assez souvent raillé de mes compagnons.

Chapitre XX – Gouvernement. Bibliothèque. Justice singulière.

×××Pendant qu'ils songeaient aux plaisirs que leur offrait l'amour dans l'île de Sanor, et qu'ils oubliaient leur promesse de retourner, au bout d'un mois, dans le royaume d'Albur, je fis quelques observations sur les mœurs du pays où nous vivions. Voici, en trois mots, quelle était la forme du gouvernement :

L'empereur avait un pouvoir sans bornes sur les biens et sur la liberté des hommes. Il nommait les juges qui leur rendaient la justice. Il avait seul le droit de leur accorder grâce quand ils étaient condamnés. Enfin, sa puissance ressemblait à celle des sultans, à l'exception qu'il n'était pour les femmes, que le mari de leur souveraine.

L'impératrice avait sur le beau sexe, les mêmes droits que l'empereur sur les hommes. Elle leur donnait des juges, qui étaient des femmes et avait seule le pouvoir de faire grâce aux criminelles.

Le chef des prêtres pouvait accorder ou re-

fuser la sépulture aux morts, et il en ordonnait les circonstances à son gré. Son pouvoir s'étendait à cet égard jusque sur l'empereur et sur l'impératrice.

Il faut dire aussi, à la louange de ce pays, que les femmes y sont élevées comme les hommes, avec cette unique différence, que des femmes ont soin de conserver leurs séductions, et les hommes, de prendre un petit air cavalier. Au reste, il y a souvent deux partis dans l'état, quand il s'agit d'affaires importantes. Et le parti des hommes n'a pas souvent le dessus.

La polygamie y est tolérée, mais elle exclut de toute fonction publique. Les charges qui exigent de l'aisance dans ceux qui les exercent, comme le ministère des juges, sont vénales. Les sciences y sont en grand crédit, mais on y est fort difficile sur les livres, qui sont censurés très sévèrement, non pour leurs opinions politiques ou religieuses, mais pour la méthode et pour le style.

Cependant, si on est libre d'écrire sur le culte, on n'a pas la même liberté d'en parler irrévéremment, comme on le verra dans la suite.

J'allai un jour, avec Clairancy et Martinet, visiter la grande bibliothèque publique de Sanor. Elle se composait d'environ cent mille volumes. Elle était logée dans un palais vaste et magnifique. Toutes les voûtes étaient en

pierres bien jointes, et toutes les portes en bronze. Nous priâmes le bibliothécaire de nous montrer la disposition des différents ouvrages. Ce qu'il fit de la meilleure grâce du monde.

Dans la première salle, qui était peu spacieuse, se trouvaient les livres de théologie. Ils étaient placés, comme partout, en tête de la bibliothèque. Seulement, ils n'en occupaient pas la vingtième partie.

— Votre théologie a peu d'étendue, dit le Manseau. Il paraît que vous vous en occupez légèrement.

— Vous nous jugeriez mal, répondit le bibliothécaire, si vous pensiez que nous mettions moins de soin aux livres qui parlent de Dieu, qu'aux ouvrages profanes, mais nous ne laissons entrer ici que de sages auteurs. Point de ces discussions embarrassées, qui gênent le culte, et donnent des idées toujours fausses de la Divinité, point de ces écrits polémiques, qui forment les sectes et divisent les cœurs. Voilà quelle est toute notre théologie : le livre sacré du culte, dans toutes les langues qui nous sont connues ; les poèmes qui célèbrent les louanges du grand Dieu ; les livres de morale ; l'histoire naturelle, qui nous apprend à bénir le père de la nature. Et tout ce qui traite des différents ouvrages du Créateur.

— Cette théologie vaut bien la nôtre, dit Clairancy. Voyons ailleurs. Mais je dois dire en

passant que si la théologie des Sanorliens était belle dans les livres, elle était bien triste en pratique, comme on pourra le voir.

Dans la galerie qui suit, reprit le bibliothécaire, sont déposés les livres d'histoire. Vous voyez d'abord un abrégé historique de l'empire de Sanor, depuis sept mille ans et plus, en dix vol. in-folio. Après cela, les mémoires de chaque année, depuis l'invention de l'imprimerie. Plus loin sont les histoires particulières de nos grands princes, de nos sages, de nos généraux fameux, de nos poètes illustres, et des tyrans qui ont pesé sur la nation. De l'autre côté sont les histoires des autres pays du globe où nous habitons.

Dans le cabinet, qui sert de passage à la seconde galerie, vous apercevez les divers écrits de nos philosophes, de ces hommes respectables qui ont passé leur vie à chercher la sagesse, et à montrer aux hommes le chemin du bonheur.

Cette salle, d'une grandeur immense, qui succède au cabinet de la philosophie, renferme les livres de sciences, les éléments des beaux-arts, et les arts domestiques, les livres de didactique, d'économie, de recherches, de politique, d'amusement, etc. Elle contient aussi les mémoires des voyages remarquables, et l'histoire de nos inventions.

Après cela vous voyez les belles lettres, les

poésies de divers genres, les théâtres de toutes les nations connues, les romans, les fables, etc.

Enfin, dans cette armoire qui est au fond, se trouve toute notre jurisprudence.

— En disant ces paroles, le Sanorlien ouvrit l'armoire, et nous y aperçûmes une vingtaine de volumes posés sur des coussins. Quoi ! ce sont là tous vos livres de droit, demanda le Manseau ?

— Oui, répondit le Sanorlien. Et ne croyez pas que nous ayons vingt volumes là-dessus. Nous n'en avons qu'un seul, que vous voyez, en vingt langues. C'est le code sacré de nos lois, le seul livre qu'on doive consulter pour rendre la justice.

— Et que faites-vous des ouvrages politiques ?

— Nous les plaçons ailleurs, mais celui-ci doit terminer l'ordre de nos livres, comme le livre sacré de la Religion doit le commencer.

Nous fûmes surpris de nouveau de voir cette bibliothèque si bien rangée, et dans un ordre qui approchait assez du nôtre. Et nous demandâmes aux Sanorliens combien il y avait de bibliothèques publiques dans la capitale ?

— Il y en a dix, répondit-il, et deux dans chaque grande ville. Les livres qui sont ici se

trouvent également dans les autres, de façon que si, malgré toutes nos précautions, le feu prenait aux palais qui les contiennent, tout ne serait pas perdu.

— Mais, ajouta Clairancy, il y a longtemps que j'ai envie de savoir depuis combien d'années vous connaissez l'imprimerie.

— Depuis quinze cents ans, ou à peu près, répondit-il.

— Et la poudre inflammable ?

— Oh ! depuis si longtemps, que nous n'en savons rien. Elle était découverte avant notre civilisation.

— Eh bien ! dis-je au Manseau, apportez ici les lumières de l'Europe !

Le moment du troisième repas étant arrivé, nous sortîmes, parce qu'on fermait la bibliothèque. En partant de là, Tristan demanda encore au Sanorlien si ces trésors littéraires étaient ouverts tous les jours.

— Assurément, répondit-il, depuis la sixième heure jusqu'à la douzième.

— Sans doute, ajouta Clairancy, vous avez des vacances ?

— Non pas, reprit-il vivement. Et les savants qui suivent un travail, que diraient-ils, si on les obligeait de l'interrompre pour le repos des bibliothécaires ? Chaque bibliothèque a

trois gardiens titrés, servis par plusieurs valets. De ces trois chefs, deux sont au poste pendant que le troisième se délasse. Par ce moyen, nous avons successivement un tiers de l'année pour vacances. Alors nous nous séparâmes.

Nous avions aperçu quelquefois, sur les places publiques, des rassemblements dont nous n'avions point encore deviné la cause, et nous ne nous étions pas pressés de nous en instruire, parce que nous en avions le temps. D'ailleurs, ces rassemblements se faisaient à peine une fois par jour. Et dans une si grande ville, une chose de ce genre nous paraissait naturelle.

Nous nous approchâmes pourtant ce jour-là de la foule, avec le désir de savoir ce qui la réunissait. Nous vîmes, au milieu d'un grand cercle formé par les curieux, deux hommes qui menaient tristement deux femmes d'un bout à l'autre de la place publique, et qui les fouettaient légèrement avec une poignée de verges, à la vérité par-dessus leurs jupons. Quoique la pudeur de ces femmes ne souffrit aucunement de cette punition, et qu'elles n'éprouvassent aucune douleur, elles pleuraient si amèrement, que le peuple touché, cria grâce ! Le manège cessa alors, et on reconduisit bien vite les coupables à leur maison.

Nous étions curieux de connaître le crime

de ces deux femmes. Clairancy en demanda l'explication à un vieillard qui se trouvait devant nous.

— Vous avez vu, répondit le bonhomme, cette grande femme, vieille et maigre ? Eh bien ! elle s'est mêlée des affaires d'autrui. Elle a fait des caquets, et les juges de son sexe l'ont condamnée à une demi-heure de fouet de la main de son mari. L'autre, plus petite et plus grasse, a le défaut de critiquer la politique des hommes, de proposer des changements dans les lois de notre sexe, etc.. Et comme de pareils intérêts ne la regardent point, sa faute est la même que celle de sa voisine. Aussi, elle a éprouvé une punition semblable.

— Voilà une coutume sage, s'il en est, dit le Manseau, en regagnant le logis. Mais si on infligeait chez nous de pareils châtiments aux femmes qui s'occupent d'autres affaires que des leurs, et qui se mêlent de la conduite d'autrui, la moitié des maris serait obligée d'avoir des verges, et on verrait des femmes en pénitence à tous les coins de rue.

Chapitre XXI – Amours de l'impératrice de Sanor et de Clairancy. Mariages. Usages bizarres. Funérailles du souverain de l'île.

Nous allions presque tous les jours rendre nos visites respectueuses à l'empereur et à l'impératrice, qui nous priaient chaque fois de leur dire quelque chose de notre pays. Si les Sanorliens avaient été bien surpris d'apprendre qu'il y eût un monde peuplé de mortels au-dessus de leur tête, et que Dieu eût créé des peuples encore plus grands qu'eux, ils n'étaient pas moins étonnés de nos usages, de nos mœurs, de nos lois, de nos guerres. L'empereur y prenait le plus grand plaisir, aussi bien que l'impératrice. Mais cette princesse honorait la France de sa prédilection, et nous en parlait continuellement, comme d'un pays extrêmement sage, puisque les femmes y étaient reines comme à Sanor. Quant à l'auguste monarque, il donnait la préférence à la Turquie. Il n'est pas besoin d'en développer les motifs.

Le quinzième soir de notre séjour dans la capitale de Sanor, Clairancy, que nous n'avions point vu depuis le matin, rentra dans notre palais, rayonnant de bonheur. Nous lui demandâmes avec empressement quelle était la source de sa joie.

— L'amour, nous répondit-il. J'ai osé déclarer ma passion à l'aimable impératrice. Elle m'a accueilli du plus gracieux sourire, tout en rougissant un peu. Enfin, elle m'a accordé la faveur impériale. J'ai baisé l'auguste main de la souveraine de Sanor… Vive cette île de bénédiction. J'y reste, moi. Retourne qui voudra chez les petits Alburiens.

— C'est fort bien, répliquai-je. Voilà le plus sage de notre troupe qui déraisonne ! Et nos promesses ?

— Nos promesses, reprit Clairancy ? nous les tiendrons plus tard. Tristan a écrit tantôt au gouverneur de Silone que nous passions ici plusieurs mois. La lettre est partie. Pour moi, j'ai un rendez-vous demain, pendant la chasse, à un certain pavillon isolé, où me conduira l'écuyer favori de l'impératrice. Notre camarade Tristan rentrera bientôt. Vous serez bien plus étonné de ce qu'il vous dira, que de ce que je viens de vous confier sous le sceau du secret. En attendant, voici une pancarte impériale, qui nous donne à tous des emplois à la cour.

Pendant qu'il disait ces mots, Clairancy ti-

rait de sa poche un grand rouleau de peau blanche, sur lequel nous lûmes, en lettre rouge, que la volonté du magnifique empereur donnait à Williams l'emploi de capitaine des gardes de l'impératrice, à cause de sa belle taille ; qu'Édouard, Tristan et Martinet porteraient désormais le titre de conseillers de l'empereur ; que Clairancy exercerait les fonctions d'écuyer, et moi celles de secrétaire auprès de la souveraine.

Nous n'avions encore fait autre chose que de pousser de grandes exclamations sur les honneurs qui tombaient de la sorte sur nos têtes, quand Tristan rentra. Comme nous étions tous réunis :

— Allons souper, nous dit-il. Je vous conterai bien des choses.

Nous le priâmes, en nous mettant à table, de contenter notre curiosité.

— Vous saurez, reprit-il, que le divorce est permis dans ce pays-ci, et qu'il n'y a rien de si aisé que de quitter une femme avec qui on ne peut plus vivre. C'est pourquoi je me marie…

— Tu te maries, s'écria le Manseau stupéfait ? Ainsi, tu nous quittes…

— Le mariage ne nous empêchera pas de nous voir, reprit Tristan, et je vous engage à faire comme moi. Les plus grandes femmes de ce pays-ci valent au moins les plus petites du

nôtre. Et puisque nous sommes bien dans l'île de Sanor, nous serions des sots d'aller vagabonder chez les petits hommes de vingt-deux pouces, en mangeant des légumes, et en mourant d'ennui tous les jours. L'empereur sera content de nous voir établis dans ses états, parce que nous lui donnerons des sujets de belle race.

— Mais, avec qui, maries-tu, demanda Édouard ?

— Avec la fille du gouverneur du grand port, répondit Tristan. Son père me l'a proposée lui-même. J'ai vu la demoiselle. Elle est presque aussi grande que l'impératrice, à deux ou trois pouces près. Elle est belle comme un astre, riche, noble. Ce parti-là me convient on ne peut mieux, et ne me déplaît point.

— Pour moi, interrompit le Manseau, je ne me marierais point devant un prêtre infidèle.

— On ne pêche pas devant Dieu, répliqua Édouard, quand on se conforme aux lois du pays où l'on est obligé de vivre.

— Ainsi, ajouta Tristan, je me marie après-demain, et je vous invite à mes noces, si toutefois on en fait.

Ce mariage, les amours de Clairancy, quelques projets d'amours d'Édouard, furent pour nous vaste sujet d'entretien pendant tout le repas. Le Manseau lui-même, scrupuleux

sur le mariage dans un pays infidèle, comme il l'appelait, trouvait plus simple d'être amant que d'être époux, et il nous laissa entrevoir qu'il méditait aussi une conquête. Cependant, sa conscience lui défendait de s'engager.

Le lendemain, chacun partit de son côté. Tristan alla passer une bonne partie de la journée auprès de sa future épouse. Clairancy courut à son rendez-vous. Édouard et le Manseau ne nous dirent point où ils portaient leurs pas. Je restai seul avec Williams. Mais pendant que je m'occupais dans ma chambre à rédiger les mémoires de notre voyage, j'étais loin de me douter du tour perfide que l'on me jouait, et des graves conséquences que pouvait avoir l'imprudence de Tristan. Il dînait chez le gouverneur du port, qui l'appelait déjà son fils, et le hasard voulut qu'il passât l'après-dîner avec le chef des prêtres de la capitale. Comme celui-ci complimentait notre compagnon sur son très prochain mariage, Tristan, qui avait un peu trop bu, s'avisa de dire au pontife que j'étais amoureux de sa fille. Après un signe d'étonnement, le prêtre répondit qu'il était trop flatté de l'honneur que je lui faisais, pour y être insensible, et qu'il me recevrait avec plaisir dans sa famille.

On ne s'occupa pas davantage de ce sujet, et le soir, en me revoyant, Tristan me dit que le chef des prêtres m'attendait chez lui, pour

m'entretenir de choses aussi intéressantes qu'agréables. Je me hâtai de m'y rendre, accompagné de Williams, ne sachant point en quoi un prêtre de Sanor pouvait avoir besoin de ma personne. Je le trouvai dans un salon magnifique, étendu sur une espèce de sofa rose. Sa fille était auprès de lui, aussi parée que belle, et tellement couverte de bijoux, que Williams en fut ébloui. Le vieux prêtre se leva en nous voyant.

— Soyez le bienvenu, me dit-il, et que Dieu et ses génies vous récompensent dignement de l'honneur que vous voulez bien me faire… Ce commencement de conversation m'étonnait extrêmement, puisque je ne faisais que me rendre aux ordres de celui qui.me parlait. Aussi je commençai par balbutier. Et, après un quiproquo, le prêtre finit par où il aurait pu commencer. C'est-à-dire, qu'il me demanda si je n'étais pas amoureux de sa fille, ainsi qu'il l'avait appris de la bouche de Tristan ?

J'ouvris alors les yeux. Mais comment me tirer de ce mauvais pas ? La jeune fille était fort bien, néanmoins elle ne m'inspirait point d'amour, et je ne savais que répondre. Williams, qui devina mon embarras, m'en tira assez adroitement à son profit. Il était devenu tout subitement amoureux de celle que l'on m'offrait si inopinément, et je crus remarquer qu'il plaisait mieux que moi. Sa figure était à la

vérité plus fraîche que la mienne. Il dit donc au prêtre que Tristan s'était trompé, puisque son camarade Hormisdas (on se rappelle que c'est mon nom) était marié dans son pays, et que sans doute on avait voulu désigner lui Williams, qui brûlait d'amour pour l'aimable demoiselle. Le prêtre voulut bien se prêter à cette version.

Williams resta auprès de la jeune fille, et je me retirai. Je ne fis pas de grands reproches à Tristan, parce que j'étais heureusement hors de peine, mais je le priai d'être désormais plus discret.

Clairancy me conta alors qu'il avait eu un long entretien avec la belle impératrice, et que son amour allait bon train. Nous nous mîmes à table, et le lendemain nous allâmes aux noces de Tristan, car on en fait dans ce pays, comme dans la plupart des autres. Par une faveur extraordinaire, le chef des prêtres présida lui-même à ce mariage, dont les cérémonies furent extrêmement longues. Après toutes les prières, on fit des fumigations. On entoura les jeunes époux de nuages de fumée. On les attacha ensemble avec une longue corde de soie. Puis on leur jeta, de la voûte du temple, plusieurs ondées de lait, qui les rendirent purs, et terminèrent les chants. Nous pensions en être quittes après deux heures d'impatience, quand nous vîmes paraître Williams magnifiquement

vêtu, et tenant par la main sa nouvelle épouse. On le maria immédiatement, et avec les mêmes circonstances qui avaient accompagné le mariage de Tristan.

Lorsque tout fut terminé, on sortit du temple. Tous les parents, les amis et les gens des deux noces étaient à la porte, avec d'énormes boites de fleurs. Aussitôt que les époux furent dehors, on étendit deux tapis noirs sur le pavé, et un jeune prêtre ordonna à Williams et à Tristan de se coucher sur ces tapis, chacun avec sa femme. Ils étaient tellement étourdis de tout ce qui s'était déjà fait, qu'ils obéirent en silence. Alors tous les assistants jetèrent sur les deux couples leurs bottes de fleurs, dont ils furent tout couverts. Le chef des prêtres les laissa ainsi ensevelis, pendant près de cinq minutes, après quoi il leur cria : levez-vous, et renaissez. Ils se levèrent donc, et on leur fit boire, aux époux comme aux épouses, quelques gouttes de vin, dans la même tasse, pour leur apprendre que le mariage ne faisait qu'une personne de l'homme et de la femme.

On avait résolu de mêler les deux noces. Elles se firent chez le gouverneur de la mer, et tout se passa le plus gaîment du monde. Quand vint l'heure de coucher les époux, on les enferma dans une grande salle, chacun avec sa femme, et.on les avertit qu'ils ne pour-

raient posséder leur jeune épouse que par l'adresse et la violence. On accoutumait les jeunes filles de Sanor à se rendre légères à. la course. Et le premier jour de leurs noces, elles n'accordaient leurs faveurs qu'après l'avoir bien fait gagner par des fuites, des détours, et des refus d'autant plus agaçants, qu'elles se faisaient poursuivre à demi-nues dans la chambre nuptiale. Le lendemain, Tristan et Williams nous dirent qu'ils avaient eu bien de la peine, mais qu'ils s'en étaient tirés à leur honneur, et le plus agréablement qu'il fût possible. Ils nous engagèrent ensuite à les imiter, en nous promettant, dans le mariage, mille plaisirs que nous étions loin d'y attendre. Leurs discours firent tant d'impressions sur Édouard, qu'il se maria trois jours après, avec la fille du maître du vaisseau qui nous avait amenés dans l'île de Sanor.

Cependant les affaires de Clairancy allaient à merveille. Après avoir filé le parfait amour pendant deux longues semaines avec son impératrice, il obtint ses plus chères faveurs, et remplit le rôle d'époux auprès de la plus belle femme de l'île. Il n'en fut que plus chéri, et devint si nécessaire à la princesse, que l'empereur aurait pu se douter de la chose, s'il eût été moins entièrement livré aux plaisirs de la chasse. Nous nous réjouissions tous du bonheur de Clairancy, parce qu'il n'en était pas plus orgueilleux, et que, loin de nous oublier

sil nous faisait obtenir tous les jours des faveurs sans nombre. Son crédit alla si loin, qu'il excita l'envie de plusieurs courtisans qui résolurent de le perdre. En même temps le Manseau, qui portait ses vues un peu moins haut, faisait une cour assidue à la première femme de chambre de l'impératrice. Les scrupules qui l'empêchaient de se marier, lui laissant la conscience nette sur un lien amoureux, il demandait tous les jours à être heureux amant, mais la femme de chambre, sans s'embarrasser de la différence des religions, auxquelles on regarde peu dans Sanor, jurait de n'accorder son cœur et le reste, qu'en échange du titre d'épouse, de façon que Martinet ne savait à quoi se décider, d'autant plus qu'il devenait de jour en jour plus-éperdu d'amour. Néanmoins, il protesta si adroitement qu'il épouserait, si on le rendait heureux. Il répéta tant de fois que les seules choses qui l'empêchassent de contracter mariage étaient la petitesse de la demoiselle et la crainte de ne pas se convenir. Il fit si bien, en un mot, qu'il obtint tout ce qu'il désirait, après trois ou quatre semaines de constance et de soupirs.

Ainsi, mes cinq compagnons ne songeaient qu'à leur amour, tandis que le grand écuyer de l'empereur s'occupait fortement de la perte de Clairancy, et probablement de la nôtre. On vint avertir la princesse que ce perfide courtisan avait révélé au monarque tout ce qu'il soupçon-

nait de ses amours, et qu'on veillait sur sa conduite. Elle entrevit, avec frayeur, la mort de son favori, que l'empereur avait seul le droit de juger. Et elle s'abandonnait déjà aux transes du désespoir, quand une indigestion la délivra de son époux. Il fut cependant pleuré, parce qu'il avait été bon. Mais j'avoue, peut-être à notre honte, que nous ne fûmes point trop fâchés de sa mort, quand Clairancy nous apprit en quelle position il nous mettait, par son commerce avec la princesse.

On fit, hors de la ville, les funérailles du monarque. L'impératrice nous fit dire de ne pas y assister. Cette défense nous donna de l'ombrage. Nous apprîmes qu'on avait immolé trois jeunes filles sur le cadavre impérial, et qu'on les avait enterrées avec lui, pour servir leur empereur dans l'autre monde. Cette horrible cérémonie nous aurait fait faire de graves réflexions, si nous n'en eussions été détournés par les fêtes funèbres, qui se célébrèrent pendant six jours dans la capitale, immédiatement après la sépulture du monarque. Nous y vîmes divers combats d'animaux, assez divertissants, à la suite desquels l'impératrice prit les rênes de l'état, Les magistrats nommèrent un gouverneur, qui devait régner sur les hommes pendant les neuf mois de veuvage, car, au bout de ce temps de deuil, la souveraine de Sanor était obligée de se remarier. Les choses redevinrent bientôt paisibles. On éloigna l'écuyer indiscret,

par une ambassade, et nous oubliâmes toutes les idées noires, dans le sein du bonheur qui nous entourait. On verra que ce bonheur ne devait pas être de longue durée.

Chapitre XXII – Tribunaux des deux sexes. Mendicité réprimée. Disputes religieuse.

Quelques Jours après, on nous annonça qu'on allait juger un grand criminel. Nous nous rendîmes de suite, le Manseau et moi, au palais de la justice, où les juges étaient déjà rassemblés au nombre de vingt. Nous demandâmes à un citadin si tous ces juges étaient en fonction.

— Non, répondit-il, il n'y a jamais que cinq juges pour les causes majeures, et deux pour les petits procès. Mais comme les plaideurs pourraient chercher à séduire ces ministres des lois, les magistrats en nomment tous les jours vingt dans le premier cas, dix dans le second. On tire ensuite au sort, et ceux que le hasard désigne, montent au tribunal.

Pendant qu'il disait ces mots, on avait jeté les noms dans une petite urne. Les cinq juges dont les noms sortirent les premiers, se placèrent sur leurs sièges. Les quinze autres se retirèrent. Le premier des cinq qui allaient juger, présida, et fit entrer soixante vieillards vé-

nérables. On jeta leurs noms dans la même urne, et on en prit quinze au hasard, pour former ce que les Sanorliens appellent le collège des juges muets[5].

Ces divers préparatifs durèrent bien un quart d'heure. Maintenant, nous dit le citadin qui nous avait déjà parlé, vous allez entendre la cause. Comme les juges changent tous les jours, on est obligé de leur donner lecture des pièces, quoiqu'ils les connaissent déjà, car il est bon que vous sachiez que l'affaire en question est sur pied depuis quatre jours. Il est vrai qu'elle est importante. Il s'agit d'une calomnie, et la punition en est si terrible, qu'on peut bien réfléchir un peu longuement avant de condamner. Néanmoins on doit en finir aujourd'hui, car le peuple commence à se plaindre des lenteurs de la justice.

— Eh ! quoi, dit Clairancy, Vous trouvez déjà la cause longue, quand elle a duré quatre jours ?

— Certainement, répondit le Sarnolien. Ici comme ailleurs, les condamnés paient les frais, et si un homme se rend devant les tribunaux, il n'est pas juste que sa femme et ses enfants soient ruinés, sans être coupables. Autrement nous serions aussi malheureux que les Felinois nos voisins, chez qui on a vu des procès

5 Cette institution répond à notre jury, et donne tes suffrages avec des boules de diverses couleurs.

durer vingt jours !

— Eh ! bon dieu, s'écria le Manseau, que diriez-vous donc, si vous étiez dans certains pays, où une cause n'est que d'une longueur passable, quand elle n'a traîné que vingt ans ?

— Vingt ans ? reprit notre homme stupéfait, et combien donc ces gens-là vivent-ils de siècles ?

— Ils vivent un peu moins que vous, mais ils passent les trois-quarts de leurs jours à plaider.

Ce pauvre homme allait s'extasier encore, quand l'huissier public rapporta l'affaire dont il s'agissait. Un négociant de Sanor, ayant rompu avec son associé, l'accusait de plusieurs friponneries, et cherchait à lui faire perdre la confiance publique. Le calomniateur, traduit devant les tribunaux, ne pouvait produire aucune preuve de ses assertions. Vingt témoins de bonne réputation déposaient en faveur du calomnié. Toutes les mesures étaient remplies. Il fallait prononcer. Nous ne voyions point d'avocat. Le président en fit l'office selon l'ordinaire, et parla pour le coupable. Personne ne parla pour l'innocent, qui n'en avait plus besoin. Mais malgré les efforts du président pour excuser à demi le calomniateur, les quatre juges et le collège des juges muets, le condamnèrent à la grande peine de ces sortes de crimes.

Aussitôt que le président eut prononcé la sentence d'une voix triste, tous les spectateurs se retirèrent. Nous fûmes obligés d'en faire autant. En sortant je demandai à notre complaisant interprète pourquoi il n'y avait point d'avocats.

— Nous en avons eu, me dit-il, mais le désir de trop gagner les égarait souvent hors de leur devoir. Ils fascinaient l'esprit des juges, traînaient les causes en longueur, et mirent plus d'une fois le crime en sûreté aux dépens de l'innocence. Nous n'en avons plus. Le président défend lui-même les coupables. Les autres sont assez protégés par la justice de leur cause.

Je demandai encore pourquoi on sortait si promptement de la salle d'audience.

— Pour ne pas humilier le condamné, répondit-il. On va l'emmener chez lui en subissant sa peine, et tout le monde se retirera de son passage.

— Mais quelle est cette peine, continua le Manseau ?

— Il aura sur la tête un grand bonnet, sur lequel on lira ces mots, qu'un exécuteur de justice proclamera encore devant lui. Cet homme est un calomniateur. Il fera de la sorte une procession d'une heure par la ville, pendant cent jours. Après quoi tout sera fini. Le châtiment

est bien sévère, mais c'est un si grand crime que de chercher à assassiner la réputation.

Comme le peuple était assez réservé pour ne pas aller insulter au malheureux, nous ne voulûmes point nous montrer plus inhumains, et nous entrâmes dans une autre salle où les femmes-juges prononçaient sur de petites causes. Les cérémonies étaient les mêmes que dans la salle des procès criminels, excepté qu'il n'y avait que deux juges. L'huissière publique prenait la parole au moment où nous entrâmes. Elle exposa la plainte d'une blanchisseuse qui demandait justice, parce qu'un cheval échappé avait bu l'eau de son baquet. Cette femme prétendait que Je maître du cheval devait venir en personne remplir son baquet d'eau nouvelle, ou l'indemniser de sa perte. Après quelques questions auxquelles on répondit par des extravagances, les juges femelles condamnèrent la plaignante aux frais, qui étaient à la vérité fort minces, et à la huée publique, pour avoir plaidé sans sujet plausible. Quant au maître du cheval, il fut obligé de donner une pièce d'or au profit des pauvres, parce qu'il avait laissé échapper son cheval.

Après cette sentence, attendu qu'il ne se présentait plus de plaideurs, et qu'il était déjà tard, la séance fut levée.

Nous avions remarqué qu'il n'y avait point de mendiants dans Sanor. Cette particularité

nous paraissait un miracle, car nous connaissions peu de pays dans notre monde qui n'en fût infesté. La sentence qui venait de condamner un bourgeois à une amende au bénéfice des pauvres, nous rappela l'idée de chercher à connaître comment on traitait les malheureux dans l'île où nous nous trouvions, Le soir donc, étant allé voir Tristan, je priai son beau-père de terminer mon embarras là-dessus.

— La mendicité, me dit-il, est considérée chez nous comme le manteau de la paresse et des mauvaises mœurs. Elle est encore en usage dans plusieurs pays voisins, mais ici il y a longtemps qu'elle est réformée. Les états où l'on souffre des vagabonds, sont ordinairement désolés par des brigands et des fripons. La liberté d'errer dans les provinces leur donne les moyens de se soustraire aux regards de la police, qui veille sur tous les citoyens. Ils se réunissent en bandes, et pillent sur les chemins. Dans les villes même ils peuvent faire le métier de voleurs, et alors il n'y a plus de sûreté. C'est pourquoi on reçoit dans de vastes hôpitaux les pauvres infirmes, ou trop vieux pour travailler encore. Les autres malheureux désœuvrés et bien portants, sont occupés sur les routes, dans les travaux de l'état, et dans des ateliers publics, suivant leurs forces et leurs talents. Ils ont, comme tout le peuple, un jour de repos sur cinq de travail, et toute la nation s'en trouve bien. Outre qu'elle n'a pas la dou-

leur de voir partout le tableau des misères humaines, elle a la satisfaction de savoir. que les pauvres gens jouissent d'un sort supportable, qu'ils doivent à notre mère commune, la patrie,

— Mais où trouvez-vous des fonds pour couvrir toutes les dépenses de ces établissements, demandai-je ?

— Ces dépenses sont moins considérables que vous ne l'imaginez, répondit le gouverneur du port. La plupart des malheureux gagnent, par leur travail, de quoi satisfaire à leurs besoins, et les établissements, nombreux d'abord, deviennent assez rares, parce qu'ils ont effrayé la paresse, et qu'il y a maintenant peu de paresseux. D'ailleurs, toutes les amendes pécuniaires sont au profit des pauvres, tant de ceux dont l'état prend soin, que de ceux qui vivent dans leur petit particulier. Dans les temps de disette, on y consacre une partie des impôts.

Un autre jour j'allai passer la soirée, avec Clairancy et le Manseau, dans une espèce de café public. Il s'y trouvait un grand nombre d'étrangers, que le commerce rassemblait à Sanor. Après divers entretiens, il s'éleva entre eux une dispute sur les religions, et chacun, comme de droit, donna la préférence à la sienne.

— Pour croire qu'une religion vient de Dieu même, dit un petit homme de deux pieds et de-

mi, il faut quelle soit prouvée par des prodiges. Or, rien de plus merveilleux que la vie de notre grand prophète Ellimant. Les Vallis, plongés dans l'ignorance et la barbarie, n'adoraient d'autres dieux que les nuages et les arbres qui donnent du fruit. Ellimant naquit dans une pomme, et il nous apprit qu'il n'y avait d'autre Dieu que l'air, qui réjouit et anime toute la nature. Il enseigna encore que le pommier était un arbre de prédilection, et que tous les amis de Dieu ne devaient manger ses fruits qu'à genoux.

« Comme Ellimant se disait envoyé d'en haut pour conduire les Vallis au séjour immortel, où ils mangeront les pommes debout, on ne voulut pas le croire sans miracle. Il en fit donc.

« Une grande montagne séparait notre principale ville d'un fleuve où il fallait aller puiser de l'eau. Ellimant étendit le doigt sur la montagne. La montagne se fendant en deux, ouvrit un chemin facile, et depuis quatre mille ans que le miracle a eu lieu, les deux parties de la montagne ne se sont jamais rejointes.

« Un énorme serpent, long de quatre-vingt pouces, et d'une grosseur proportionnée, ravageait le pays ; Ellimant fit un signe, et le serpent s'envola sous le forme d'une flamme noirâtre.

« Un mauvais génie, envoyé par le démon

de la nuit pour perdre Ellimant, se montra au peuple rassemblé, et se mit à prêcher contre le divin prophète. Ellimant jeta un peu d'eau au visage du mauvais génie, et le tua. Le monstre se releva bien vite sous la figure d'un grand ours. Ellimant le frappa de sa baguette, et le fendit en deux. La moitié supérieure du mauvais génie se ranima encore sous la forme d'un oiseau hideux, l'autre partie prit la figure d'un loup. Alors Ellimant rompit les ailes de l'oiseau, et força les deux animaux à se battre. Puis comme le peuple était effrayé, le prophète pria le dieu de l'air et du jour de rassurer l'assemblée. Aussitôt un grand oiseau de couleur de feu fondit sur les deux monstres qui se battaient, et les enleva à la vue de tout le monde. De pareils prodiges se renouvelèrent tant de fois, qu'ils faudrait être idiot, pour ne pas croire à la mission du divin Ellimant.

— Nous autres, répliqua un Banois, nous n'admettons point de ces bizarres merveilles, qui prêtent au ridicule des armes contre la religion. Nous ne pensons pas qu'il puisse y avoir un démon de la nuit, ni aucun esprit méchant. Nous croyons que Dieu est unique, qu'il règne souverainement sur toute la nature, entouré de ses anges, qui sont ses ministres.

— Dieu n'a pas besoin de ministres, interrompit un Noladan. Ses ministres sont ses volontés. Il règne seul, et il n'a point voulu faire

d'autre miracle que celui de la création du monde.

Avant cette époque, il n'y avait point de lumière, excepté dans la partie du ciel habitée par Dieu même, et cette lumière était produite par la présence de Dieu. Un poison, plus gros que notre globe, occupait la partie inférieure de l'espace. Un bouc, de la longueur de cinq mille journées de chemin, vivait de temps immémorial dans une plaine suspendue au-dessus du pois son monstrueux. Et un pigeon, de la grosseur de soixante villes fortes, habitait la partie supérieure du vide, Quand Dieu voulut faire le monde, le bouc fut changé en ce globe que nous habitons, le grand poisson devint liquide, et forma les mers, les rivières et les nuages. Le pigeon, à son tour, subit sa métamorphose. Il fut changé en air, et nous le respirons tous les jours. Après cela Dieu envoya une portion de sa lumière sur la Terre, avec l'ordre de l'échauffer, de la peupler d'hommes et d'animaux, et de l'éclairer jusqu'à la fin. La lumière obéit, et, après Dieu, nous adorons la lumière qui nous le représente.

— Ce qu'on vient de vous conter là, ajouta un vieillard Olfe, est bon tout au plus à amuser des enfants. Voici notre croyance à nous, et elle est fondée sur des faits munis de preuves. Avant que cette Terre existât, le monde était habité par le génie du bien, sous la forme d'un

grand lézard, et par le démon du mal, sous la forme dune grande tortue. Le génie du bien voulut faire le globe et le peupler. Le démon du mal le voulut bien aussi. Mais quand le génie du bien avait produit un fleuve, le démon du mal l'empoisonnait aussitôt. Quand le génie du bien plantait un fruit doux, le démon du mal le rendait amer. De sorte qu'après bien des débats, ils se séparèrent. Le démon se mit à créer la nuit, le tonnerre et les bêtes féroces, mais comme il était fort lent, le génie du bien créa plus vite que lui, et il produisit la lumière, avec tout ce qu'il y a de bon dans le monde. Le démon du mal voulut encore tout gâter, mais le génie du bien, étant devenu plus fort que lui, le couvrit d'une écaille, et le précipita dans la mer, d'où il n'a jamais pu sortir. Après cela, le génie du bien se retira dans le ciel. Depuis ce temps, tous les petits monstres que le démon du mal avait taillés sur son modèle, portent, comme lui, une écaille pesante qui a la vertu de les empêcher de nuire. Et tous les êtres que le génie du bien a créés, ayant conservé sa forme et sa bienfaisance, sont adorés chez nous après leur créateur. On leur sacrifie les tortues et les étrangers qui ont tué par ignorance ou par malice le lézard respectable.

D'autres étrangers racontèrent à leur tour de pareilles extravagances. Un Alburien exposa sa théologie en peu de paroles. On la trouva trop simple, et tous les amis du merveilleux

traitèrent les Alburiens d'ignorants. Après cela, on nous demanda notre avis. Nous répondîmes franchement que le seul culte digne des mortels, était celui du royaume d'Albur, et qu'après celui-là, nous préférions la religion de Sanor, mais nous ne connaissions que la théorie de cette dernière, qui nous avait paru fort simple.

Ces étrangers, intéressés à dire autrement, nous regardèrent alors de tous leurs yeux, puis ils s'entre-parlèrent en riant avec dédain, et sans doute en disant que nous étions aussi des gens encrassés dans l'ignorance.

Chapitre XXIII – Mariage du Manseau. Divorce de Williams. Mariage de Clairancy. Épidémie. Mort de Williams. Décrets terribles du chef des prêtres de Sanor. Funérailles sanglantes. Fuite.

Édouard et Tristan faisaient assez bon ménage avec leurs petites épouses. Le Manseau différait toujours de tenir sa promesse de mariage à la première femme de chambre de l'impératrice, et cette pauvre fille mettait tout en œuvre pour l'engager à cette démarche, mais c'était un peu parler à un sourd. Malheureusement, à force d'être courtisée par le Manseau, la femme de chambre devint grosse. Martinet sentit un peu ses entrailles émues, à l'idée qu'il était père, cependant il ne s'en décida pas davantage.

Or, dans cette île, où la bonne moitié des

femmes s'écartait, sans scrupule et sans danger, de la fidélité conjugale, il y avait une loi qu'on appelait morale, et qui condamnait à la peine de mort toute jeune fille abusée, qui devenait enceinte, et que le séducteur ne voulait pas épouser. Rarement il se trouvait des hommes assez abominables pour laisser mourir la faible amante dont ils avaient ravi les prémices, d'autant plus qu'on pouvait divorcer après neuf mois de mariage, mais enfin il y en avait quelquefois, et ils n'avaient d'autre châtiment à craindre que le mépris public, et l'exclusion de tous les honneurs.

Six mois après la mort de l'empereur, un jour que nous nous promenions sur le port, le Manseau et moi, vingt soldats bien armés vinrent prier mon compagnon de les suivre. On le conduisit sur-le-champ au tribunal. La justice venait d'apprendre la grossesse de la femme de chambre. Elle avait accusé le Manseau pour l'auteur de la chose. Les juges, qui étaient de vieilles femmes, firent comparaître Martinet. Et après un petit sermon sur son incontinence, elles l'engagèrent à rendre l'honneur à son amante, s'il ne voulait la voir marcher à la mort. Les pleurs de cette pauvre fille, et l'amour que le Manseau avait pour elle, plaidèrent si bien sa cause, que le mariage fut résolu. Il se célébra le lendemain avec les cérémonies ordinaires. Martinet s'en consola, par l'espoir de se voir bientôt revivre dans un en-

fant dont il serait vraiment le père, et par la promesse que lui fit sa femme, de ne songer qu'à son bonheur.

Pendant ce temps-là, Williams, qui ne voyait point de salut pour les infidèles, et qui se désolait d'avance de la damnation certaine de sa jeune épouse, Williams s'efforçait de la convertir. Mais la fille du chef des prêtres de Sanor était bien endoctrinée dans la religion de son pays. Et comme elle avait plus d'esprit que son époux, elle le battait théologiquement. Peu s'en fallut même qu'elle n'amenât Williams à embrasser sa religion, au lieu de se rendre à la nôtre.

Ce pauvre homme, qui n'aimait pas qu'on lui raisonnât, finit par déclarer à sa femme qu'il voulait qu'elle se fit chrétienne, et il la persécuta si fort là-dessus, qu'elle divorça, et se retira chez son père. Le vieux prêtre, indigné des procédés de son gendre, résolut de s'en venger. Le hasard lui en fournit bientôt l'occasion. En attendant, Williams revint demeurer avec moi, qui restais presque seul de la troupe au palais qu'on nous avait donné pour logement.

Bientôt après, les neuf mois du deuil de l'impératrice s'écoulèrent. L'amour qu'elle avait pour Clairancy ne s'était point éteint dans la jouissance. Il semblait au contraire qu'ils s'aimassent plus que jamais. Comme la souve-

raine de Sanor était libre de se choisir un époux, elle n'en chercha point d'autre que Clairancy. Le pauvre garçon eut la faiblesse de se réjouir de la perspective du trône. Il s'imagina qu'il y serait assez heureux pour oublier sa patrie.

Ce mariage se fit à notre grande joie, parce que nous pensions qu'il cimentait à jamais notre bonheur. Mais il y avait à peine trois jours que Clairancy commandait à Sanor avec le titre d'empereur, lorsqu'une catastrophe imprévue vint rabattre notre joie. Une maladie épidémique, produite par des pluies chaudes et des brouillards pestilentiels, ravagea la capitale. L'épouse de Williams mourut. Son père au désespoir, voulut au moins s'en consoler, en exerçant ses vengeances sur celui qui l'avait tant tourmentée pendant six mois. En vertu de son pouvoir absolu sur les funérailles, il ordonna que Williams serait brûlé sur le tombeau de sa femme.

Aussitôt que nous apprîmes ce décret terrible, et qu'on nous eut dit qu'il était de temps en temps en vigueur à Sanor, nous fûmes tous saisis d'effroi. L'empereur voulut inutilement interposer son autorité pour sauver son ancien camarade. L'ordre du chef des prêtres devait s'exécuter, sans qu'il fût même possible d'en adoucir la rigueur. Williams, qui était alors mal portant, fut si frappé de l'approche d'une mort

aussi cruelle, et qui lui semblait inévitable, qu'il fut obligé de se mettre au lit. Comme les funérailles ne devaient se faire que dans deux jours, il nous dit alors qu'il était décidé à fuir au commencement de la nuit, et qu'il nous engageait à l'imiter, mais il n'en eut pas la force. Son mal augmenta d'heure en heure, et, soit par l'épidémie, soit par la Terreur du bûcher, il mourut le lendemain soir, entre nos bras. Clairancy était présent, ainsi que tous nos autres camarades. Nous lui donnâmes des pleurs bien sincères. Notre troupe était diminuée. Notre sort nous parut affreux.

Nous nous proposions de faire des obsèques honorables à notre pauvre compagnon. Notre palais était entouré de soldats qui nous enlevèrent le corps de vive force, et l'emportèrent chez le prêtre, qui le fit brûler comme s'il eût été vivant. Nous étions tous consternés, mais ce n'était là que le commencement de nos peines.

La mort, qui frappait des milliers de victimes, enleva encore la femme de Tristan. Le chef des prêtres crut qu'il devait profiter de cette seconde occasion de satisfaire à sa vengeance, d'autant plus que c'était à Tristan qu'il devait le malheureux mariage de sa fille. La femme de Tristan était noble, et devait être enterrée dans une espèce de souterrain extrême-

ment profond, où reposaient ses ancêtres[6]. Pendant que nous déplorions le malheur de notre compagnon veuf, et qu'il pleurait sincèrement la perte d'une épouse adorée, le chef des prêtres de Sanor lançait un second décret, qui condamnait Tristan à être enterré vivant avec la dépouille mortelle de sa femme. Ce coup, si terrible pour nous, produisit sur l'esprit de Tristan un autre effet que celui que la peur du bûcher avait produit sur Williams. Il ne songea point à fuir, mais à se venger. Il fit dire à Clairancy que, s'il aimait encore ses compagnons, il comptait sur son secours…

Sur ces entrefaites, le Manseau vint tout effrayé nous dire que sa femme était malade, et qu'il délogeait du pays… Mais nous étions tous, au bout d'un moment, gardés à vue par plus de deux cents hommes. Clairancy seul jouissait de sa liberté.

L'heure des funérailles étant venue pour la fille du gouverneur du grand port, on vint l'enlever en cérémonies, et l'on emmena, avec le corps, le désolé Tristan, qui avait eu soin pourtant de se bien armer. Nous le suivîmes, armés pareillement, et décidés tous à agir. Nous avions concerté un carnage qui pouvait avoir de bons résultats, s'il était heureux. Clairancy nous avait promis de venir avec sa garde à

6 Il y avait dans cette île, comme en Europe, une noblesse héréditaire.

notre se, cours, et d'exterminer le chef des prêtres et tous ses gens d'armes. Mais lorsqu'il parla aux soldats qui le servaient, de marcher contre la milice sacrée, tout le monde jeta ses armes et s'enfuit. Il accourut donc seul, et parut près de nous au moment où l'on allait saisir Tristan pour le jeter dans le souterrain. Il tira un long cimeterre, et en criant : Que tout les Sanorliens fidèles imitent leur empereur ! qu'on extermine ces lâches ! en criant ces mots, il frappe le chef des prêtres de Sanor, et le précipite mourant dans le caveau. Il s'attendait à être secondé… tous les spectateurs prirent la fuite à la vue de notre attentat, et nous comblèrent de malédictions.

Nous restâmes donc seuls en tête de deux ou trois cents archers au salaire des prêtres du pays. Mais la fureur qui nous animait, redoublant notre force et notre courage, toute cette troupe fut, en moins d'une demi-heure, dispersée ou étendue sur la poussière. Après cela, nous rentrâmes dans notre logis, chacun y prit les choses dont il pouvait avoir besoin dans la route, et nous nous disposâmes à partir. Clairancy voulut auparavant aller dire adieu à son impératrice, qu'il aimait véritablement. Nous lui représentâmes en vain qu'il ferait mieux d'éviter la tristesse d'une pareille séparation. Il ne nous écouta point. Il fallut donc l'accompagner, pour l'empêcher d'être faible. Mais dès que l'impératrice aperçut son époux maudit,

elle prit la fuite, et lui cria de se purifier avant de s'approcher d'elle…

— Puisque tout le monde est ici abruti par la superstition, dit Clairancy consterné, partons.

La nuit commençait à prendre la place du jour. Nous sortîmes de la ville. Tout le monde fuyait à notre aspect. Lorsque nous eûmes gagné la porte la plus prochaine du port, nous fûmes tout étonnés d'entendre une voix qui appelait Martinet. Il s'arrêta, et reconnut sa femme.

— Hé, mon dieu ! lui dit-il, je te croyais au lit ?

— Ma maladie n'est point dangereuse, reprit-elle, et tu me quittais… Je veux te suivre. Je t'apporte mes richesses. Elles te serviront dans un autre pays.

Cette tendresse, et le bon esprit de cette femme, qui ne craignait pas de se mêler à des gens maudits, nous donnèrent tout à coup de l'estime pour elle. Il fut décidé que nous marcherions plus lentement, et que la femme du Manseau serait notre fidèle compagne.

— Au bourg prochain, dit Martinet, j'habille ma femme en homme. Elle remplacera le pauvre Williams, et nous nous figurerons encore que nous sommes six.

En disant ces mots, nous nous avançâmes sur le port. Il était si bien gardé, qu'il nous fut impossible d'en tenter l'approche. Nous avions le projet de nous saisir d'un bâtiment quelconque, et de rentrer au plutôt dans le royaume d'Albur. Après avoir délibéré pendant un quart d'heure sur ce que nous avions à faire, il fut décidé que nous côtoierions la mer jusqu'à un autre port, que nous savions éloigné de six lieues du premier.

À peine étions-nous à deux lieues de la capitale de Sanor, qu'un vent bruyant nous annonça un orage prochain et terrible. Les ouragans étaient moins fréquents dans le petit globe que dans le nôtre. Cependant nous avions déjà plusieurs fois entendu gronder le tonnerre. Les éclairs avaient brillé à nos yeux avec autant d'éclat et de force que dans le monde sublunaire. Les pluies et les vents, assez rares dans Albur, étaient forts communs à Sanor, mais dans tout le globe souterrain, les orages violents étaient annoncés par un vent du midi, qui soufflait avec fureur, et déracinait les plantes et les arbres.

La foudre gronda bientôt sur notre tête. La nuit était d'un sombre effrayant, et le vent qui poussait les nuages, les accumulait sans les dissiper. Nous ne tenions aucun chemin, parce que nous ne voyions plus à nos pieds. La peur de nous jeter dans quelque précipice ou dans

la mer qui était à notre droite, nous engagea à tourner nos pas vers notre gauche, et à gagner une forêt voisine, où nous espérions rencontrer quelque abri. Nous y passâmes une nuit horrible, sans trouver où nous garantir de la pluie qui tombait à flots, et sans oser nous appuyer contre les arbres, que le vent et la foudre brisaient à tout instant.

L'orage se calma quand le jour parut, mais alors, en sortant de la forêt, nous pouvions tomber entre les mains des gens du pays, qui étaient sans doute à notre poursuite. Il fallut donc nous décider à traverser une grande étendue de bois épais, (que, fort heureusement, plusieurs parties de chasse nous avaient fait connaître), et à ne paraître que de nuit sur le port où nous voulions nous embarquer.

Nous fîmes, ce jour-là, peu de chemin. Nous avions compté trouver dans la forêt quelques fruits nourrissants. Notre attente fut trompée. Il n'y avait autour de nous que des arbres stériles. Édouard et Clairancy chassèrent aux bêtes fauves. Ils tuèrent une espèce de chevreuil blanc, de la grosseur d'un chevreau de six jours, et nous l'apportèrent. Mais nous retombâmes dans un nouvel embarras. Nous n'avions aucun moyen d'allumer du feu. Nos armes étaient d'une sorte de bronze, bien trempé, et presque aussi dur que le fer, pour l'usage auquel on les destinait, mais le choc du

caillou n'en faisait jaillir aucune étincelle. Je voulus enflammer deux bâtons, en les frottant fortement l'un sur l'autre, comme font certains peuples sauvages de notre monde. La pluie avait tout rempli d'humidité. Ainsi nous mourions de faim. Nous avions un bon morceau sous les yeux, et nous ne pouvions le manger, à moins de l'avaler cru, Cependant, nous n'avions rien pris depuis la veille au matin. Il était bientôt nuit, et les chagrins, les frayeurs, le combat que nous avions livré, l'orage de la nuit dernière, nous avaient donné un appétit dévorant. Quelques-uns de nous mangeaient déjà les feuilles des arbres, en attendant un mets plus nourrissant, lorsque Clairancy les arrêta, et dit à la troupe affamée, qu'il allait se rendre à un gros bourg peu éloigné ; que les Sanorliens auraient peut-être conservé un peu de respect pour leur empereur, et qu'il rapporterait des vivres. La femme de Martinet, qui avait oublié sa maladie, et qui partageait nos maux avec le plus grand courage, ne le laissa pas achever.

— Gardez-vous de compter sur des respects, lui dit-elle. Vous êtes maudit publiquement, pour avoir porté une main sacrilège sur le chef des prêtres de Sanor. Tous les citoyens ont ordre de vous tuer, depuis que la nuit a passé sur votre crime, et vous devez vous attendre à être recherché soigneusement, parce qu'on va regarder l'orage que nous venons d'es-

suyer, comme une marque de la colère du ciel.

En achevant ces mots, cette courageuse femme nous offrit d'aller elle-même chercher des vivres, en nous disant quelle n'avait aucun danger à craindre. Comme sa grossesse était avancée, et qu'elle en était encore plus incommodée que de la faim, nous ne voulûmes pas consentir d'abord à la voir s'écarter de nous, mais elle ne se rendit point à nos raisons, et s'obstina à partir seule, en nous faisant promettre de l'attendre au lieu où elle nous laissait, et en nous disant qu'elle aimait mieux souffrir un peu de fatigue, que de mourir d'inanition avec nous, elle et l'enfant qu'elle portait dans son sein.

Chapitre XXIV – Caverne de brigands. Meurtre exécrable. Vengeance forcenée. Départ de l'île de Sanor.

Il nous restait encore deux heures de jour. Nous étions assez près de la lisière du bois, et le village où la femme de Martinet dirigeait ses pas, n'en était distant que d'un quart de lieue. Ainsi nous comptions bien la revoir, au plus tard à la chute du jour, mais la nuit vint insensiblement, sans qu'elle reparût. Quand il fit bien noir, nous commençâmes à nous impatienter. Nous craignîmes ensuite qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, et après l'avoir encore attendue quelque temps, nous nous décidâmes à marcher à sa rencontre. Malheureusement, l'obscurité nous trompa. Au lieu d'aller au midi, nous prîmes des sentiers qui nous conduisirent à l'ouest, et nous fûmes très étonnés, au bout d'une grande heure de course, de nous trouver plus enfoncés qu'auparavant dans l'épaisseur de la forêt. Le plus sage était de retourner sur nos pas. C'est ce que nous fîmes, mais si maladroitement, qu'il nous fut impos-

sible de nous reconnaître. Vers le milieu de la nuit, Édouard crut apercevoir une lumière à quelques cents pas de nous. Les uns pensèrent que ce pouvait être le bourg. Martinet s'imagina que sa femme nous cherchait avec une torche.

— Quoi qu'il en soit, dit Clairancy, avançons.

Quand nous fûmes plus près, cette lumière nous parut un grand feu, et bientôt nous aperçûmes trois ou quatre visages humains, qui se chauffaient dans une caverne profonde. Nous n'en étions plus qu'à vingt pas, et nous nous consultions à voix basse sur ce qui se passait devant nous, quand le peu de bruit que nous faisions fut entendu par les gens de la caverne. Aussitôt une foule d'hommes armés en sortit, nous entoura, et nous mit le poignard sur la gorge. Clairancy, croyant que c'était une troupe de spadassins envoyée à notre poursuite, leur cria avec force :

— Malheureux ! baissez vos armes, et respectez l'empereur de Sanor.

À peine ces mots furent-ils prononcés, que d'autres hommes sortirent de la caverne, avec des torches allumées. On nous reconnut, et tous,ceux qui nous entouraient déposant leurs armes, l'un d'eux dit ces paroles :

— Ah! c'est autre chose. Entrez, et soyez

les bienvenus.

Je n'eus pas de peine à deviner que nous avions affaire avec des brigands, mais le gouverneur du grand port m'avait dit qu'il y en avait peu dans l'île et j'aurais regardé cela comme une fanfaronnade politique, si je n'avais su par expérience que les gouvernements ne savent pas toujours la moitié de ce qui se passe sous leurs yeux.

Cependant, cette troupe de brigands, qui se trouvait alors à quatre ou cinq lieues de la capitale, dans la forêt même où les princes allaient à la chasse, nous introduisit avec quelque politesse dans la caverne, où nous trouvâmes un bon feu.

— Asseyez-vous, nous dit celui qui nous avait déjà parlé, en nous comptant, et en nous offrant cinq tabourets. Vous êtes maudits, et sans doute recherchés par les sots. Ici vous n'avez rien à craindre.

Cette protection nous parut singulière, mais nous ne pensions point à la délicatesse et l'empereur de Sanor se ressouvenant qu'il avait faim, demanda à manger. On nous servit aussitôt des viandes froides, du pain et du vin. Nous avions emporté avec nous le chevreuil qu'Édouard avait tué. On le fit rôtir aussitôt, et, en attendant, chacun de nous se rassasia avec un bon appétit.

Tandis que nous soupions, les brigands qui nous donnaient l'hospitalité, sortirent à la porte de la caverne, pour se consulter sur des choses qui, disaient-ils, nous intéressaient fortement.

Leur délibération ne fut pas longue. Ils rentrèrent bientôt, et le plus vieux de la troupe nous dit :

— Messieurs, attendu qu'il est naturel à chacun de penser à prospérer dans son état, nous croyons faire une bonne acquisition en vous recevant dans notre compagnie. Vous êtes proscrit dans l'île. Si vous voulez y rester, vous ne pouvez le faire qu'en vivant dans les bois. Ici, votre taille et votre force nous sera avantageuse, en même temps qu'elle vous rendra redoutables. Nous ferons même pour vous quelques démarches qui vous plairont sans doute. C'est que nous irons dans des montagnes éloignées, où vous n'aurez pas le désagréable voisinage de la capitale. Voyez si notre offre vous plaît. Celui qui tenait hier le sceptre de Sanor, le prendra aujourd'hui parmi nous.

— Les choses vont à merveille, dis-je en riant à Clairancy, et vous êtes vraiment né pour commander. Hier vous étiez empereur, aujourd'hui vous voilà chef de brigands.

— Nous ne sommes pas des brigands comme vous l'entendez, reprit l'orateur de la troupe. L'honneur est en vogue dans notre so-

ciété. Nous ne tuons point, et celui d'entre nous qui donne la mort sans y être forcé, la reçoit aussitôt de nos mains, mais nous dépouillons ceux qui ont trop de quelques richesses superflues. Nous donnons aux malheureux la dixième partie de nos prises. Nous partageons le reste en frères, et le capitaine n'a pas plus grosse part que le cuisinier. Son seul avantage est d'être strictement obéi. Depuis dix-huit ans, je m'acquitte honorablement de cette charge, mais la compagnie aurait tant de profit à vous posséder, que je m'en démets de bien bon cœur en faveur du prince maudit.

Ce discours nous parut bien extraordinaire. Et j'avoue, pour ma part, que je serais resté volontiers parmi ces honnêtes bandits, mais Clairancy ne voulait pas faire une si lourde chute.

— Messieurs, répliqua-t-il aux brigands, qui attendaient sa réponse, je crois exprimer les sentiments de tous mes compagnons, en vous disant que votre proposition nous fait le plus grand honneur, que nous sommes on ne peut plus sensibles à vos procédés, et que nous passerions de bon cœur le reste de notre vie avec vous, si nous étions libres, mais des engagements sacrés nous rappellent dans le royaume d'Albur, et nous sommes forcés de nous y rendre. Seulement, pour vous prouver quel cas nous faisons de vous, nous vous lais-

serons, en vous quittant, un de nos cimeterres, et nous partagerons notre or avec vous. Auparavant, nous attendons de votre complaisance un grand service.

Clairancy leur expliqua alors comment nous nous étions égarés à la recherche de la femme de Martinet. Ce pauvre époux, qui avait plus de tendresse pour sa femme depuis qu'elle l'avait si généreusement suivi, et qui se mourait d'inquiétude de ne la point voir revenir, leur conta toute l'histoire de notre fuite, et finit par les prier d'envoyer quelques-uns d'entre eux à la rencontre de l'épouse égarée. Les gens de la caverne connaissaient parfaitement le bourg où elle était allée, aussi bien que le lieu où nous devions l'attendre, et tous les endroits les plus cachés du bois. ils se détachèrent donc au nombre de douze, et s'enfoncèrent dans la forêt, en nous promettant d'être de retour dans une heure, et en nous priant de songer encore, pendant ce temps, à la prière qu'ils nous avaient faite. Deux autres, vêtus en paysans, s'en allèrent au bourg en question.

En les attendant, ceux qui restaient redoublèrent leurs instances, pour nous prier de demeurer avec eux, et nos refus obstinés parurent leur causer du chagrin. Nous nous informions en même temps de leur genre de vie. Nous reconnûmes encore qu'ils eussent été d'honnêtes gens, s'ils n'eussent pas volé sur

les grands chemins. Édouard, tout étonné de leur modération et de leur sagesse, leur demanda quelle malheureuse idée les avait poussés à se faire brigands.

— Que voulez-vous, répondit un jeune homme de la troupe, nous y sommes bien obligés !

— Obligés ! m'écriai-je ? Eh ! qui peut vous forcer à prendre le chemin de la potence?

— Les lois du pays, répliqua-t-il. Nous sommes maudits comme vous, pour avoir méprisé des cérémonies ridicules. Tout le monde a le droit de nous tuer. Nous n'avons, pour éviter la mort, que le moyen que nous avons pris.

Nous devenions alors compagnons d'infortunes. Nous cessâmes de nous étonner de l'intérêt que nous nous portions mutuellement. Nous témoignâmes de nouveau nos regrets de ne pouvoir rester dans la caverne. Quelques-uns de nos hôtes nous répondirent qu'ils sentaient nos raisons ; qu'ils ne nous pressaient plus, et qu'ils nous offraient même leur appui pour sortir de l'île. Nous acceptions avec reconnaissance cette nouvelle preuve de générosité, quand ceux qui s'étaient répandus dans la forêt commencèrent à revenir. Ils s'étaient distribué les diverses parties du bois, et l'avaient parcouru aussi bien que possible, mais tous les douze revinrent sans avoir rien découvert. Le Manseau était dans des agitations difficiles

à exprimer. Nous n'étions plus inquiets pour nous, puisque nous avions soupé, mais nous ne pouvions perdre sans douleur une compagne aimable et courageuse, outre que nous prenions part à la désolation de notre pauvre camarade. Les uns disaient quelle était sans doute retournée à la capitale, en nous croyant partis sans elle. Les autres, qu'elle avait peut-être été la proie de quelque bête féroce. Le chef de la troupe nous dit qu'il m'était assurément rien de ces deux suppositions. D'abord, parce qu'il y avait peu de bêtes féroces dans les environs. Ensuite, parce qu'étant maudite comme nous, pour nous avoir suivis, sa tête était en danger dans la capitale, si elle était reconnue, et qu'elle avait sans doute trop de bon sens pour s'être jetée dans les griffes de la mort.

— Hélas ! s'écria vivement Martinet, ce péril que vous me faites connaître, quelle a affronté sans que je le sache, elle l'a sans doute trouvé dans le bourg où nous l'avons laissé aller… Les gens qui l'habitent l'ont peut-être reconnue… Ma pauvre femme !

À ces mots, il se mit à pleurer. Quelques-uns des brigands s'attendrirent avec lui, et nous n'eûmes pas le courage de consoler une douleur peut-être fondée.

Toutes nos craintes se réalisèrent bientôt. Les deux hommes qui avaient été envoyés au bourg, revinrent enfin, une heure après l'au-

rore. Leur air consterné, leurs gestes furieux, la vitesse de leur course, tout nous annonça, du plus loin que nous les aperçûmes, un événement affreux, que nous aurions voulu cacher au malheureux Manseau.

Mais il les avait vus avant nous. Il courut à leur rencontre, et leur demanda s'ils lui apportaient le désespoir. Ces deux hommes ne lui répondirent que ces mots.

— Du courage, et vous serez vengé ! Il connut alors son malheur, et poussa des sanglots déchirants. La manière pathétique dont il regrettait sa femme, nous prouva que si son esprit était bizarre, son cœur était fait pour aimer fortement. Cependant, nous voulions apprendre les découvertes des deux messagers. Aussitôt qu'ils furent au milieu de nous, le plus ardent prit la parole :

— Tirez vos armes, nous dit-il, et marchons à la vengeance. Un meurtre affreux vient de se commettre. Il est temps de défendre notre propre cause. De vaines malédictions, qui indignent l'Éternel, conservent toujours leur crédit sur le vulgaire. La femme que nous cherchions a été reconnue hier dans le bourg où elle venait d'entrer. La populace, qui avait son signalement, a poussé contre elle le cri de la mort. Tous les bras de ces êtres vils, qui chargent la Terre à deux pas de nous, se sont armés. On a poursuivi votre malheureuse com-

pagne. Elle a cru trouver un asile chez le gouverneur du bourg, elle y a trouvé la mort et l'enfant qu'elle portait, forcé de naître avant que son heure fût venue, a été percé de mille coups sur le cadavre sanglant de sa mère. Ce matin encore, la double victime est exposée sur la place publique, où chacun se fait un devoir d'y porter l'outrage et l'injure. Un seul homme, celui qui ma ras conté la catastrophe que je pleure avec vous, un seul homme n'a point pris part à ce meurtre exécrable. Il fuit le bourg où le crime s'est commis, parce que la vengeance va l'anéantir.

Ce discours nous avait- rendus muets d'horreur. Nous ne rompîmes le silence que pour parler de nous venger. Le Manseau ne pleura plus. Il se jeta à deux genoux, et s'écria d'une voix forcenée :

— Dieu des vengeances ! Protège la plus juste des causes ! extermine cette horde qui t'outrage ! Nous étions fous furieux. Les brigands, au nombre de quarante, s'étaient armés à la hâte.

— Il ne faut pas délibérer plus longtemps, s'écria alors le vieux capitaine. Marchons à la vengeance.

Nous répétâmes tous ce cri de vengeance, et, au bout d'un quart d'heure, nous tombâmes comme la foudre au milieu du bourg criminel. La multitude était encore rassemblée

sur la place publique, autour de la victime que ces barbares rappaient et injuriaient tour-à-tour. À cet horrible aspect, à la vue de notre compagne déchirée et sanglante, notre fureur ne connut plus de bornes. Tous tant que nous étions, nous nous précipitâmes comme des lions affamés sur cette vile populace. Le carnage fut horrible. La flamme ravagea en un clin-d'œil le bourg tout entier. Rien ne nous échappa, parce que tout nous semblait coupable. Pendant que la maison du gouverneur était la proie de l'incendie, un de nos brigands prit le corps de la femme assassinée, et le jeta dans la flamme.

— Regarde, dit-il en même temps au Manseau hors de lui-même, l'ombre de ton épouse est satisfaite. Voilà les funérailles dignes d'elle et de nous.

Quand le bourg fut remplacé par un désert de cendres, nous en sortîmes à grands pas.

— On va sans nul doute nous poursuivre, dit alors le vieux capitaine. La mer n'est pas loin. Fuyons.

Nous marchâmes donc d'un seul trait au port voisin. Un grand vaisseau était en rade. Nous y montâmes à la hâte. Tous ceux qui s'y trouvaient furent jetés à la mer, et nous nous éloignâmes des côtes maintenant odieuses de Sanor.

Quand nous fûmes en pleine mer, le vieux capitaine nous demanda où nous voulions qu'on nous conduisit.

— Au royaume d'Albur, lui répondit Clairancy.

Nous n'en étions éloignés que de quelques lieues. Nous y débarquâmes avant la fin du jour.

— Pour nous, reprit un des brigands, nous ne pourrions vivre dans ce pays. Nous allons donc vous y laisser, et tout en regrettant de vous perdre, nous prendrons une autre route.

Nous voulûmes alors engager ces braves gens à partager les richesses que nous portions sur nous. Ils s'y refusèrent, ne voulant pas, disaient-ils, nous priver de choses qui nous seraient bientôt nécessaires. Ainsi, nous fûmes obligés de les quitter sans pouvoir leur témoigner notre reconnaissance. Le Manseau, plus adroit que nous, n'offrit rien, mais considérant que ces gens, obligés de fuir, avaient aussi bien que nous besoin d'argent, il laissa dans la salle à manger du vaisseau tout l'or et tous les bijoux que sa malheureuse femme lui avait apportés. Cette particularité qu'il nous apprit quand nous fûmes à terre et dès que nous eûmes perdu de vue le vaisseau, nous consola un peu. Nous remerciâmes ce bon compagnon, et nous cherchâmes à le distraire de sa douleur.

Chapitre XXV – Retour à Silone. Départ pour la capitale d'Albur. Rencontre d'un lac.

La vengeance que nous venions d'exercer, loin de calmer la tristesse du Manseau, n'avait fait que l'inquiéter davantage. Les réflexions que le temps nous fit faire sur notre conduite à l'égard des Sanorliens criminels, nous amenèrent de longs remords. Notre vengeance avait été trop cruelle, et sans doute des innocents y avaient péri. D'ailleurs, les coupables même étaient de malheureux abrutis par la superstition, qu'il fallait éclairer et non exterminer, comme nous avions fait.

Cependant nous étions sur les Terres alburiennes, à vingt lieues de Silone. Nous résolûmes de nous y rendre avant que notre fuite de Sanor y fût bien connue avec toute ses circonstances. Nous ne craignions plus d'être recherchés dans ce royaume, puisque nous n'étions plus sous le gouvernement Sanorlien, et que d'ailleurs le royaume d'Albur était un sûr asile pour les étrangers, parce que son im-

mense population et la sagesse de ses lois le rendent redoutable à tous ses voisins, et aux Sanorliens eux-mêmes, qui ont bien à la vérité un grand avantage dans leur taille plus élevée, mais qui sont près de vingt fois moins nombreux que les Alburiens.

— Nos plaisirs seront moins vifs ici, dit Édouard, mais au moins nous vivrons sans Terreur, et dans l'état le plus tranquille. Au surplus, pour diminuer nos ennuis, nous pourrons voyager dans toutes les contrées de ce globe, en prenant garde toutefois à nous conduire plus sagement que dans l'île d'où nous sommes heureusement sortis.

Après deux jours de marche à travers des campagnes charmantes et des bourgs multipliés, nous rentrâmes à Silone. Je ne dois pas oublier de dire que nos yeux, habitués dans Sanor à ne voir que des hommes de trois à quatre pieds, eurent quelque peine à se refaire à la taille des Alburiens. Quoi qu'il en soif, nous fûmes bien accueillis dans toute notre route, et quand nous reparûmes dans la maison de notre ancien patron, où nous nous attendions à une petite semonce, pour le tort que nous avions eu de manquer de parole au roi d'Albur, nous fûmes très agréablement surpris de nous voir reçus par des cris de joie. Le patron, homme indulgent et plein de bonté, se contenta de nous faire quelques légers re-

proches sur la lenteur de notre retour. Après quoi il nous conduisit à notre petit logement, où l'on nous apporta de suite à dîner. Il avait fallu nous remettre au maigre en rentrant dans Albur, mais nous étions tellement las de viandes, que la nourriture des Alburiens nous parut alors un régal. Le patron vint dîner avec nous, et il nous apprit que deux voitures royales nous attendaient depuis huit mois à Silone, pour nous conduire auprès du roi, qui brûlait d'impatience de nous voir. Clairancy répondit à cela que nous étions désolés d'avoir abusé si longtemps des bontés du prince et de son peuple ; que nous ne voulions pas lasser davantage sa patience, et que nous partirions le lendemain. Le patron parut approuver cette résolution et, avant d'aller en avertir le gouverneur de la ville, il nous témoigna les regrets que lui avait causés la mort de Williams, qu'il n'avait apprise que la veille de notre retour. Après avoir donné tous des plaintes à cette perte, le patron nous quitta. Pendant qu'il se rendait chez le gouverneur, nous fîmes les préparatifs de notre voyage pour la capitale.

Nous étions à cinquante lieues de cette grande ville, et nous devions achever cette route en dix jours, dans les fastueuses voitures qu'on avait fait faire exprès pour nous. Comme nous n'avions qu'un beau pays à parcourir, nous regardions ce voyage comme une promenade agréable. Le lendemain matin, les deux

voitures qui devaient nous conduire arrivèrent devant notre porte. Elle étaient traînées chacune par six éléphants du pays, (de la grosseur de nos veaux de six mois,) attelés deux à deux. La forme de ces voitures était allongée. Elles avaient chacune trois sièges, et nous n'étions plus que cinq depuis la mort du pauvre Williams... Nous devions aussi être escortés par soixante soldats de la garde du roi, montés sur des éléphants noirs. La curiosité est de tous les pays. Quand ces monstrueuses voitures se mirent en mouvement, avec un cortège si magnifique, il y eut une affluence de toute la ville pour nous voir partir.

Le patron nous avait toujours témoigné de l'intérêt, et il avait pris pour nous un véritable attachement, Cependant, il nous vit sans regret partir pour la capitale, parce qu'il savait, disait-il, que noué y serions mieux qu'à Sanor. Pour mous, maintenant dans le royaume d'Albur, nous souhaitions ardemment de voir la cour.

Après une heure de protestations de reconnaissance, nous donnâmes au patron le baiser d'adieu. Il nous avait promis avant notre départ pour Sanor, de nous donner le livre sacré de la religion d'Albur. Il nous tint alors sa promesse, et accompagna ce présent d'une bourse pleine d'or. Le gouverneur de Silone vint alors nous haranguer. Il nous témoigna le désir que

le roi avait de nous connaître, et les regrets de la ville, où nous étions en assez bonne odeur. Mais personne n'eut à se plaindre de son discours, car il dura à peine quelques minutes. Il parlait cependant devant des étrangers qui allaient voir le roi, et devant la moitié de la ville rassemblée.

Tandis que nous admirions cette grande sobriété de paroles, notre cortège se mit en marche, et on sortit de la ville avec une lenteur imposante. Une partie du peuple nous accompagna jusqu'aux portes. La, notre bon patron et plusieurs autres citoyens avec lui, nous souhaitèrent un heureux voyage. Les éléphants prirent une marche plus agile, et nous entrâmes dans la campagne, pendant que les habitants rentraient dans la ville.

Les deux voitures étalent au milieu de la grande route, à côté l'une de l'autre, et nos soixante gardes, divisés en deux troupes, marchaient devant et derrière, pour obliger les voitures des particuliers à se détourner un peu devant nous. Les chemins étaient continuellement bordés de curieux du voisinage, qui voulaient voir passer notre cortège, comme on va voir la marche du bœuf gras en Europe.

Nous fîmes deux haltes le premier jour. On nous reçut bien partout, Mais sans que nous causassions à personne la moindre frayeur, quoique tout le monde s'étonnât de nous voir

si grands. Nous couchâmes dans une petite ville, où l'on avait dressé une tente au milieu de la place publique pour nous loger.

Nous n'avions fait que cinq lieues dans la journée, mais nous n'avions pas eu le temps de nous ennuyer, parce que nous jouissions du continuel spectacle de la foule des curieux. Les routes bordées d'arbres, les voitures de tout genre que nous rencontrions à chaque instant, les troupeaux de bœufs et de moutons qui paissaient dans les campagnes, des prairies agréables, des villages en miniature, tout cela occupait assez notre esprit et nos yeux, pour prévenir la fatigue de l'ennui. On fit autant de chemin le lendemain et les jours suivants, que dans la première Journée.

Nous ne trouvions rien de bien remarquable, que la beauté générale du pays et la simplicité des usages, qui nous fournissaient d'abondantes matières de conversation, et semblaient détourner un peu le Man seau de ses souvenirs douloureux.

Le sixième jour de notre voyage, nous arrivâmes au bord d'un étang qui baignait le pied de la grande route, partout élevée en chaussée. Ce lac immense, selon l'expression des Alburiens, avait bien six ou sept cents pieds d'étendue dans sa plus grande longueur. Il était environné de gazons frais et d'arbustes. L'eau en était extrêmement pure. À la vue de ce lac déli-

cieux, le capitaine des gardes nous proposa d'y prendre un bain. Nous allions demander une station dans cet endroit, si on ne nous l'eût pas offerte. Le cortège s'arrêta donc. On donna aux éléphants la liberté de paître aux environs, et chacun se déshabilla à la hâte, pour entrer dans le lac. Les soixante gardes, aussi bien que les conducteurs de nos éléphants, furent prêts avant nous, et se mirent à nager assez légèrement. Nous fûmes bientôt en état de les imiter. L'eau était extrêmement douce, et chacun se réjouissait des y délasser. Mais ce lac, profond pour les gens du pays, l'était bien peu pour nous, puisqu'à vingt pas de la rive, nous n'avions pas de l'eau jusqu'aux reins.

Les petits hommes qui nous accompagnaient savaient tous nager, mais quelques-uns, apparemment fanfarons, s'étant avancés trop loin dans le lac, sentaient leurs forces défaillir, et se voyaient en danger d'être noyés avant de regagner la rive. Nous les aperçûmes bientôt qui se débattaient au milieu du lac, en implorant faiblement notre secours. Chacun de nous y courut de son côté, et tous les imprudents, au nombre de dix-huit, échappèrent à une mort presque infaillible. Quoique nous n'eussions bravé aucun péril dans cette petite expédition, n'ayant été mouillés qu'à mi-corps, on ne laissa pas de nous remercier avec autant de reconnaissance que si nos jours eussent été exposés pour conserver ceux de nos amis.

Nous avions remarqué que cet étang fourmillait de poissons rouges et noirs. Nous voulions, s'il ne nous était pas permis d'en manger dans le royaume d'Albur, examiner au moins les habitants de l'onde, et les comparer à ceux de notre globe, mais le capitaine des gardes nous observa que la journée s'avançait, et il nous pria de remonter en voiture.

On se remit donc en route et comme nous avions encore pour trois longues heures de marche avant d'arriver à notre gîte, je tirai le livre saint que m'avait donné le patron.

Nous l'avions déjà tous lu plus d'une fois et si j écrivais toutes les discussions qu'il éleva entre nous, j'en ferais un volume cent fois plus gros que le livre même. Comme il n'avait que douze feuillets fort petits, j'aime mieux en donner ici une traduction fidèle et simple. On y verra toute la religion du pays d'Albur.

Chapitre XXVI – Livre Sacre Des Alburiens.

Dieu[7] a précédé le temps, et le temps s'éteint devant lui. Il est éternel.

Tout dans ce monde nous annonce sa puissance, sa justice, sa grandeur, et surtout sa clémence infinie. Il est le père de la nature. Toute la nature le bénit et l'adore.

Des peuples ignorants, des mortels féroces, ont fait du Dieu de bonté un roi terrible. Le despotisme et la tyrannie ne se logent que dans des cœurs lâches et timides. La puissance de Dieu est sans bornes. Quels ennemis a-t-il à craindre ? et pourquoi, serait-il le tyran du monde ? Il en est le seul maître. Il a tout animé par un seul désir. Il peut également tout éteindre.

Il ne demande point qu'on le craigne. Pour prix de ses bienfaits sans nombre, il ne veut de ses enfants que leur amour et la douce reconnaissance. Un tyran mortel ne se plaît à voir tout trembler devant lui, que parce qu'il tremble lui-même devant la mort, toujours prête à le frapper.

7 L'original porte partout O, ou le grand O

Si Dieu avait un ennemi, la puissance universelle serait partagée, et il ne serait plus Dieu. Son ennemi sèmerait le mal pendant qu'il répand les bienfaits, et la Terre serait désolée.

Quelques-uns ont regardé la foudre, les inondations, la stérilité de la Terre et les autres fléaux de la nature, comme des marques terribles du courroux divin. Si le grand Dieu s'irritait contre les hommes qui sont si faibles, il chercherait un culte de crainte, et non un culte d'amour. Ses enfants deviendraient de tremblants esclaves. Il apprendrait aux rois à tyranniser les peuples si ne serait plus Dieu, puisqu'il aurai les vaines passions des hommes.

On doit donc regarder la foudre, les inondations, la stérilité, les pluies de pierres et les autres fléaux, comme des choses naturelles. Les ouvrages de Dieu sont parfaits, si on les compare aux ouvrages et aux be soins des hommes, mais combien ils sont imparfaits, si on les compare à Dieu.

Le corps humain est sujet à mille maux, aux infirmités sans nombre, à la décrépitude. La nature est plus durable, mais elle a aussi ses maladies et ses remèdes. Si elle était constamment la même, constamment douce, également forte dans tous les temps, en un mot, si elle était parfaite, elle serait Dieu

même.

La nature n'est point éternelle, puisqu'elle est l'ouvrage de Dieu. Il l'a créée dans des temps éloignés. L'époque nous en est inconnue. Nous savons seulement qu'en formant cette Terre féconde, et en la peuplant de tous les animaux qu'elle nourrit, il fit d'abord Les hommes en petit nombre, pour leur apprendre dans la suite qu'ils devaient tous se regarder comme des frères.

Tandis que les autres ouvrages de Dieu lui rendent un culte muet, l'homme, son plus noble ouvrage, doit lui rendre un culte animé. Le ciel, la Terre, les plantes, enfin toute la nature n'a reçu qu'une existence matérielle et impassible. L'homme reçoit, avec la vie, la jouissance de tout ce qui l'entoure. Les actions de l'homme ne sont point serviles et obligées, comme le mouvement de la Terre et la végétation des plantes, il n'est point soumis invinciblement à ses passions, comme les bêtes. Tout en lui annonce un être libre.

Dieu, en le formant, lui donna un corps matériel, plus parfait à la vérité que celui des animaux, mais également soumis aux dégradations, aux accidents, aux besoins et à la mort. Ensuite, au lieu de l'animer d'un instinct machinal, propre seulement à prévoir les périls, à sentir les besoins et les passions, il l'anima d'un souffle immortel. Il lui donna la pen-

sée, que quelques-uns ont appelée l'âme.

L'animal fait son repas du jour sans songer à celui du lendemain. Il ne jouit que du présent. Il ne connaît point la mort, et ne calcule point la durée de sa vie. Il ne fuit le danger que parce qu'il craint des maux qu'il a déjà soufferts. Il meurt jeune, sans savoir qu'il va mourir, sans s'étonner d'expirer sitôt. Tel serait l'homme, s'il n'avait point d'âme.

Mais l'homme prévoit ses besoins avant de les sentir ; il compare les biens avec les maux ; il sait le prix de la vies il gouverne ses passions ; il connaît son Dieu ; il le bénit, il l'adore, et dans son cœur et dans sa bouche. Il a fait des lois sages ; il vit en société ; il parle, et il communique à tous les hommes sa pensée.

Cette pensée qui est l'âme, qui ne vieillit point avec le corps, que le temps ne peut altérer, qui s'élève jusqu'à Dieu, ne doit point partager le triste sort de son enveloppe matérielle. Cette âme, qui distingue l'homme des autres animaux, ne périra point avec le corps où elle fut emprisonnée. Elle est immortelle, Quand la mort brise sa prison, elle s'échappe, et reçoit le prix de ses vertus, ou le prix de ses crimes.

En créant nos âmes, Dieu aurait pu les combler immédiatement d'un bonheur sans mélange, mais l'âme n'aurait point senti ce bienfait. Elle l'eût regardé comme son essence,

et c'eût été une récompense sans mérite. Il l'assujettit donc à un corps grossier, et l'enferma dans une masse de matière, comme dans un lieu d'épreuve, pendant un court espace. Il lui donna un penchant égal pour la vertu et pour le vice, et lui permit de choisir à son gré.

Il y eut des hommes qui aimèrent mieux leur corps que leur âme. Ils se livrèrent à toutes leurs passions, et trouvèrent le chemin de la vertu trop difficile. Ainsi ils s'éloignaient de Dieu pour se rapprocher de l'animal.

Il y eut d'autres hommes qui aimèrent mieux leur âme que leur corps. Ils trouvèrent que le chemin du vice est semé de remords, et que les plaisirs criminels sont amers. Ils surent modérer leurs passions, et ils se rapprochèrent de Dieu.

Les premiers voulurent s'excuser, en disant qu'ils étaient vicieux par une destinée invinciblement inhérente à leur nature ; qu'ils ne pouvaient s'empêcher de l'être ; que Dieu les avait faits de la sorte, et qu'il serait injuste de les punir.

Les autres disaient que l'homme peut faire le bien comme le mal, et que l'âme, supérieure aux grossières passions du corps, doit conserver son empire sur la matière et ceux-là étaient justes. Ils adoraient le grand Dieu, faisaient du bien à leurs frères, oubliaient les injures, et n'oubliaient point les bienfaits. Ils chérissaient

leur patrie et leurs parents. En un mot, ils faisaient le bien pour lui-même, et gagnaient les récompenses divines sans croire qu'ils les méritaient.

De ces dignes enfants de Dieu, il en est encore sur la Terre, mais le nombre de ceux qui se trompent est toujours le plus grand. Cependant, le culte du grand Dieu, et les préceptes de la justice sont gravés dans tous les cœurs.

(Après les sentences qu'on a lues sur les pyramides, le livre sacré se termine par ces mois :)

Bénis donc ce grand Dieu, sans qui tu serais dans le néant, aussi bien que toute la nature.

Rends le bien pour le bien. Rends-le aussi pour le mal. Sois vertueux, et compte sur les récompenses éternelles.

Chapitre XXVII – La capitale. Le roi d'Albur. Académie. Mœurs alburiennes.

Enfin, le dixième jour au soir, nous arrivâmes à la capitale d'Albur. Nous avions traversé plusieurs grandes villes, mais quoique belles et bien peuplées, elles nous arrêtaient peu, parce qu'elles étaient trop régulières.

J'ai remarqué qu'un pays bien policé, peuplé de gens vertueux, cultivé avec soin, et bâti avec un goût symétrique, offre moins d'intérêt qu'un pays à demi barbare. Outre que l'on se trouve humilié de rencontrer des hommes meilleurs que soi-même, on se lasse de ne point trouver assez de variété et Je crois qu'un pays où tout serait bien, ne pourrait être qu'un pays fort ennuyeux.

Le roi Sora vint au-devant de nous jusqu'à la porte de la ville. Ce prince avait des gardes en assez grand nombre, mais ils n'étaient point armés autour du monarque, et servaient plutôt à annoncer sa présence qu'à défendre sa personne.

Nous mîmes pied à Terre, pour aller saluer

le roi. Il était monté sur un cheval extrêmement vif. L'animal ne nous eut pas plutôt aperçus, qu'il commença à s'effrayer et après plusieurs caracoles, il prit son élan, et rebroussa chemin à travers le peuple, pour rentrer dans la ville. Les Alburiens effrayés, se rangeaient devant le cheval, sans oser l'arrêter à la bride, et il allait probablement arriver quelque malheur au prince, lorsque Édouard, se souvenant de l'agilité de ses jambes, courut sur le cheval du roi, le joignit bientôt, et l'arrêta de vive force. Le peuple charmé, proclama notre compagnon le sauveur du monarque et, comme c'est l'usage dans ce pays d'ennoblir ceux qui ont protégé dans quelque péril les jours du roi, le chancelier du royaume, qui se trouvait là, retourna au palais, où il expédia des litres de noblesse pour Édouard. Celui-ci les reçut le soir même, avec une médaille ronde qu'on. lui passa au cou, et qui portait d'un côté l'effigie du roi Brontès, et de l'autre le récit en peu de mots de son service éminent. Cette distinction ne lui donna pas plus de fierté.

Le prince Sora s'exprimait avec beaucoup de grâce et de facilité. Quand nous l'eûmes salué avec respect, et qu'il nous eut fait ses compliments et ses reproches sur notre lenteur à le venir voir, Clairancy lui demanda, en entrant dans là ville, pourquoi ses gardes marchaient autour de lui désarmés, et s'il ne craignait point quelque trahison.

— Je n'en ai point à craindre, répondit-il. Le titre de Roi n'est pas fort envié dans ce pays, car celui qui gouverne n'est pas le plus heureux des Alburiens. Il est seulement le point de ralliement de toute la nation. Il empêche les ministres ambitieux de tyranniser le peuple, comme cela se voit dans les républiques. Il est le représentant de la patrie, mais on le charge de toutes les fautes qui se commettent sous son gouvernement et le trône ne lui donne point de gloire, s'il n'en a point méritée. Mes frères et tous ceux de ma famille n'ont aucun intérêt à rechercher la couronne. Elle ne les rendrait mi plus puissants, ni plus aimés. On peut gagner ici l'amour du peuple dans tous les postes. Les bienfaits, les sages exemples, la justice, sont, pour les magistrats les sénateurs et les ministres, des moyens de se faire aimer. Un roi doit faire plus. Il faut qu'il rende tout son peuple heureux ; qu'il soit juste envers le plus petit comme envers le plus élevé ; qu'il serve de modèle à tous ses sujets ; qu'ils fasse des lois sages, s'il veut qu'on le chérisse, et qu'on ne l'enterre pas honteusement après sa mort.

La royauté n'est pas non plus un titre dans l'histoire. Le moindre particulier qui fait une belle action, est consigné dans les mémoires de son temps. Un roi qui ne fait pas le bien tous les jours de sa vie, meurt souvent en emportant dans la tombe toute la gloire qu'il

espérait. Il y a déjà eu deux cent quatre-vingts rois qui ont régné sur les Alburiens, et les deux tiers de ces monarques ne sont plus connus que par leurs noms, tandis que leurs généraux et le grands hommes de leur temps jouissent d'une gloire immortelle.

Les princes médiocres avaient encore l'espoir de vivre dans la postérité, par les ouvrages des bons poètes, qui leur vendaient de magnifiques éloges. Mais le sage Brontès, mon père, porta une loi qui défend de louer les rois pendant qu'ils vivent, et qui proscrit la coutume d'élever des monuments au prince tandis qu'il est sur le trône. Bien plus, les monnaies ne sont point frappées à l'effigie du prince régnant, mais à celle du dernier roi, si toutefois il en est digne. Ainsi, les médailles et les pièces d'argent qu'on fait sous mon règne, portent les traits de Brontès et, si dix rois indignes lui succèdent, pendant ces dix règnes les médailles et les monnaies porteront la même figure, avec une légende au-dessous, qui annoncera seulement l'année. Cette loi, si favorable et si chère aux peuples, force désormais les rois à être justes, bons et laborieux.

Nous étions entrés dans la capitale qui porte le nom d'Orasulla. Nous avancions si lentement, que nous arrivâmes au palais bien avant dans la nuit. On nous avait bâti une maison vaste et commode, où nous trouvâmes

tous les ameublements nécessaires, et des portes qui pouvaient du moins nous laisser passer sans nous obliger à baisser la tête. Le roi vint nous y voir plusieurs jours de suite, pour s'entretenir avec nous des coutumes de notre monde. Il en tira peu de fruit, parce qu'en effet ses lois étaient plus sages que les nôtres, mais comme on avait cru jusqu'alors dans le petit globe, que le ciel d'où nous descendions n'était point habité, il nous témoigna le désir de faire écrire notre histoire et tout ce que nous savions de notre monde, pour en instruire les Alburiens. Le Manseau offrit au roi ses services, qui furent acceptés, et il rédigea, en moins de six mois, un énorme volume, qui fut mis en bon langage du pays par un historiographe titré, et qui se publia en quatre tomes in-folio, de cinq à six pouces de hauteur.

— Si je n'ai pas de gloire dans mon pays, disait le Manseau en façonnant son chef-d'œuvre, j'en aurai du moins ici, et le roi Sora me devra une partie de la sienne. Nous étions contents de voir ce pauvre homme occupé, parce qu'il devenait alors moins triste.

Cependant, nous allions visiter les monuments et les lieux remarquables de la capitale. Cette grande ville était à peu près ronde, comme toutes les villes alburiennes. Elle avait près d'une lieue d'étendue. Dix places publiques, toutes décorées d'une pyramide de

cinquante pieds. Deux cents rues, et plus d'un million d'habitants. Toutes les maisons étaient alignées, et bâties comme celles que nous avons décrites en arrivant, mais il y avait plusieurs palais magnifiques.

Un mois après notre arrivée, nous allâmes visiter le palais de l'académie, C'était un bel édifice, où tous les académiciens étaient logés et nourris aux dépens de l'état. Les bâtiments avancés contenaient la bibliothèque et la salle des séances. Les différents logements des académiciens occupaient l'enceinte d'une grande cour plantée d'arbres. Nous fîmes la visite de toutes ces constructions, qui étaient assez élevées pour que nous pussions y pénétrer sans trop de peine. Nous demandâmes à celui qui nous conduisait combien cette académie avait de membres.

— Elle en a douze, nous répondit-il, qui sont chargés de soigner la langue, et d'examiner les nouveaux mots qu'on y veut introduire.

— Douze seulement ! s'écria Clairancy. Et chez nous on se plaint de n'en avoir que quarante.

— Eh bien ! reprit notre guide, nous nous plaignons ici d'en avoir trop et nous serions bien heureux que nos douze académiciens fussent tous dignes de l'être… Ces mots nous rappelèrent le mot de Socrate : *Ma maison est bien petite, mais je la trouverais assez grande,*

si je pouvais la remplir de vrais amis.

Tristan demanda ensuite s'il y avait dans le royaume une académie d'antiquaires.

— Il y a longtemps que nous n'en avons plus besoin, répondit l'Alburien. Depuis plus de six mille ans nous sommes sûrs qu'on écrit notre histoire. Et nous nous occupons peu de ce qui a précédé cette époque.

— Mais, continuai-je, vous devez chercher connaître les anciens monuments des peuples moins policés, leurs médailles, leurs vieilles monnaies, etc.

— Nous songeons bien plutôt, répondit notre guide, à nous informer de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs vertus et de leurs vices. Nous aimons mieux trouver une loi sage qu'un vieux vase de Terre fêlé, et nous sommes plus curieux de savoir si nos ancêtres et nos voisins sont plus justes que nous, que d'apprendre la figure de leur plats, la forme de leur chaussure, et la distribution de leur dîner.

Quant aux historiens, nous en avons cinquante bien titrés. Ils s'occupent tous ensemble d'écrire dans l'année courante, l'histoire de l'année qui vient de s'écouler. Ces cinquante ouvrages sont livrés au sénat, sous l'anonyme. L'académie en fait la lecture devant les sénateurs. On choisit les deux plus simples et plus véridiques de ces mémoires, et on brûle

les quarante-huit autres, tandis qu'on imprime les deux chefs-d'œuvres, et qu'on les dépose dans toutes les bibliothèques publiques.

— Sans doute que les particuliers n'en sont pas privés ?

— Non, si les particuliers les achètent.

— Mais, reprit Clairancy, cette barbarie de brûler quarante-huit ouvrages doit désoler quarante-huit auteurs.

— Non pas ! D'abord ils sont tous bien pensionnés par l'état, qui les occupe. Ensuite, ils apprennent à être désormais plus vrais et plus simples. Enfin, ils peuvent faire imprimer leurs livres, s'ils en ont conservé copie, comme cela se fait, mais ils sont obligés de les intituler Mémoires de telle année… brûlés pour les exagérations et les mensonges, par ordre du sénat Alburien. Au lieu que les autres ont le titre d'Histoire adoptés par l'état.

« Nous sommes encore un peu inondés de romans, de poésies, et de divers ouvrages d'agréments, mais avant de paraître, ils sont examinés par l'académie, qui en fait ôter les fautes de langage, et tout ce qui pourrait altérer le culte dû au grand Dieu, l'amour de la patrie, le respect des mœurs.

Là-dessus nous vîmes les académiciens sortir de leur grande salle de réunion. Ils avaient, pour la plupart, la physionomie spiri-

tuelle et modeste. On nous dit qu'en général ces hommes distingués n'avaient ni fatuité, ni morgue, ni présomption, ni insolence. Ce qui nous surprit extrêmement, puisqu'ils étaient académiciens.

Le lendemain matin, le prince Sora vint nous voir. La conversation tomba insensiblement sur l'amour et le mariage. Clairancy demanda au roi si les unions étaient heureuses dans le royaume d'Albur.

— Autant qu'elles peuvent l'être, répondit le prince. Du moins est-ce un prodige quand on voit un mari donner une chiquenaude à sa femme, ou une femme régaler son mari d'un coup de poing. La cause en est bien simple : on ne force point les inclinations. Un jeune homme et une jeune fille se conviennent mutuellement, ils s'épousent sans que personne ait le droit de les gêner.

— Et l'autorité des parents, répliqua le Manseau ?

— L'autorité des parents ne s'étend pas ici jusqu'à rendre les enfants malheureux. Lorsque deux amants veulent s'épouser, ils préviennent leur famille huit jours d'avance. Si le jeune homme a une réputation flétrie, s'il s'est souillé de quelque crime, le père de la jeune fille peut empêcher le mariage. Pareillement, si l'amante à de grands vices, les parents du garçon s'opposent à un choix indigne,

mais la fortune est comptée pour rien, aussi bien que les caprices et les haines de famille. Dans la suite, si les époux s'accordent mal, le divorce leur est ouvert. Il prévient tous les malheurs d'une mauvaise union.

— Le divorce, répliqua Édouard et les enfants?

— Le père se charge des garçons. La mère prend soin des filles. Vous trouvez peut-être ce moyen un peu grave par les conséquences qu'il peut avoir, mais songez que, dans les pays où le divorce n'est point permis, on compte des milliers de mari trompés, une foule d'épouses malheureuses ou délaissées et que, sous un gouvernement paternel, tous les liens doivent se briser quand il deviennent trop pesants.

— Vous parlez des maris trompés, comme s'ils étaient chez vous exempts de cette destinée. Toutes vos femmes seraient-elles fidèles ?

— Je sais, reprit en riant le prince Sora, qu'il y a des pays où la fidélité conjugale est un phénomène. Eh bien ! ici l'infidélité est une monstruosité si rare, que nous avons peine à croire ce qu'on nous conte des mariages de nos voisins.

— Et comment pouvez-vous vous flatter d'une prérogative qui serait unique dans ce monde-ci et dans le nôtre ?

— Et comment voulez vous, répondit le roi,

qu'une femme trompe son mari, ou qu'un mari trahisse sa femme, quand leur union a été libre, quand rien ne les oblige à vivre ensemble, quand ils peuvent se séparer à l'instant sans obstacle, sans honte, sans empêchement quelconque ?

— Cependant, s'il se trouve par hasard qu'une femme trahisse sa foi, quel châtiment lui inflige-t-on ?

— On la condamne à passer le reste de ses jours dans une maison de courtisanes publiques.

— La punition est singulière !

— Elle est terrible. Les courtisanes sont ici renfermées perpétuellement. Il leur est défendu de se montrer dans les rues. Elles pourraient accoster une femme honnête, et la pudeur de celle-ci serait offensée. Les jeunes gens qui aiment ces sortes de femmes peuvent les aller trouver dans les maisons qu'elles habitent.

— Sont-elles en grand nombre ?

— Elles seraient peu nombreuses, si elles ne se composaient que des femmes déshonorées. Il y en a d'autres qui exercent librement ce métier. Celles-là sont moins resserrées. Elles peuvent se promener pour leur santé hors de la ville, mais leur costume les fait reconnaître, et personne ne leur parle hors de chez elles. Les autres ne respirent l'air que dans leur

jardin.

— Tout ce que vous venez de nous dire, ajoutai-je, me fait croire que les courtisanes sont chez vous en mauvaise odeur, et que vous n'en avez point eu de célèbres ?

— Quelques-unes se sont fait remarquer par leur beauté, leur esprit, et quelques qualités louables, mais leur conduite les a ternies, et leur mémoire est morte.

— Il y a des pays où l'on pense différemment, reprit Édouard. J'ai même connu des personnes qui ne voyaient que de l'originalité dans les mœurs des courtisanes et bien des honnêtes gens placent sur leur cheminée les Aspasie, les Phriné, les Ninon, à côté des femmes illustres par leurs vertus, leur esprit, et des actions vraiment nobles.

— Ici, reprit le roi, on frappe des médailles, on grave des portraits, on élève des statues aux hommes et aux femmes célèbres, mais nos artistes n'ont pas encore eu l'idée de consacrer la mémoire de ces êtres que l'humanité ne reconnaît qu'en gémissant.

— Et quelle opinion avez-vous d'une fille qui a une faiblesse amoureuse ?

— La même que d'une femme qui a un enfant avec son mari. L'amour et le mariage ne sont qu'une même chose pour nous, et une fille qui devient mère est épouse de droit.

— Or ça, interrompit Tristan. Comment punit-on ici les enfants qui tuent leur père ou leur mère ?

— Que dites-vous, s'écria le roi en frissonnant ? Auriez-vous vécu dans un pays assez malheureux pour porter de pareils monstres ?

— Le vôtre en serait-il exempt, demanda Clairancy?

— Oui, grâce au grand Dieu, répondit le prince, nous n'en avons point encore eu à punir, et nos lois ne contiennent rien contre un crime aussi surnaturel. Je crois même qu'on n'en trouverait nulle part, si l'on examinait bien la chose. Les parricides sont ordinairement le fruit de l'infidélité des femmes et les enfants qui tuent leur père, ne sont que des enfants de l'adultère, ou des enfants changés en nourrice. Voilà pourquoi nous ajoutons tant de prix à la foi conjugale et toutes les fois que nous avons eu à juger un malheureux accusé d'avoir tué son père, nous avons fini par découvrir qu'il n'avait tué que son père putatif.

— Mais ceux qui tuent leur mère ?

— Ils ont été changés en nourrice. Du moins nous l'avons toujours découvert ainsi.

— Et quelle est leur peine?

— Celle de tous les homicides. On les enferme neuf jours avec leurs victimes. S'ils

vivent après ce temps d'expiation, ils sont supprimés à jamais de la liste des citoyens, chargés de l'opprobre public, dont ils portent sur le front une marque ineffaçable, gravée avec un cuivre brûlant, et condamnés à travailler aux mines.

— Avez-vous des duels, demanda encore le Manseau ?

— Quelquefois, répondit le prince.

— Sans doute vous les punissez?

— Non, certainement.

— Quoi! vos lois autorisent l'homicide et le meurtre ?

— Que parlez-vous d'homicide, dit le prince étonné ? Vos duels seraient-ils sanglants ? Ici, quand deux rivaux de gloire ou de mérite quelconque se disputent l'excellence, ils ne combattent que de générosité. Par exemple, un homme qui veut prouver la noblesse de son âme, s'épuise en largesses, et se ruine en aumônes. Un autre qui veut prouver son courage, emporte un étendard, si nous sommes en guerre, et tue quelques bêtes féroces, quand nous sommes en paix.

— Enfin, demanda Clairancy, soyez assez bon pour nous dire encore quels moyens vous employez contre le suicide ?

— Nous ne le reconnaissons point, répon-

dit le prince. Outre que cet excès de démence. est rare ici, quand une pareille monstruosité a eu lieu, nous l'attribuons à un accident inconnu, ou à la perte de la raison, parce qu'il n'est pas dans les choses possibles qu'un homme anéantisse de sang-froid un ouvrage de Dieu, quand son âme va paraître devant son juge. Nous croyons cependant intérieurement que Dieu pardonne au malheureux que le désespoir égare, et nous lui pardonnons de même. Mais nous nous gardons bien de pro noncer hautement qu'il y a eu un suicide, et nos papiers publics ont trop de sens pour l'annoncer. Ce mot sonne mal aux oreilles de l'homme faible et tel s'est tué, peut-être parce qu'il sait que d'autres l'ont déjà fait.

Chapitre XXVIII – Monuments alburiens. Leurs inscriptions. Transgression des lois du pays.

Quelques semaines après, nous allâmes visiter le musée public. C'était un grand édifice composé de quatre corps-de-logis qui entouraient un vaste jardin, et formaient un carré-long. Toutes les richesses et tous les chefs-d'œuvres des beaux-arts s'y trouvaient rassemblés.

Dans le premier bâtiment, on admirait les merveilles de la sculpture. Le marbre, l'airain, l'or, l'argent y brillaient de toutes parts, et bien souvent le travail surpassait cent fois la matière. Nous n'apercevions point de fer, parce que, comme je crois l'avoir déjà dit, ce globe n'en produit point. La seconde galerie contenait les beaux ouvrages de peinture. Nous y vîmes une série de cent-vingt tableaux sur l'agriculture, si petits et si légers, que l'un de nous aurait pu les tenir tous dans une de ses mains.

Le bâtiment du fond était destiné aux mé-

dailles, où l'on voyait gravées ce toutes les époques, toutes les belles actions, tous les souvenirs de la nation Alburienne.

L'autre galerie était le dépôt de toutes les inventions, de toutes les découvertes heureuses. Elle renfermait aussi plusieurs modèles des anciens costumes et des anciennes armures.

Dans le jardin, qui était planté d'arbustes verts et admirablement disposés, se trouvaient réunis les monuments de la reconnaissance du peuple. Les bons rois, à qui des statues étaient élevées. dans différentes villes, sur les ponts qu'ils avaient fait bâtir, et sur les places publiques, avaient encore leur place dans le jardin du musée. Les grands hommes dont on rencontrait les statues ou les bustes dans plusieurs endroits de la capitale, étaient aussi tous ensemble auprès des rois. Ce jardin, tous les jours ouvert, était pour le peuple une histoire de la nation. Les rois étaient rangés à la file par ordre chronologique. Leur nom se lisait au bas de leur statue, avec l'époque de leur règne et le sommaire de leur vie. La même chose avait été observée pour les généraux, pour les sages, pour les grands ministres, pour les magistrats illustres, pour les poètes célèbres, pour les écrivains distingués en tout genre. Nous trouvâmes cette belle et sage disposition plus convenable que le désordre des

musées européens. Sur une petite colline, se voyaient les inventeurs fameux. Là, nous trouvâmes avec plaisir des statues érigées à ceux qui avaient découvert l'imprimerie, et nous nous rappelâmes avec honte que cet honneur n'avait point encore été rendu chez nous aux inventeurs de cet art immortel. À peine même daignons-nous prononcer quelquefois leurs noms.

Tous les titres, toutes les inscriptions étaient en langue vulgaire du pays. Le Manseau s'en étonna.

— Il faut que ce peuple n'ait pas comme nous une langue ancienne, puisqu'il se sert ici de l'idiome populaire, nous dit-ilet en même temps il s'adressa à un Alburien, pour lui demander quelle éducation on donnait dans les collèges d'Albur.

— Jusqu'à douze ans, répondit l'Alburien, nos enfants apprennent à nager, à courir, à danser, à se défendre contre les bêtes féroces, à grimper sur les arbres. On leur enseigne en même temps un métier domestique, tel qu'ils le choisissent, et en un mot, toutes les choses qui peuvent leur donner des forces, avec les moyens de gagner leur vie par le travail des mains, s'ils y sont jamais obligés, (Vous entendez que je vous parle des riches. Les pauvres apprennent à lire dans les écoles publiques. Après cela, leurs parents en font ce qu'ils

veulent). Quand l'âge de douze ans est venu, les enfants prennent les livres, le crayon et la plume, et on les instruit des beautés de leur langue, en même temps qu'ils se forment au dessin et à l'écriture, puis on leur fait apprendre quelque bonne langue morte, mais particulièrement l'ancien langage *nate*, d'où s'est formée la langue alburienne. Cela cependant, sans cesser l'étude de l'idiome maternel, qui doit précéder, accompagner et suivre toute autre étude. À quinze ans, on leur parle de Dieu, et on leur donne le livre sacré. On les nourrit ensuite des ouvrages moraux. On leur apprend l'histoire et la géographie. À dix-huit ans, le collège leur est fermé, et ils font le reste seuls. Cette éducation est pour les femmes qui ont de la fortune, comme pour les hommes, à l'exception que les femmes n'apprennent point de langue morte.

— Cette langue nate, dont vous parlez, est-elle belle, demanda Clairancy ?

— Admirable, riche, féconde, harmonieuse, aussi belle que la langue alburienne. Quelques savants la parlent encore centre eux, et en font usage dans leurs discours, mais il est défendu de l'imprimer.

— Quoi ! et les bons ouvrages ?

— Oh ! les bons ouvrages des anciens Nates s'impriment tous les jours, et sont entre les mains de tous ceux qui les entendent, mais

il y a quatre mille ans que le peuple ne parle plus comme eux. Ceux qui voudraient aujourd'hui écrire en cette langue, ne feraient que de barbares rhapsodies. Pourquoi voulez-vous qu'on imprime des fatras, quand on a des chefs-d'œuvres ? Où serait d'ailleurs la dignité nationale, continua l'Alburien, si nos savants, possédant, de l'aveu de tous les peuples, la plus belle langue du globe, abandonnaient indignement leur mère, pour caresser un fantôme de quatre mille ans, qu'ils ne voient qu'à travers un nuage. Ce ne serait plus un Alburien qui écrirait, ce serait un homme sans patrie.

— Cependant, reprit le Manseau, une langue savante en impose davantage. C'est plus sublime, plus concis, plus respectable…

— Ne dites pas qu'une langue morte est sublime dans la bouche de gens qui ne l'ont apprise qu'avec des livres, répondit le petit homme. Si un ancien Nate revenait sur la Terre, et qu'il trouvât ici une belle inscription, (belle à notre avis, s'entend,) faite par un Alburien, il pourrait bien juger ridicule et trivial ce qui nous aurait paru sublime. Quant à la concision, elle est dans toutes les langues, lorsqu'on la cherche avec soin et tout ce qui tient à la patrie est respectable. Une inscription n'est-pas mise au pied d'un monument pour la partie savante de la nation, qui n'en à

pas besoin, mais pour la nation entière, pour le peuple, pour les étrangers. Or, je vous le demande, que dira le peuple, s'il passe devant un monument, et que, cherchant à le connaître, il n'y trouve que des mots inintelligible ? Que diront les étrangers, en voyant une langue morte occuper les droits de la langue vivante? Ils penseront que Les Alburiens ont un patois et non une langue, puisqu'ils en rougissent. Et que dira la postérité, en trouvant ici une langue plus vieille de quatre mille ans que l'époque où on l'emploie ? La postérité dira qu'elle ne sait plus quelle langue on parlait dans Albur.

Il y a encore des pays sur ce globe où cet usage barbare d'employer un idiome étranger subsiste toujours, mais il y est maintenu par les savants, qui parlent fort mal leur langue maternelle, et qui aiment mieux recourir à un galimatias inconnu de la multitude, que de trahir leur ignorance et leur mauvais goût. Chez nous, si les savants écrivaient en langue nate, on les tournerait en ridicule, comme de pauvres ânes qui ne sauraient pas l'alburien, puisque cette langue est là, qui peut aussi bien exprimer leurs idées. Nous avons aussi des voisins qui prient le grand Dieu en langage passé de mode. On serait mal reçu à nous proposer un pareil usage. Nous vouons savoir comment nous parlons Dieu, ce que nous lui demandons et le peuple croirait qu'on insulte à à divinité,

si les prêtres lui adressaient un baragouin étranger. Vous conviendrez qu'il serait dans se droits. Mais, je vous demande pardon…

En ce moment, le petit homme aperçut une dame à qui il alla parler et nous sortîmes des jardins du musée, plus étonnés de jour en jour de la grande sagesse de ce peuple. Une seule chose nous déplaisait dans ses usages, c'était l'abstinence universelle des viandes. Nous nous portions tous à merveille. Nous nous trouvions fort bien du régime que nous faisions dans ce pays, mais nous nous étions impatientés pendant notre premier séjour dans royaume d'Albur, le même désir de faire gras nous vint tracasser de nouveau, six mois après notre arrivée dans la capitale. Nous avions eu le temps d'oublier la chair d'ours. Cependant, si nous en avions eu un jambon, c'eût été pour nous un grand régal.

— Qu'on ne mange pas le chien, parce que c'est l'ami de l'homme, Je conçois cela, disait Tristan, et c'est de tous les pays. Qu'on s'abstienne ici de ces grands lézards, connus sous le nom de lossines, je l'excuse encore, puisque c'est un animal utile. Qu'on respecte le cheval, l'âne, le mulet, l'éléphant, qui nous rendent de bons services, je le passe également, mais pourquoi respecter le cochon, qui n'est bon qu'à être mangé.

— Je pardonnerais aussi, ajouta Édouard,

qu'on ne mangeât point le chat, qui a quelque utilité; le bœuf, qui laboure nos Terres ; le mouton, qui nous donne sa laine; la chèvre, qui fournit son lait ; les poules, qui nous apportent leurs œufs, mais le porc, le lièvre, le lapin, le dindon, pourquoi les épargner?

— Je ne me fâcherais pas même, continua Clairancy, si l'on ménageait encore le lièvre, le chevreuil, la biche, la perdrix, et tous ces êtres innocents, qui ne devraient tomber que sous la griffe des bêtes féroces, mais je voudrais manger le porc, le dindon, et surtout le sanglier et toutes les bêtes carnassières, qui n'auraient pas à se plaindre de la loi du talion, et qui ne subiraient que le sort qu'elles font subir à tant d'autres petits animaux.

Ces propos, que nous répétions fréquemment, nous amenèrent bientôt au désir immodéré de retourner à la viande, malgré toutes les lois du pays où nous habitions.

— Allons demain à la chasse, s'écria le Manseau. Nous prendrons à la course quelque bon gibier, et nous ferons d'abord un régal.

La résolution fut bientôt prise. Nous nous mîmes en route le lendemain, sous le prétexte d'une promenade hors de la ville, armés chacun d'un bâton, de nos couteaux de cuivre, d'une espèce de briquet phosphorique, que le roi nous avait donné depuis peu de jours, et de quelques morceaux de pain.

Nous fûmes en une demi-heure dans la campagne. Alors nous dirigeâmes nos pas vers une colline boisée, qui n'était distante de la ville que d'une petite lieue. Nous nous enfonçâmes dans l'épaisseur du bois, pour nous soustraire à tous les regards, et chacun se mit à chasser de son côté Édouard le premier, découvrit une tanière, où se trouvait une laie avec ses deux petits marcassins. Il se hâta de nous appeler. Nous nous plaçâmes sur une petite pièce de gazon entourée d'arbres. La laie et les deux marcassins étaient déjà assommés. On embrocha la mère à un bâton. On alluma un bon feu, et on attendit que le morceau fût cuit. Cette laie n'était pas plus grosse qu'un petit cochon de lait, mais elle était un peu plus dure. Cependant, après avoir rôti pendant près de deux heures, elle se trouva cuite à point, et elle fut expédiée avec un appétit délicieux.

Ce festin nous parut si agréable, que nous emportâmes dans nos poches les deux marcassins, avec quelques autres petits animaux qui se trouvèrent à notre portée, et furent assommés pour notre souper, sans que nous connussions trop leur espèce. Nous rentrâmes alors à la ville, avec le ferme dessein de revenir tous les deux ou trois jours à la chasse.

Quand nous fûmes renfermés dans notre maison, Édouard se mit à faire la cuisine, et nous mangeâmes le reste de notre gibier, pour

le repas du soir. Nous nous étions si bien cachés, que nous ne croyions pas avoir éveillé le moindre soupçon. Mais deux jours après, au moment où nous nous disposions à faire une excursion nouvelle, le roi vint nous trouver, avec le visage plus triste.

— Qu'avez-vous fait ? nous dit-il. L'indignation publique est tombée sur vos têtes. Nous accusions les Sanorliens des persécutions qu'ils ont exercées contre vous. Nous reconnaissons maintenant que vous vous les êtes attirées par vos fautes, et par votre faiblesse à céder à vos passions. Vous venez de donner la mort à des êtres que Dieu avait animés comme vous. Votre crime est presque celui des meurtriers. Les gardiens de la forêt ont trouvé les ossements dont vous avez mangé la chair. On a vu aussi dans votre chambre les restes de votre repas sanglant. Un Alburien, coupable d'un tel excès, serait condamné d travailler cinq ans aux mines. Les magistrats informent contre vous. Fuyez, c'est le dernier service que je puisse vous rendre. Allez chez un autre peuple. Les Alburiens sont faibles auprès de vous, mais la masse et le nombre sont au-dessus de la force et du courage. Adieu.

En disant ces mots, le prince Sora remonta en voiture, et s'éloigna au plus vite, nous laissant tous dans une stupéfaction que je ne puis exprimer.

Chapitre XXIX – Départ du royaume d'Albur. Un dragon ou serpent ailé. Entrée dans le pays des Banois.

Il fallait cependant prendre parti. Nous avions heurté la principale loi de la nation hospitalière chez qui nous étions si bien traités. Les Alburiens indignés, ne nous regardaient plus que comme d'odieux prévaricateurs, et on allait, non pas chercher à nous tuer, comme dans l'île de Sanor, mais nous juger selon l'usage. Nous étions assez forts pour résister à une foule de ces petits hommes, mais quelles ressources pouvions-nous opposer à leur masse innombrable et puis, quelle triste existence pour nous dans un pays où nous voudrions rester par la force, outre que nous nous fermions par là l'entrée des autres royaumes de ce globe, d'où il était impossible de nous tirer. On excusait facilement ce que nous avions fait chez les Sanorliens, parce que cette nation n'était pas aimée, mais on ne nous eût point pardonné de même nos excès dans Albur, dont le peuple était respecté généralement.

Pendant que chacun de nous roulait en silence ces différentes pensées dans sa tête, Édouard ouvrit subitement la bouche et s'écria :

— Moi, je pars. Qui m'aime me suive ! Il y a déjà longtemps que nous nous ennuyons passablement dans cette espèce de monde. Puisque, malgré nos regrets et nos vains désirs, rien ne peut nous remonter à la Terre, où nous avons laissé nos familles, tâchons au moins de ne pas mourir de chagrin dans le petit globe, où nous sommes enterrés. Or, le meilleur moyen de nous distraire, c'est la variété. Voyageons donc. Visitons les pays voisins. Nous avons été traités par ici comme des hommes, nous serons peut-être ailleurs reçus comme des dieux.

L'avis d'Édouard fut sur-le-champ adopté. Nous nous disposâmes à partir. Nos hardes furent bientôt pliées. Chacun se mit sur le dos un petit paquet de ce qu'il pouvait posséder, et nous sortîmes de la ville sans attendre la nuit. Nous mous adressâmes en vain à plusieurs Alburiens, pour apprendre d'eux quelle route nous devions tenir. Personne ne nous répondit, et tous les citadins nous tournèrent le dos. Mais au premier village où nous arrivâmes, un paysan nous dit que nous avions vingt grandes journées de chemin pour entrer sur les Terres des Banois. Ces vingt journées de chemin

n'étaient que vingt-deux lieues de notre mesure. Nous les fîmes en deux jours, mangeant ce que nous trouvions, nous régalant à notre aise de chasse, de pêche et de chair tuée.

— Puisque nous sommes chassés pour avoir fait gras, disait Tristan, faisons-le du moins de manière à mériter notre châtiment.

Sur la fin du second jour, quand nous approchions des frontières du royaume d'Albur, nous entrâmes dans une ville fortifiée, pour y passer la nuit. On ne savait point encore là quel était notre crime. Nous demandâmes à parler au gouverneur. Toute la ville, charmée de voir ces six géants fameux dont elle avait tant oui parler, nous conduisit comme en triomphe à l'hôtel-de-ville. Le gouverneur, ravi lui-même de pouvoir nous contempler en face, nous pria de lui dire quel hasard lui procurait le plaisir de nous connaître, et de pouvoir nous être utile. Nous lui répondîmes que nous avions demandé au roi Sora la permission de voyager dans son royaume et dans les pays voisins. Nous le prions, en conséquence, de nous donner un gîte.

— La grande salle des élections est vide, nous dit-il. Je vous l'offre. On vous y traitera le mieux qu'il sera possible. Comptez que je suis trop charmé de vous avoir vus, pour ne pas vous rendre le séjour de cette ville agréable. Beaucoup de mes concitoyens ont fait le voyage

de la capitale, pour pouvoir vous regarder autrement qu'en peinture, mais moi, attaché ici par les devoirs de ma charge, je n'ai pu que vous souhaiter l'envie de voyager.

Quand il eut fini sa longue phrase, le Manseau lui demanda si les gouverneurs des villes d'Albur n'avaient pas le pouvoir d'abandonner un moment le gouvernail, pour leurs plaisirs, comme cela se pratique si largement ailleurs.

— Non certes, répliqua l'Alburien. Un homme qui occupe ici une place quelconque, doit l'occuper tout-à-fait.

— Vous avez parlé de peinture, continua Tristan, est-ce qu'on aurait fait nos portraits ?

— Certainement, répondit le gouverneur.

Et en même temps il nous donna à tous une copie. Nous ne savions point cette particularité, et nous ne nous étions pas aperçu qu'on nous eût dessinés. Cependant la ressemblance était parfaite.

Toutes ces circonstances nous étonnaient, et nous donnaient quelques regrets pour l'aimable pays que nous allions quitter. On nous apporta un souper abondant, et le gouverneur eut l'amabilité de nous faire compagnie.

— Vous allez entrer demain chez les Banois, nous dit-il. C'est un peuple bien autrement constitué que nous. On n'y parle qu'en

chantant et ces peuples naissent avec de si grandes dispositions pour la musique, que les enfants pleurent en fredonnant, et que tout le monde rit en cadence.

Cette nouvelle excita notre curiosité, et diminua un peu nos regrets pour les Alburiens. Si ce que le gouverneur dit est vrai, nous dit le Manseau, nous aurons dans ce pays-là l'opéra gratis, et des concerts à tout moment.

— Mais pour qu'un peuple chante sans cesse ajouta Clairancy, il faut que sa langue soit bien facile et bien harmonieuse ?

— Cette langue est une fille de la nôtre, dit l'Alburien, et les Banois l'ont tellement adoucie, qu'ils la plient comme ils veulent. Au reste, elle est trop simple pour vous embarrasser longtemps, et je suis sûr qu'au bout de deux mois vous parlerez aisément.

Après un long entretien sur les mœurs, les usages et les habitudes des Banois, nous nous séparâmes. C'est-à-dire, que le gouverneur alla se coucher, et que nous en fîmes autant. Le lendemain, de grand matin, mous nous disposâmes à partir.

Le gouverneur vint nous faire ses adieux, et nous dit que comme les Banois étaient en quelque façon superstitieux et timides, ils pourraient bien s'effrayer en nous voyant. Et que pour prévenir un mauvais accueil, il allait

envoyer avec nous un de ses gens, chargé d'une lettre de recommandation, qui avertirait ce peuple de nous regarder comme des êtres bienfaisants et sages, et non comme des géants dangereux.

Nous remerciâmes encore le gouverneur. Il expédia bien vite sa missive, et nous donna un de ses valets, qui savait la langue banoise, pour nous accompagner jusque dans ce pays.

Le petit messager mit la lettre dans sa poche. Édouard, qui voulait marcher, prit le messager entre ses bras, et nous sortîmes de la ville, escortés par le peuple.

Quand nous eûmes passé les frontières du royaume d'Albur, nous entrâmes dans le pays des Banois. Le petit Alburien qui nous accompagnait nous pria de l'attendre au pied d'une montagne, pendant qu'il irait avertir les gens du pays, de notre arrivée.

Il y avait tout prés de cette montagne une petite forêt d'arbres verts, où nous allâmes nous reposer. Comme la ville frontière de l'empire Banois était à une assez grande distance pour le pays, et que nous n'espérions revoir notre petit homme que dans quelques heures, nous entrâmes dans l'épaisseur du bois à la recherche d'un arbre ou d'un fruit qui nous fût inconnu. Après nous être réjouis de trouver là un arbrisseau qui ressemblait un peu aux cerisiers d'Europe, nous nous disposions à rega-

gner le pied de la montagne, où l'Alburien devait nous rejoindre, quand nous entendîmes autour de nous de longs sifflements. Nous avions déjà vu des reptiles dans le petit globe, mais ceux que nous connaissions ne sifflaient point, et n'étaient point dangereux. Chacun de nous se tint donc sur ses gardes, en attendant que l'animal qui nous inquiétait voulût bien se montrer.

Pendant que nous jetions les yeux autour de nous, Édouard, qui avait tiré son sabre, se précipita devant le Manseau. Ce mouvement ayant attiré notre attention, nous vîmes à nos pieds un grand dragon expirant. Notre effroi serait aussi difficile à dépeindre que notre surprise.

— Cette forêt est peut-être dangereuse, dit Clairancy. Hâtons-nous d'en sortir, nous examinerons ailleurs la bête qu'Édouard vient d'assommer. En disant ces mots, il prit le dragon par le cou, et nous regagnâmes à la hâte la colline où notre Alburien nous avait laissés. Nous considérions notre proie dans le chemin, et nous faisions tous de grandes exclamations d'étonnement. Nous savions que les anciens écrivains parlaient des dragons comme de serpents ailés véritablement existants. Mais les modernes, qui se croient bien plus instruits, nous avaient habitués à regarder le dragon comme un animal fabuleux. Cependant, s'il se

trouve dans le globe souterrain, il peut également s'être vu dans le monde sublunaire.

Quoi qu'il en soit, celui qui était devant nos yeux était bien un dragon, ou, si l'on veut, un serpent ailé. Il avait sept pieds de long, et un pied de circonférence. Ses ailes, formées de membranes très déliées, comme celles des chauves-souris, embrassaient en se déployant, une étendue égale à la longueur de son corps. Il avait quatre pattes de neuf à dix pouces, extrêmement minces, et terminées en pattes d'oie. Toutes ces particularités nous confirmèrent dans l'ancienne opinion que le dragon vit sur Terre, dans l'eau et dans les airs. Sa gueule avait la forme d'une gueule de loup, et sa tête égalait presque en grosseur celle de cet animal que l'Angleterre a exterminé de son sein. Sa peau n'avait point d'écailles, et n'était point couverte de poils, mais lisse et d'un jaune fauve, comme une peau de veau travaillée.

On nous apprit plus tard que le dragon était commun chez les Banois, et qu'on le regardait comme un animal sacré. Ainsi le meurtre que nous venions de commettre nous aurait fait chasser du pays avant d'y entrer, si on l'eût découvert. Clairancy pensa heureusement qu'un animal si gros, chez un peuple si petit, devait inspirer quelque Terreur et comme le dragon est un être extraordinaire, il était as-

sez naturel de présumer qu'il eût un certain culte, dans un pays qu'on nous avait dit superstitieux. Nous reportâmes donc bien vite l'animal tué, dans la forêt, et nous attendîmes plus tranquillement notre messager.

Les Banois avaient moins de sagesse que les Alburiens, mais beaucoup plus de curiosité. C'était un peuple vif, prompt, impatient. On n'eut pas plutôt lu la missive de l'Alburien, on n'apprit pas plutôt l'arrivée des six géants dont les journaux périodiques contaient tant de merveilles que la foule, loin de s'effrayer comme on nous l'avait fait craindre, se précipita en courant hors de la ville, pour venir à notre rencontre. Nous entendîmes bientôt un bourdonnement de voix confuses, qui nous annonça l'approche du peuple chez lequel nous allions passer quelques mois et, au bout d'un instant, nous aperçûmes une multitude de ces petits hommes qui venaient à nous, en courant de toutes leurs forces. Nous étions assis, nous nous levâmes à leur aspect. Ils s'arrêtèrent un moment, en nous voyant debout, mais bien tôt ils nous touchèrent familièrement.

J'avais remarqué qu'ils avaient tous la tête couverte, et qu'ils nous saluaient en ôtant leur coiffure, Cette circonstance nous frappa tous, parce quelle nous rappelait les usages de notre monde, et parce que c'était la première fois que nous la trouvions dans le petit globe (les étran-

gers qui fréquentent la capitale d'Albur étant obligés de porter le costume et de suivre les usages du royaume). Je demandai donc à l'Alburien pourquoi on saluait ici autrement que dans le pays voisin.

— Chacun a des usages conformes à sa manière de penser et de sentir, nous dit-il. Les Alburiens saluent du cœur, parce qu'ils donnent au cœur la première place. Les Banois saluent de la tête, parce qu'ils donnent la prééminence au cerveau, et qu'ils accusent le cœur de ne pas savoir toujours ce qu'il fait.

La-dessus, plusieurs Banois, qui savaient parfaitement la langue d'Albur, remarquant que nous la parlions avec facilité, lièrent conversation avec nous, mais même en parlant un idiome étranger, ces peuples chantaient continuellement, qui nous parut extrêmement bizarre.

Cependant, on nous invita à nous rendre à la ville prochaine. L'Alburien fut prié de venir aussi se délasser quelques jours, mais il répondit qu'il n'avait point de temps a perdre, et il s'en retourna sur-le-champ. Nous le comblâmes de remerciements, et pour lui et pour l'aimable gouverneur. Après quoi, nous suivîmes nos nouveaux hôtes, qui marchaient un peu plus vite et beaucoup plus légèrement que les Alburiens.

Chapitre XXX – Empire des Banois. Chasse. Énigmes.

Quand nous arrivâmes à la ville, on nous conduisit à un vaste édifice, où notre logement était déjà préparé. Cependant, il y avait à peine quatre heures que l'on savait notre arrivée, mais on avait mis tant d'ouvriers à la besogne, qu'on avait élevé de deux pieds la porte de notre appartement, pour lui donner six pieds de hauteur. On nous avait aussi construit à la hâte une grande able, où nous trouvâmes le dîner servi.

— Si ces peuples sont moins sages que les Alburiens, disions-nous, ils sont en récompense, plus expéditifs.

Les plus apparents de la ville se mirent à table avec nous, sur des sièges exhaussés, et le dîner commença, accompagné d'une conversation agréable sur les mœurs du pays où nous entrions. Nous reconnûmes bien vite que les Banois sont plus gais, plus bruyants que les Alburiens, mais de longues crises de tristesse succèdent à la vivacité de leur joie et ils sont moins constamment heureux que leurs voisins.

D'ailleurs, leur conscience n'est pas tout-à-fait la même. Leur religion, leur gouvernement, leurs lois, tout est différent et en un jour de chemin nous trouvions une énorme distance de mœurs. Les Banois ne tuent point les animaux, et ne se nourrissent pas de leur chair, mais ils tendent des filets dans les lacs et les rivières, et ils ne se font aucun scrupule de manger le poisson qui se prend lui-même. Après les plats de légumes et de fruits, on nous servit plusieurs anguilles, que nous attaquâmes en gens de bon goût.

— Ce changement-ci est d'heureux augure, dit le Manseau. Puisqu'on mange ici du poisson, on mangera de la chair un peu plus loin.

Cependant, les Banois qui dînaient avec nous, s'émerveillaient de nous voir expédier en trois minutes le repas d'un homme du pays. Ils comprirent que nous pouvions manger aisément douze ou quinze portions pour notre pitance, et ils prirent bientôt des arrangements pour que nos quatre repas fussent assurés et prêts à l'heure que nous voudrions choisir, avec un petit surcroît pour les citadins qui auraient l'honneur de nous tenir compagnie.

Ce Ce peuple était extrêmement social, ou plutôt extrêmement désœuvré, car nous ne cessâmes d'avoir bonne société autour de nous tout le temps que nous demeurâmes dans le pays. Après nos repas, le plus habile par leur

de la société nous apprenait la langue du pays. Nous la parlâmes passablement au bout de six semaines, mais il nous fut impossible de la chanter. Cependant nos paroles avaient une certaine cadence, qui se trouve dans l'idiome même.

Nous n'étions restés que huit jours dans la ville frontière. Après en avoir parcouru quelques autres, où nous fûmes toujours bien reçus, nous arrivâmes à la capitale au commencement du troisième mois de notre entrée dans le pays. Nous allions à pied, parce qu'avant de nous fabriquer dés voitures, on nous avait demandé notre avis, et que nous aimions beaucoup mieux nous promener agréablement, que de nous ennuyer dans des charrettes, qui faisaient à grande peine quatre ou cinq lieues dans une journée de dix-huit heures.

Le pays des Banois était gouverné par un empereur soumis à une constitution inaltérable. Le prince régnant vint au-devant de nous, et nous logea dans son palais même, où se trouvaient plusieurs salles assez hautes pour nous recevoir commodément.

— Soyez les bienvenus, nous dit-il, en nous introduisant lui-même. Je sais voire triste aventure. Vous avez demeuré longtemps chez un peuple sage. Il est fâcheux qu'avec toute sa sagesse ce peuple ait de grands préju-

gés, de ces préjugés que rien na pu encore détruire. Vous savez que tous les cultes sont permis dans le royaume d'Albur. Cependant leurs lois condamnent l'étranger qui mange de la chair, si sa religion le lui permet parce que la religion du royaume d'Albur oblige les hommes à vivre de fruits et de légumes. Ici, nous ne mangeons que les productions de la Terre et les animaux aquatiques, parce que nous n'aimons pas le sang, mais nous laissons véritablement à tous les hommes une liberté toute entière et chacun peut ici vivre comme il l'entend, agir comme il veut, parler comme il pense, pourvu qu'il respecte Dieu, la constitution, la nation qu'il fréquente, et le prince qui en est l'image.

— Ainsi, demanda Clairancy, nous pourrons chez vous manger de la chair?

— Assurément, répondit le prince, pourvu que vous alliez à la chasse, et que vous apprêtiez vous-mêmes vos ragoûts, car vous ne trouverez point ici de cuisinier qui consente à tremper ses mains dans le sang.

— S'il ne s'agit que de chasser et de faire la cuisine, répliqua Édouard, nous sommes bien fâchés de n'avoir pas su cela plutôt, mais ce qui est différé n'est pas perdu.

— Vous ferez même quelque chose d'agréable aux Banois, reprit le souverain, si vous exterminez quelques sangliers et d'autres

bêtes féroces qui dévastent les environs. Nous leur donnons bien la chasse, mais il nous en arrive souvent des malheurs. Il est bon que vous sachiez que les animaux carnassiers sont plus dangereux ici que dans le royaume d'Albur, et c'est ce qui nous donne moins de pitié pour eux. Les sangliers, qui sont si redoutables ici, ne font presque aucun mal chez les Alburiens, soit à cause de la différence de l'air qu'ils respirent, soit qu'ils aient de la reconnaissance pour les bons procédés que les habitants ont pour eux. Mais une autre cause de la sympathie qui lie les Alburiens et les bêtes, c'est que ce peuple fait de tous les animaux des êtres respectables, et croit qu'ils ont été mis sur la Terre par la Divinité, pour examiner les actions des hommes. En un mot, les bêtes sont regardées dans Albur comme des démons.

— Ah ! s'écria Édouard, voilà ce qu'on ne nous avait pas dit.

— Eh bien ! ajouta le Manseau, parlons de la sagesse des Alburiens. Leur religion est pourtant bien simple, et ils ne se vantent point de superstitions.

— Il faut leur rendre cette justice, reprit le souverain, que ces superstitions n'existent que dans l'esprit du peuple et dans quelques cervelles étroites. Tous les Alburiens instruits ont la plus belle idée de la Divinité et c'est déjà une grande-sagesse que de savoir cacher des er-

reurs populaires, qui feraient tort à la renommée de la nation. Mais je vous laisse. On va vous apporter à dîner.

En disant ces mots, le prince nous quitta. Nous fûmes tous réjouis de nous trouver dans un pays où nous pouvions faire gras à notre aise. Nous prîmes l'habitude de chasser régulièrement un jour sur trois et, comme nous n'étions plus obligés de nous cacher quand nous avions fait bonne chasse, nous rentrions quelquefois dans la ville, portant chacun sur nos épaules une famille de sangliers. Le peuple charmé, nous accompagnait jusqu'au palais, avec de grandes acclamations, et priait le ciel de nous conserver des forces, dont nous faisions un si noble usage.

Trois mois après notre arrivée dans la capitale, un limonadier de la ville vint nous prier de faire sa fortune, en nous amusant.

— Comment cela, demanda bien vite Tristan ?

— Voici ce que c'est, répondit le Banois. J'ai fait construire une salle d'une hauteur proportionnée à votre taille. Vous pourrez en traverser la porte sans vous baisser. Cette salle immense fait déjà l'admiration du public. Or, je venais vous supplier d'être assez bons pour consentir à passer chez moi deux soirées sur quatre. L'espoir de vous y trouver m'attirera la foule. Vous vous divertirez des originaux qui se

présenteront sous vos yeux. Je gagnerai beaucoup d'argent, et je consens à vous mettre de moitié dans le gain.

— Nous avons peu besoin d'argent, répondit Clairancy, et nous aimons trop notre liberté, pour nous engager en rien... Mais nous irons de bon cœur passer quelques soirées chez vous. Intitulez toujours votre salle : Cabaret des Géants.

— À merveille, s'écria le Banois. Que tous les génies du ciel vous bénissent.

— Ah! il y a des génies ici, interrompit le Manseau ?

— Oui, répliqua le limonadier et de plus, je vais vous préparer des tasses et des verres de bonne mesure, pour que vous puissiez prendre quelques rafraîchissements à votre aise, quand vous nous ferez l'honneur de nous donner votre soirée.

Il sortit à ces mots, en nous laissant son adresse et le Manseau trouva que ce petit homme avait quelque chose du caractère européen.

Un soir donc, nous nous rendîmes au cabaret en question. On n'y connaissait pas le café, et les liqueurs étaient plus douces que celles de l'Europe. La multitude s'y porta bientôt, et nous fûmes entourés de curieux, qui se disaient ravis de pouvoir nous contempler et

nous entendre. On nous demandait de grands détails sur notre pays, sur la forme de notre monde, sur nos mœurs et les assistants étonnés d'apprendre que le ciel était peuplé d'hommes, plus grands qu'eux à la vérité, mais aussi mortels et aussi fragiles, s'écriaient à tous moments que les connaissances humaines sont bien bornées ; qu'on leur disait, depuis sept à huit mille ans, qu'il n'y avait au-dessus d'eux que Dieu et ses génies et qu'il fallait bien longtemps examiner les choses avant de les croire fermement, puisqu'il se pouvait qu'avant de parvenir jusqu'au trône de Dieu, on trouvât quinze ou vingt mondes peuplés de mortels, comme le nôtre. Notez que tout cela se disait en chantant.

Sur ces entrefaites, il entra un bel esprit, qui nous demanda si, nous voulions connaître les jeux du pays. Nous répondîmes par l'affirmative. Alors tout le monde prit des sièges, et les uns se mirent à proposer des énigmes, les autres à y répondre, pendant que d'autres s'occupaient à des jeux de main.

Quand le Manseau eut compris la manière de jouer les énigmes, il demanda à s'y mêler et le plus érudit de la compagnie s'adressa a lui de cette sorte[8]:

8 L'auteur anglais déclare ici dans une note, qu'il a été obligé de changer les mots banois, pour rimer en sa langue. On a fait la même chose dans cette traduc-

À monseigneur le géant
Je demande la parole.

Le Manseau se hâta de répondre, en chantant de son mieux :

Je permets au postulant
D'exposer sa parabole,

Le Banois.

Qui ressemble sous les cieux
À la moitié d'un fromage ?

Le Manseau

Ce qui lui ressemble mieux,
C'est l'autre moitié.

Tout le monde applaudit, et le Banois fit cette seconde question, sur un autre air :

Pourriez-vous me dire aussi
Ce que c'est que la rate[9] ?

Le Manseau.

Oh ! de répondre à ceci,
Aisément je me flatte.

tion, et on n'a gardé que l'âme des vers, en leur donnant un vêtement français.

9 Le mot banois est dolla, qui signifie chien et cœur. Comme il ne présenterait aucune idée, littéralement traduit, on a été obligé de le changer.

La rate est un intestin,
Ou j'y perds la cervelle.

Le Banois.

Monsieur, vous en êtes loin.
Du rat, c'est la femelle.

On applaudit de nouveau, et tout le monde se mêla bientôt à ce jeu. Après qu'on nous eut fait plusieurs questions auxquelles nous nous contentâmes de répondre, nous en fîmes notre tour.

Clairancy demanda quelle était la plus forte de toutes les choses ? Au bout d'une minute on lui répondit : la nécessité.

— Quel est, continua Tristan, l'être qui détruit tout, et qui ne produit rien ?

Un Banois s'écria sur-le-champ, que c'était la mort.

— Et, qu'est-ce qu'un livre éternel, dit à son tour le Manseau ?

— C'est un vieux livre qui n'a ni commencement ni fin, lui répondit-on[10].

— Quel est, demandai-je alors, le plus sage

10 L'auteur anglais a proposé cette dernière question en latin, sans qu'il m'ait été possible d'en deviner la raison. Voici ses termes : — Quis est liber œternus ? — Qui caret initio et fine.

de tous les vieillards ?

— C’est le temps, parce qu'il a tout vu, etc.

Les Banois étaient si exercés à ce jeu, qu'il était difficile de leur rien proposer d’embarrassant. On s'en amusa presque toute la nuit, et nous nous retirâmes fort tard, selon l'usage de ce pays, où l'on dort grasse matinée, pour passer la nuit debout.

Chapitre XXXI – Désert. Foyer de lumières. Pays des Noladans. Pays des Felinois. Procès bizarres. Superstitions.

Dans les divers pays que nous avions déjà parcourus, nous avions trouvé deux peuples civilisés, qui jouissaient, sous des lois sages, de tous les agréments que procurent les arts et le commerce. Cependant, quoiqu'entourés d'hommes spirituels, et pour le moins aussi sensés que les géants d'Europe, un ennui mortel nous gagnait bientôt, loin de notre patrie, et sans espérance de jamais la revoir.

Il fallait cependant nous étourdir la-dessus. Un miracle seul pouvait nous reporter au pôle, et nous n'attendions point de miracles. D'ailleurs les peines que nous avions éprouvées dans les Terres polaires nous effrayaient encore et quand nous considérions l'impossibilité de sortir du globe souterrain, nous aurions souhaité de perdre la mémoire pour achever dans ce petit monde le reste de notre vie, sans regret des pays qui nous étaient fermé à jamais, et qu'il fallait mettre de l'oubli.

C'est pourquoi, comme rien pouvait nous distraire longtemps nous étions décidés à voyager pendant les années qui nous restaient encore, et à nous divertir un peu par la connaissance de tout le globe souterrain.

En sortant de l'empire Banois, nous prîmes la route d'un grand désert de vingt lieues, que des landes arides rendaient inhabitable. Nous étions las de nous trouver entourés de la foule, et nous voulions nous voir un moment dans la solitude.

Tristan et le Manseau, qui s'ennuyaient plus que nous autres, proposèrent même à la troupe de bâtir un ermitage dans le désert, et d'y vivre dans les méditations philosophiques.

— Nous n'avons pas assez à nous plaindre des hommes, pour les quitter de la sorte, répondit Clairancy. Nous serions d'ailleurs obligés de les voir, pour nous procurer de quoi vivre et s'ils pensent comme là-haut, les bonnes gens viendraient nous visiter comme des saints. S'ils sont plus sages que les Européens, ils nous regarderaient comme des fous, et viendraient encore à notre ermitage, pour nous railler.

— En attendant meilleur avis, interrompit Édouard, voyageons toujours.

Nous nous mîmes donc en marche, chargés de quelques provisions, et nous entrâmes

dans le désert. Il était peuplé de divers animaux, à qui nous fîmes bonne chasse. Les Banois se servaient d'arcs et de sarbacanes, qu'ils maniaient fort adroitement. Nous avions pris l'usage de l'arc, et quelques-uns de nous s'en escrimaient aussi bien que de la carabine.

Je ne dois pas oublier de parler ici d'un phénomène assez singulier dans le petit globe, et qui nous embarrassa longtemps pendant le séjour que nous fîmes chez les Banois. À Sanor et dans Albur, nous avions aperçu, au midi du ciel, une grosse étoile fixe, qu'on voyait de jour quand le Soleil ne brillait point, et qui était la nuit une grande lumière. Dans l'empire Banois, et surtout dans le désert où nous nous trouvions, cet astre était beaucoup plus éclatant que la Lune de notre monde. Sa forme était celle d'une énorme comète chevelue. Sa lumière, pendant la nuit, avait plus de force que la pleine-Lune. Est-ce encore le foyer d'un grand volcan? c'est ce que nous n'osons décider, mais il est probable que ce n'est point une véritable planète, ou bien la matière de notre globe serait transparente, et il n'y a pas lieu de croire qu'on adopte jamais ce dernier système.

Comme nous avions perdu tout à fait l'idée de revoir l'Europe, j'écrivais avec assez de négligence les mémoires de notre voyage et de nos aventures. Je conservais cependant le commencement de cette histoire, tant pour la satis-

faction de la troupe, que pour laisser dans le pays un monument du séjour que nous faisions, et du prodige qui nous y avait apportés.

Je dirai donc maintenant, le plus brièvement qu'il me sera possible, les choses remarquables dont je n'ai gardé que des souvenirs. Je ne suis point assez habile, et je n'ai pas fait une étude assez soigneuse de ce monde inconnu, pour en donner une description bien exacte. J'ai fait connaître, au commencement, son étendue et sa forme. J'ajouterai qu'il est divisé en quarante-six états différents : quinze royaumes, six empires, onze républiques, soumises pour la plupart à un seul chef, et quatorze pays encore barbares, dont le gouvernement n'a rien de fixe. Le globe est coupé de mers et de fleuves, parsemé de lacs et d'étangs, et couvert de forêts, comme le nôtre. La navigation y est moins avancée qu'en Europe, parce que les mers en sont peu périlleuses. On n'y voit peu de volcans et il est à présumer que cette Terre est massive, car on en connaît parfaitement les pôles et toutes les contrées. La température c'est à peu près égale partout. On y trouve du cuivre en grande abondance, de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, comme dans le monde sublunaire.

Le pays des Noladans, où nous entrâmes en sortant de l'empire Banois, était une grande république, plus forte que tous ses voisins par

son étendue, et plus faible par sa population et ses lois. Le célibat y était en quelque façon honorable et les deux tiers des habitants vivaient sans songer à payer leur dette naturelle. Dans le royaume d'Albur, un homme de lettres, un poète célèbre, était ordinairement fils et élève d'un littérateur. Le père avait transmis à son fils les études de sa vie entière. Le fils y avait joint de nouvelles études, et avait atteint la perfection. Ici, un poète vivait dans le célibat, et ne formait personne. De sorte que le goût et les arts étaient dans ce pays peu avancés. Outre cela, les mœurs se trouvaient dans un état de corruption épouvantable. Les courtisanes, plus nombreuses que les épouses, avaient presque le pas sur elles et comme ce pays était plein de gens à bonne fortune, un mari qui pouvait compter sur la fidélité conjugale, était déjà une chose rare. Mais les Noladans n'avaient point ce préjugé qui charge le mari de l'infamie de sa femme. Une épouse adultère se déshonorait seule. Il est vrai que dans les villes, ce déshonneur était presque une plaisanterie, Un jour que je parlais de tous ces désordres à un homme du pays :

— La patrie court à sa ruine, me dit-il. Les mœurs sont tout-à-fait perdues. Les lois sont méprisées la population, la morale et le bonheur ne reviendront relever notre gloire que quand nous aurons adopté la loi des Alburiens sur le mariage. Les magistrats s'en occupent.

J'aime à croire qu'ils seront assez heureux pour nous tirer de l'abîme où nous nous sommes jetés.

L'extérieur des Noladans annonçait le bonheur. Ils passaient les nuits dans les bals et les fêtes ; toutes leurs vues se dirigeaient au luxe ; cent spectacles ouverts tous les jours, occupaient, sous mille formes, les ennuis de la soirée. Les divertissements, les jeux, les modes enlevaient les revenus de l'état. Ce pays nous aurait offert mille agréments, si nous y fussions entrés avant de connaître le royaume d'Albur, mais nous ne pûmes demeurer longtemps chez un peuple où les courtes scènes du plaisir s'effaçaient subitement par des spectacles hideux. La débauche, le vice, les exécutions multipliées, les forfaits sans nombre, tout nous rappela la civilisation de quelques contrées européennes, et après quatre mois de séjour, nous passâmes de la république des Noladans, dans le royaume Felinois.

Si ceux que nous venions de quitter ne s'occupaient qu'à jouir de la vie matérielle, ceux que nous venions trouver donnaient presque dans l'excès contraire, et ne s'entretenaient que de théologie et de procès.

Les codes, les livres de jurisprudence sous tous les titres y étaient multipliés et il eût été impossible de compter tous les livres de religion des Felinois.

Nous fûmes là témoins de plusieurs procès aussi bizarres que déplorables.

Une dame felinoise, amoureuse d'un jeune homme qui passait pour l'ami de la maison, et ne pouvant satisfaire à son aise la passion qu'elle avait conçue, dans une ville ou les démarches pouvaient être épiées, prétexta un voyage dans sa famille, qui demeurait à deux journées de la capitale. Le voyage devait durer quelques mois. Le mari, qui était négociant, courut les provinces comme il faisait souvent, pendant l'absence de sa femme. Un jour qu'il se trouvait dans une ville frontière, éloignée de sept journées de la ville où sa femme avait promis d'aller, rencontra devant lui, à sa grande prise, sa fidèle moitié qui se promenait librement, en donnant le bras à l'ami de la maison. L'époux, stupéfait à la vue de sa femme qu'il pensait ailleurs, et qui se présentait avec celui qu'il croyait son ami, se frotta les yeux, et douta d'abord s'il était éveillé ou endormi. Mais enfin, il entendit la voix des deux coupables. Il leur demanda par quel hasard ils avaient été conduits ensemble dans une ville si éloignée.

L'épouse et l'ami de la maison balbutièrent d'abord, puis cherchèrent à se rassurer. L'époux ne leur en laissa pas le temps, et les quitta en les avertissant qu'ils se tinssent prêts à comparaître le lendemain devant le juge.

Quand la femme adultère se trouva seule

avec son complice, elle lui reprocha la timidité qu'il avait mi à se défendre, et lui dit qu'elle le regarderait comme un homme mal habile, s'il ne sortait pas heureusement de l'embarras ou ils se trouvaient jetés.

Le compagnon de la dame se piqua d'honneur, et écrivit cette lettre au mari outragé :

« *Vous m'avez insulté hier sur la voie publique. Je vous enjoins donc de quitter au plutôt cette ville, en cas que vous teniez à vos épaules, vous prévenant que si vous êtes ici demain, vous recevrez cinquante coups de canne, et autant les jours qui suivront, jusqu'à ce que vous ayez évacué la ville. Vous m'avez menacé de vous plaindre au juge. Je suis bien aise de vous avertir encore que ma cause est la bonne, et que si on avait l'injustice de me condamner, vous recevriez double dose du traitement que je vous prépare, avec d'autres accessoires.*

Signé etc. »

Le mari ne s'épouvanta point de cette aimable missive. Il alla aussitôt porter ses plaintes en justice, et déposa au greffe la lettre en question.

La femme, bien qu'elle fût jeune et jolie, fut appréhendée au corps une heure après, avec son complice. On les jugea le lendemain. On accorda un acte de divorce à la requête du mari ; on obligea le séducteur à payer une grosse

amende ; on autorisa le mari à prendre un quart de la dot de sa femme, pour ses dédommagements, ce qu'il eut la générosité de refuser, et on condamna les deux coupables, conjointement, à passer chacun six mois dans une prison séparée ; à se marier ensuite sur la sellette publique, et à vivre comme ils l'entendraient, mais sans pouvoir jamais se rencontrer dans la capitale, où vivait l'époux insulté, ni dans la ville où l'on venait de prononcer leur sentence.

Cette cause nous parut si singulière, que nous en gardâmes l'histoire imprimée, et c'en est la simple traduction que je viens de rapporter ici. En Europe, on eut fait un volume sur un pareil sujet.

Les Felinois ont un grand penchant pour les vaines superstitions, qui sont si largement répandues dans le monde sublunaire. Les songes jouissent surtout d'un grand crédit chez eux, avec cette différence qu'on les explique en Europe dans le sens inverse de ce qu'ils annoncent, et que là on les entend tout naturellement, à moins qu'ils ne soient trop embrouillés. Ainsi, les charlatans et les fous qui se disent en Europe capables d'expliquer les songes, prétendent qu'on aura des chagrins quand on rêve des bonbons ; de la misère, quand on rêve les richesses ; de la joie, quand on rêve des choses tristes.

Là, au contraire, on s'attend à pleurer, quand on a songé qu'on pleurait ; à rire, quand on a songé la joie et les imaginations frappées accomplissent quelquefois ces ridicules prédictions, ce qui ne manque pas de les accréditer.

Il y a encore là une espèce de jeu public, qui ressemble assez à nos loteries et les chercheurs de dupes ont publié, comme en Europe, des livres qui expliquent les songes en faveur de ce jeu. De sorte que les bonnes femmes, les savetiers et les gens crédules hasardent leur argent sur le frêle espoir d'un rêve. Comme l'imagination ne peut pas aller assez loin pour persuader aux joueurs qu'ils gagnent quand ils ont perdu, cette manie de se ruiner aurait dû tomber d'elle-même, mais les hommes chérissent trop les chimères, pour les abandonner et il serait impossible de compter le nombre des Felinois que le jeu public et les rêves ont jetés dans l'indigence.

Un bon bourgeois mendiait, par ce que sa femme avait dépensé toute sa fortune, dans l'espoir que ses rêves la mettraient en carrosse ; un artisan, qui aurait pu parvenir à une honnête aisance, oubliait qu'une pièce d'argent dans le sac vaut mieux que cinquante pièces d'or sur les brouillards de la mer ; Un père de famille, séduit par l'idée de s'enrichir ; Un ivrogne, plein de la douce illusion que son rêve lui donnera de quoi boire ; Une immense

quantité de femmes, pour avoir des chiffons, mettaient leur argent dans le dépôt du jeu, et vieillissaient dans l'indigence, sans se rebuter de mille tentatives inutiles, qui les privaient du nécessaire, loin de leur donner le superflu.

Il n'y a point d'astrologues chez les Felinois, ni chez aucun peuple du petit globe, par une bien bonne raison, c'est qu'il n'y a presque point d'astres sur leurs têtes, et que les foyers de lumières, qu'on aperçoit çà et la dans ce qu'ils appellent le ciel, sont immobiles et invariablement les mêmes. En récompense, il y a des sorciers, des devins, des enchanteurs, des démons, et une multitude d'autres racailles de même sorte.

La religion des Felinois est très chargée, pleine de cérémonies, rigoureuse, terrible. Le nombre des théologiens, des moines et des prêtres forme au moins le quart de la nation, en y comprenant les théologiennes, les prêtresses, et les femmes qui prédisent l'avenir dans des couvents. Cette religion nous parut si singulière, que nous en voulûmes connaître quelques détails. Le lecteur en trouvera le sommaire dans le chapitre suivant.

Chapitre XXXII – Dogme religieux des Felinois, ou histoire du grand prophète Burma.

La Terre était plongée dans les ténèbres, et les Felinois ne rendaient les honneurs divins qu'aux bêtes des forêts et aux oiseaux de l'air, quand le prophète Burma descendit du ciel, pour tirer les hommes de la barbarie.

Il parut dans nos champs, comme un génie lumineux, et il dit à nos pères : « Felinois, suivez Burma, et vous serez heureux. » Nos pères suivirent Burma, et le prophète les ayant rassemblés autour d'un vieux chêne, les fit asseoir sur le gazon, puis il tira de son sein un œuf d'autruche et le brisa. Il en sortit un petit oiseau, qui prit son vol vers les cieux.

« Felinois, dit Burma, vous avez vu un prodige. Ce prodige doit vous expliquer l'énigme de l'homme. Vous avez cru jusqu'ici que vous étiez nés pour vivre, et pour mourir ensuite tout-à-fait. Vous étiez dans l'erreur. Le Dieu qui m'envoie parmi vous, m'a commandé de vous ouvrir les yeux. L'œuf que vous venez de voir, c'est votre corps. Je l'ai brisé comme la mort vous

brisera quand le jour sera venu. L'oiseau qui est sorti de l'œuf rompu, c'est votre âme qui s'échappera du corps, pour s'élever dans les plaines de l'air, quand la mort passera sur vous.

« Écoutez donc ce que je viens vous dire. Quand le Dieu, au nom de qui je vous parle, eut ordonné au monde de prendre la place du néant, il fit sortir de la Terre les animaux, les plantes et les hommes qui l'habitent. Il donna aux plantes une existence immobile ; aux bêtes, une existence matérielle ; aux hommes, une existence spirituelle. Ainsi les plantes eurent la vie ; les animaux, la vie et le mouvement ; Les hommes, la vie, le mouvement et l'esprit. Il permit aux plantes de se nourrir de la rosée du ciel et des sucs de la Terre ; aux bêtes, de se nourrir des plantes et des herbes. Aux hommes, de se nourrir des animaux et des plantes.

« Ainsi, les plantes sont faites pour les animaux. les animaux et les plantes sont faits pour l'homme. L'homme est fait pour lui-même et pour Dieu.

« Felinois, quelques bêtes féroces mangent les bêtes fauves pour vivre, mais elles n'ont point la raison, et elles ne sont point coupables. Quelques-uns de vous ont mangé leurs frères, mais ils ont la raison, et ils sont criminels. Le lion ne mange point le lion, et le dra-

gon n'étrangle pas son semblable.

« Les bêtes des forêts sont faites pour votre usage. Vous pouvez vous en nourrir, aussi bien que des fruits du pommier et des plantes de la Terre. Mais, ces êtres vils et inférieurs à vous, vous les avez adorés, parce que vous les avez crains. Dieu vous a faits pour régner sur la nature, pour commander aux animaux, et vous avez tremblé devant eux, tandis que c'est à Dieu seul que vous devez rendre hommage, élever des autels, adresser des prières, offrir des sacrifices. Les bêtes dés forêts ne construisent point de cabanes, et ne pensent pas plus quelles ne parlent. Vous avez la faculté de connaître. Vous possédez le don de la pensée. Votre intelligence est cette âme que Dieu vous a donnée, pour vous distinguer des autres créatures. Cette âme ne doit point mourir… »

Burma expliqua ensuite comment ceux qui auraient adoré le grand Dieu et aimé leurs frères, passeraient en sortant de ce monde dans un lieu de délices, où ils vivraient de viandes bien apprêtées, et où ils jouiraient de toutes sortes de plaisirs, tandis que les méchants seront précipités dans un trou sans fond, où ils travailleront continuellement sans rien manger que de mauvais fruits, et des légumes cuits à l'eau.

Et comme nos pères demandaient à Bur-

ma, qui lui avait appris toutes ces choses, le prophète répondit que Dieu même l'avait instruit de ces grandes merveilles. Il prédit en même temps tout ce qui devait arriver à la nation pendant mille années et ses prophéties sont accomplies depuis trois mille ans. Ensuite, voyant que quelques-uns refusaient de le croire, il commanda au chêne qui se trouvait auprès de lui, de rentrer dans la Terre. Le chêne disparut aussitôt, et à sa place on vit jaillir incontinent une fontaine d'eau rose.

Nos pères étonnés, se prosternèrent devant Burma, et adorèrent son Dieu. Ensuite, ils élevèrent un autel auprès de la fontaine d'eau rose.

Il y avait quelques heures que cette merveilleuse source coulait, quand un impie osa braver le prophète, et lui cria qu'il était un imposteur. Aussitôt la fontaine cessa de jaillir et lorsqu'elle reprit son cours, elle ne jeta plus qu'une eau ordinaire. Le peuple, indigné, pria Burma de punir l'incrédule. Le saint prophète étendit la main, une grêle de pierres tomba d'en haut sur l'impie, et le tua.

Alors nos pères demandèrent à Burma, de leur rendre la fontaine d'eau rose. Burma répondit : Bâtissez un temple au milieu d'une ville. Vivez en société, et je vous donnerai trois fontaines merveilleuses. Le peuple se rassembla donc dans une grande ville, qui est mainte-

nant la capitale des Felinois. On bâtit un temple. Burma choisit soixante prêtres, et au pied de trois autels, il fit couler trois fontaines. L'une rose, l'autre bleue, et la troisième de couleur d'or. Ces trois sources jaillissent une heure par jour, depuis quatre mille ans, et les prêtres vendent au peuple l'eau lustrale quelles produisent.

Dès que la religion fut établie, Burma avertit le peuple qu'il allait faire un voyage au ciel qui est sur nos têtes, et qu'il reparaîtrait bientôt. Il revint en effet après trois jours d'absence.

« Felinois, dit-il à nos pères, après que je vous eus quittés, je me suis rendu sur la plus haute montagne, où un éléphant ailé m'attendait. Je me suis placé sur son dos, et il ma conduit au ciel, que vous voyez d'ici, éclairé pendant la nuit de quelques flambeaux. Je me suis trouvé bientôt à la porte de la demeure éternelle. L'éléphant sacré s'est approché de l'aigle qui garde l'entrée du ciel, et lui a dit qui j'étais. L'aigle poussa un grand cri. Les portes d'or s'ouvrirent, et j'entrai dans un jardin chargé de fruits et d'ombrages, où les génies et les anges se divertissaient sous les yeux de Dieu.

« Les danses et les jeux cessèrent à mon aspect. Un ange, beau comme la lumière, vint au-devant de moi, en volant dans les airs, et me conduisit à ses frères, qui me donnèrent un

festin somptueux.

« Après deux jours de divertissements et de fêtes, le génie qui protège les hommes vint à moi, et me remit le livre sacré que je vous apporte. C'est en suivant les lois qu'il vous prescrit, que vous irez à ce ciel, où tout Le bonheur que les mortels peuvent souhaiter se trouve à tous les instants.

« L'éléphant me ramena alors parmi vous. » (Il y avait encore une foule de prodiges sur le voyage du prophète, qu'il serait insipide de rapporter ici. On remarquera seulement que ce ciel est notre Terre.)

Burma donna son livre aux prêtres, qui en firent la lecture au peuple.

Cependant, il y avait parmi nos pères, des hommes incrédules, qui ne voulurent point recevoir le grand Burma pour leur législateur, ni adopter le code de religion qu'il leur proposait. Les prêtres avaient beau leur rappeler le voyage au ciel, ils refusaient d'y croire.

Burma, instruit de ces impiétés, rassembla le peuple, et dit : « Écoutez moi, Felinois. J'ai vu cette nuit le grand, aigle qui garde l'entrée du ciel. Il m'a dit ces paroles : Quelques-uns de ceux que tu dois conduire au ciel refusent de croire à ton voyage. Que dix des plus vertueux du peuple se rendent avec toi sur la montagne stérile qui se trouve au bout du

globe. Un souffle divin les enlèvera de la Terre, et je leur ouvrirai le séjour du bonheur. Après avoir dit ces mots, l'aigle disparut. »

« Suivez-moi donc, Ô peuple choisi ! et vous verrez un grand miracle… »

Alors le prophète conduisit la multitude à la montagne stérile, qui forme l'une des extrémités du globe.

On choisit les dix plus vertueux Felinois. Burma les coiffa d'un bonnet de métal sacré, pour préserver leur tête des injures de l'air. Et à la vue du peuple les dix Felinois s'envolèrent au ciel, où ils jouissent d'un torrent de bonheur. Ce miracle, fait à la vue de cent-mille hommes, confondit les incrédules, et tout le peuple adora le Dieu du prophète.

On bâtit un temple sur la partie de la montagne où le prodige avait eu lieu. Là, après le culte du grand Dieu, on va honorer l'éléphant et l'aigle à qui Dieu a donné le pouvoir d'approcher du paradis. Là aussi, tous les ans, les prêtres vendent aux gens de bien, qui veulent quitter la Terre, des bonnets miraculeux qui les emportent au ciel.

Après mille autres prodiges, Burma dit adieu au peuple, et il disparut du milieu de nous, pour remonter auprès des anges, sur l'éléphant céleste.

Chapitre XXXIII – Espoir de retour au globe terrestre. Prêtres de la montagne de Burma. L'éléphant céleste. Phœnix.

Le livre sacré des Felinois nous donna une foule de pensées. Nous ne nous arrêtâmes point à considérer le mérite et les bizarreries des lois de Burma, nous entrevîmes, dans les miracles de ce prophète, un moyen de revenir en Europe et cet espoir, plein de charmes, fit couler dans nos cœurs le baume des plus douces illusions.

Depuis sept ans que nous vivions dans le monde souterrain, nous cherchions à nous habituer à l'idée d'y mourir, mais nous regrettions toujours de ne pouvoir rapporter à nos compatriotes la nouvelle de notre voyage, si surprenant et si singulier, Cependant, quoique nous ayons eu de fréquentes atteintes de tristesse, nous nous étions constamment bien portés. Il est vrai qu'il y avait peu de malades dans le petit globe, soit à cause de la tempéra-

ture toujours égale, ou de la simplicité des médecines qu'on y emploie.

Mais enfin, si les bonnets miraculeux des prêtres de Burma avaient l'effet que leur supposait le peuple, nous pouvions revoir notre globe, notre ciel, et ce Soleil que nous ne voyions plus que par de courts intervalles.

Nous demandâmes à Clairancy ce qu'il pensait des espérances qui ravissaient nos imaginations.

— Je les crois bien fondées, nous dit-il. La montagne qui termine ce globe, et qui fait aussi la frontière des états Felinois, doit être une montagne d'aimant, comme celle qui avoisine le royaume d'Albur, sur laquelle nous avons été jetés, et qui est à l'extrémité opposée du monde souterrain.

Or, si la montagne sacrée des Felinois est d'aimant, elle se trouve Justement au-dessous du pôle méridional de notre monde. Cette ouverture doit être, ainsi que celle du nord, entourée de montagnes de fer, qui attirent les vapeurs aimantées, et soutiennent l'équilibre du petit globe. En conséquence, je me persuade que les bonnets des prêtres Felinois, qu'on nous dit de métal, sont d'aimant détaché de la montagne, et que c'est par ce moyen que les bonnes gens, las de la vie terrestre, croient s'enlever au ciel, tandis qu'ils ne sont emportés que sur notre globe, où Burma a vu de si

belles choses.

On peut même tirer, du système que je viens d'établir, de grandes conclusions, qui expliquent plusieurs points embarrassants de l'antiquité. Il y a quatre mille ans que les Felinois montent au ciel… On parle des pygmées, qui existaient dans les temps héroïques de la Grèce et qui n'avaient qu'un pied et demi de haut. Qui sait si quelques Felinois n'auront point paru dans certaines contrées de notre monde. Ils étaient en petit nombre, peut-être tous du même sexe, ils n'auront point multiplié, et leur race éteinte nous a laissés dans l'incertitude. Les récits des poètes ont d'ailleurs agrandi le nombre de ces petits hommes, comme ils ont sans doute diminué leur taille, puisque les Felinois ont plus de deux pieds.

On a vu, dans des temps plus rapprochés, de petits hommes qui vivaient cachés dans les bois. On les a pris pour des satyres. On en a trouvé dans les pays voisins du pôle, qui avaient, dit-on, un pied et demi de haut. On leur a donné le nom de démons montagnards, ou gardiens des mines, et on ne s'est point éclairci sur leur compte, parce qu'on n'a pas osé les approcher. Les cabalistes ont fait de ces mêmes nains des êtres de courte stature, qu'ils nomment les gnomes. Saint Antoine en a rencontré un dans son désert, avec qui il a conver-

sé et ce qu'il y a de plus fort, Leloyer dit quelque part, qu'on trouva un Jour dans le nord, deux petits hommes, ou plutôt deux satyres, qui, après avoir appris le langage du pays, se dirent être d'une Terre d'antipodes, où le Soleil ne luisait point… etc.

Il est donc raisonnable de croire que ces pygmées, ces démons des mines, ces gnomes de la cabale, ne sont autre chose que quelques petits Felinois, qui sont arrivés chez nous en comptant aller au ciel, et qui se sont avancés dans les Terres, quand ils ne sont pas morts en chemin.

Ces raisonnements de Clairancy nous donnèrent une grande satisfaction. Nous nous embrassâmes avec une vive effusion de joie, et nous saluâmes de loin le pôle méridional. Après cela, Édouard demanda à un Felinois s'il y avait longtemps qu'on n'avait vu quelqu'un du pays monter au ciel.

— Il y a dix ans, répondit le petit homme. Car on commence à s'en lasser, et à devenir un peu incrédule. Nous avons pourtant cette année un dévot qui veut quitter la Terre et comme la fête de Burma arrive dans vingt jours, vous pourrez le voir s'envoler. J'ai déjà assisté trois fois à cette fête, depuis que je suis au monde, et j'ai vu huit Felinois quitter la Terre pour le ciel, sans être tenté de les suivre sitôt. Mais j'aime à considérer les efforts de mes compa-

triotes pour s'y rendre. Ce spectacle me donne des pensées pieuses.

— Et les prêtres vont-ils au ciel comme quelques-uns de vos compatriotes, demandai-je au petit homme ?

— Non, répondit-il. Cela leur est défendu par une loi du grand pontife.

Nous avions plus de soixante lieues à faire pour gagner la montagne du pôle. Nous partîmes de suite, afin d'y arriver avant la fête de Burma, et de prévenir les prêtres de notre dessein, assez tôt pour qu'ils eussent, le temps de fabriquer nos bonnets.

Après huit jours de marche, nous arrivâmes au pied de la montagne d'aimant, où le principal collège des prêtres Felinois vivait au sein de l'opulence, dans un grand et magnifique château. Nous leur fîmes part de notre résolution et aussitôt, sans chercher à connaître quelle religion était la nôtre, ni si nous étions saintement préparés à ce grand voyage, ni quel était notre genre de vie, ils nous demandèrent seulement si nous avions de quoi payer le bonnet sacré.

— Oui, si les frais n'en sont pas excessifs, répondit Clairancy. Songez d'ailleurs que nous donnerons un bon et religieux exemple à votre peuple, et que nous devons être traités en pauvres étrangers.

— Je sais tout cela, répliqua le chef de ces prêtres. Aussi nous n'exigerons de vous que cent pièces d'or pour chaque bonnet. (Ces pièces valaient à peu près cinq francs de notre monnaie, ce qui faisait pour chaque coiffure environ cinq cents francs.)

— Nous allons vous compter ce que vous demandez, répliqua Édouard, puisque nous en avons assez pour cela. Mais que nos bonnets soient solides. Songez que nous pesons dix fois plus que les gens du pays.

Le prêtre, satisfait de la manière de parler qu'avait prise Édouard fit venir un jeune ouvrier, qui prit la mesure de nos têtes, et on nous promit que les bonnets seraient faits, et solidement, pour le jour de la grande fête. Nous payâmes d'avance, ainsi que nous l'avions offert, et on publia que les cinq géants, enflammés du désir de voir le séjour de Burma, quitteraient la Terre dans peu de jours.

Cette nouvelle attira aux environs de la montagne une foule innombrable de Felinois, curieux de nous voir prendre notre vol. Plusieurs bonnes gens vinrent nous visiter, et nous demandèrent si nous croyions à Burma. Comme nous ne voulions tromper personne, nous répondîmes que nous étions d'une religion différente de toutes celles du petit globe, et que nous n'allions le quitter que pour retourner dans notre patrie.

Alors les Felinois, qui avaient bien entendu dire que nous venions d'une Terre inconnue et fort éloignée, s'imaginèrent que nous étions descendus du ciel pour examiner leur conduite, que nous avions une origine céleste et, à coup sûr, que nous n'étions ni humains, ni mortels. Cette opinion se répandit bientôt parmi la foule. On parla de nous adorer. Loin de penser que ce qu'ils appelaient le ciel n'était qu'une Terre habitable comme la leur, dont nous étions originaires, On crut plus que jamais, que le ciel d'où nous étions descendus était bien le ciel, et que nous étions des êtres divins. Ainsi, quelques jours après la première nouvelle de notre prochain départ, quand nous sortîmes dans la campagne, nous fûmes tous stupéfaits de voir le peuple se mettre à genoux devant nos pas, nous demander des bénédictions, des grâces, une longue vie, une grande fortune, et ce que des hommes matériels ont coutume de souhaiter.

Nous nous donnâmes toutes les peines du monde pour persuader à ces bonnes gens qu'ils étaient dans l'erreur, que nous n'étions que des hommes fragiles comme eux, que ce qu'ils croyaient le ciel n'était qu'une autre Terre, où l'on mourait tout comme chez eux. Nous ne pûmes les tirer de leur extravagante prévention.

D'un autre côté, les prêtres de la montagne

nous firent dire qu'on ne nous permettrait point de coiffer le bonnet sacré, et de quitter le petit globe, si nous semions davantage l'impiété parmi le peuple et pour obvier à de nouvelles tentatives, scandaleuses à leurs yeux, ils nous prièrent, assez impérieusement, de venir passer à leur maison le reste du temps que nous avions à demeurer là-bas, afin de nous sanctifier.

En même temps, ils répandirent le bruit que nous étions véritablement des envoyés du ciel, mais que nous ne voulions pas nous faire reconnaître pour tels, parce que Burma ne nous avait pas permis d'accorder des grâces. Qu'au reste, si nous étions mécontents des autres peuples du petit globe, nous n'avions qu'un bon compte à rendre des Felinois, etc.

L'ardent désir que nous avions de revoir notre sol natal, nous fit endurer en silence toutes ces impostures, et nous demeurâmes avec les prêtres, jusqu'au jour de la fête de Burma.

En attendant, nous souhaitâmes de voir les deux animaux sacrés, que l'on venait honorer au temple de la montagne. Quoiqu'ils ne dussent paraître à des yeux profanes, que le jour de la fête prochaine. Nous obtînmes cependant, moyennant quelques pièces d'or, la permission de les visiter avant notre départ.

On nous conduisit d'abord au palais de

l'éléphant céleste. Le peuple lui avait donné ce nom, le croyant immortel et descendu en droite ligne du paradis de Burma, parce qu'il ne ressemblait à aucun autre éléphant du petit globe. Il était fort beau, d'une couleur bleu-azur, ce qui est aussi rare chez les petits hommes, que dans le monde sublunaire, mais nous reconnûmes bientôt que sa couleur était empruntée, et qu'il était peint avec beaucoup de soin. Comme le peuple ne le voyait pas souvent, on pouvait aisément le renouveler quand il était vieux, et l'on avait soin de bien entretenir sa couleur. Au reste, les éléphants du globe souterrain sont toujours blancs, ou noir-puce. Leur conformation ne diffère pas beaucoup de nos éléphants ordinaires, à l'exception des oreilles qui sont un peu relevées, et de la queue qui est mieux proportionnée à leur taille. J'oubliais de dire que les Felinois voisins du pôle sont légèrement basanés, et que leurs cheveux sont généralement bruns et très crépus.

Après avoir visité l'éléphant céleste, on nous fit voir l'oiseau couronné, que nous appelions l'aigle, parce qu'il ressemblait un peu aux aigles de notre monde. On rencontre fréquemment ces sortes d'oiseaux chez les Felinois, et on les respecte infiniment. Ils sont de la grosseur d'une poule. Leur forme est absolument celle de l'aigle, mais ils ont un plumage plus magnifique. Leur gorge est entourée d'aigrettes de couleur de feu. Tout le reste de leur plu-

mage est pourpre, à l'exception de la queue, qui est d'un jaune d'or. Celui que l'on allait adorer se distinguait des autres oiseaux de sol espèce, par une couronne de brillants, que les prêtres avaient fixée adroitement sur sa tête, et que le peuple croyait aussi Naturelle que les autres ornements de ce bel oiseau.

Quand nous l'eûmes bien considéré, nous ne pûmes le comparer qu'au phénix. Il est en effet tel que les anciens historiens dépeignent cet être solitaire, et que l'on dit maintenant fabuleux. Il est tel aussi que l'oiseau du Soleil des Chinois, dont parle le père Martini. Ce qui nous confirma encore dans cette pensée, c'est que l'aigle des Felinois a les deux sexes, et qu'il vit sans société, On nous assura aussi qu'il élevait son vol jusqu'au ciel. Je n'oserais avancer qu'il ait pu se montrer sur notre globe.

Chapitre XXXIV – Bonnets d'aimant. Vapeurs magnétiques du pôle austral. Fête de Burma. Retour de la planète centrale au globe sublunaire, Pôle du midi.

La veille de la fête de Burma, on se prépara, dans le recueillement et le silence, à en célébrer la solennité. Mais le jour fut aussi bruyant que la veille avait été calme. Le son des tambours, des trompettes, et d'une multitude d'instruments de musique, annonçait au peuple le grand spectacle qu'on allait lui donner. La foule se rassembla autour de la montagne, attendant avec impatience le moment où nous prendrions notre vol vers les cieux.

Au milieu de la journée, tous les préparatifs étant achevés, on nous conduisit au sommet d'un rocher d'aimant, avec le dévot Felinois, qui h devait nous accompagner dans le voyage aérien. Les prêtres nous avaient expressément défendu de rien dire à notre petit compagnon, qui pût l'engager à rester sur la Terre

et nous obéissions avec d'autant plus de plaisir, que nous n'étions pas fâchés d'emmener avec nous un petit Felinois en Europe.

Quand le peuple nous vit au sommet de la colline, d'où nous devions prendre notre élan vers le ciel on poussa de toutes parts des cris éclatants, et on nous donna un grand concert de musique. Pendant tout ce vacarme, les prêtres nous firent entrer dans une chambre voûtée en pierres de taille, bâtie sur le roc et fort élevée. C'était là qu'on fabriquait les bonnets miraculeux. On ne nous avait point permis de les voir avant le jour de la fête, mais alors nous nous assurâmes qu'ils étaient bien d'aimant. On en prenait la matière dans un coin de la chambre où on les fabriquait, et on les travaillait sous une voûte solide, de peur que les forces attractives des montagnes du pôle ne les enlevassent des mains de l'ouvrier.

Aussitôt que nous fûmes entrés dans cette chambre, on essaya si les bonnets étaient de juste mesure. Ils nous coiffaient parfaitement. La forme en était ronde, fort large, et très plate dans la partie supérieure. Le dedans était garni de coussins extrêmement doux et ils se rattachaient sous le menton, par une forte chaîne de cuivre, doublée d'étoffes de laine, à peu près comme les mentonnières de nos casques, avec cette différence que la chaîne des Felinois est large comme la main, et solidement fixée au-

tour du bonnet. Outre cette précaution, le bonnet d'aimant est garni de gros anneaux, qui retiennent de fortes cordes de lin, par le moyen desquelles on attache fermement le voyageur à la coiffure. On nous passa ces corde sous les bras, entre les jambes, et jusque sous la plante des pieds, pour que le poids de notre corps fût supporté tout entier en un juste équilibre.

Ces préliminaires auraient bien pu ouvrir les yeux des Felinois, et leur prouver que le bonnet mystérieux n'avait point de vertu surnaturelle. Mais la superstition éblouissait trop les dévots, pour qu'ils soupçonnassent la fourberie. Et je crois qu'aussi dans notre globe, si l'on voyait un moyen de monter au ciel, bien des gens en entreprendraient le voyage. D'ailleurs, quand même l'aspirant aux joies du paradis se serait aperçu de l'imposture, du moment qu'on avait coiffé le saint bonnet, il n'était plus temps de reculer.

Nous étions disposés à partir, et nous nous embrassions avec tendresse, pleins d'espoir et de joie. Nous priions en même temps les prêtres de Burma de presser notre départ, parce que quelques-uns de nous commençaient à s'effrayer des périls de la route que nous allions parcourir. Mais toutes les cérémonies n'étaient pas encore faites. Le plus jeune des prêtres devait préalablement parler au peuple, et son sermon dura une grande heure,

Clairancy, pendant ce temps, rassura les plus timides d'entre nous.

— Nous sortirons d'ici, dit-il, aussi heureusement que nous y sommes entrés. Et puis, quand nous aurions quelque danger à courir, nous devons les affronter tous pour revoir votre patrie. Quelle serait ici notre existence ? Au lieu qu'en Europe nous retrouverons nos parents, nos amis, notre religion, nos mœurs. Enfin, comptez-vous pour rien le plaisir de raconter vos aventures ?

Après le sermon, on fit sortir le dévot Felinois, en annonçant aux spectateurs qu'ils allaient voir leur vertueux concitoyen enlevé au ciel. Dès qu'il fut en plein air sur la montagne, les vapeurs magnétiques produisirent leur effet ordinaire. Le petit homme s'enleva avec tant de rapidité, qu'on le perdit bientôt de vue. Édouard partit ensuite et fut emporté avec autant de vitesse. Le Manseau tremblait de tous ses membres. On fit sortir Clairancy, qui abandonna pareillement la Terre. Je fus tiré le troisième de la chambre voûtée. Quand je parus sur la montagne, j'eus à peine le temps d'apercevoir toute la foule à genoux, et d'entendre le son multiplié des instruments de musique. Une force indomptable m'enlevait avec la rapidité de l'éclair, mais je me trouvais si bien attaché au bonnet d'aimant, mon corps possédait si également son équilibre au milieu des

plaines de l'air, que je n'éprouvais aucun malaise. Je ne puis dire combien de temps je voyageai de cette manière. Je sais seulement que je perdis de vue le petit globe, une minute au plus après l'avoir quitté. Et que je m'élevais aussi doucement que si j'eusse été dans une barque, malgré la vitesse de la course qui m'entraînait vers notre pôle.

L'étonnement, le plaisir, la douceur de cette ascension auraient charmé mon esprit, si tous ces sentiments n'avaient été mélangés d'une certaine frayeur de me briser aux montagnes polaires. Mais enfin j'y parvins avec le plus grand bonheur. Je ne saurais peindre les transports de joie que je ressentis, lorsque j'aperçus devant moi, comme une haute muraille, les parois de l'ouverture du pôle austral. Dès lors j'éprouvai dans mon vol quelques secousses assez violentes, et je me vis bientôt enlevé au-dessus de la montagne polaire. Un effroi mortel me saisit en ce moment, où je dépassai la superficie du grand globe.

Dieu de bonté! me disais-je, où suis-je emporté ! et irais-je vraiment au paradis de Burma? Mais je sortis d'inquiétude au bout d'un instant. La force de la vapeur aimantée, après m'avoir élevé de quelques pas au-dessus de la montagne de fer, m'y reporta subitement, la tête la première, et je me sentis arrêté, avec une forte secousse, sur un roc proéminent,

dans une posture fort incommode. La plateforme de mon bonnet était fixée sur le roc de fer, et javais par conséquent le corps et les pieds au-dessus de la tête. Je ne pouvais que malaisément jeter autour de moi quelques regards et je me voyais sur le penchant d'un précipice. Je souffrais tellement de la cruelle position où je me trouvais, que je m'occupai au plus vite de m'en dépêtrer, agissant d'une main, et de l'autre embrassant une pointe du roc. Après que je me fus délié, non sans peine, je me levai sur mes pieds, et je me trouvai au bord de l'ouverture du pôle. Je m'éloignai du précipice, en m'avançant vers le milieu de la montagne et de là, j'aperçus le Felinois avec mes deux compagnons, qui se reposaient appuyés contre une petite éminence. Je poussai aussitôt un grand cri. Ils me firent signe d'aller à eux, car ils ne pouvaient plus marcher. J'eus à peine la force de m'y traîner. J'étais épuisé de fatigue. Chaque pas que je faisais abattait mes forces, et quand j'eusse rejoint mes trois camarades, il m'eût été impossible d'aller plus avant. Nous nous demandâmes d'abord ce que nous éprouvions. Nous nous félicitâmes ensuite d'être arrivés sans mésaventure. Mais nous mourions de faim, et nous ne pouvions nous asseoir pour nous délasser, car le sol de fer où nous nous trouvions était extrêmement froid.

Au bout d'un moment, Clairancy aperçut

Tristan, qui tombait sur un rocher, à un quart de lieue de nous. Nous étions bien tentés d'aller au secours de notre pauvre camarade, mais il nous était trop pénible de faire le moindre mouvement. Il se débarrassa heureusement, et s'avança, comme j'avais fait, sur la montagne. À mesure qu'il se rapprochait de nous, nous poussions des cris pour nous en faire remarquer, et pour lui donner du courage. Il arriva jusqu'à notre halte.

— Quel voyage ! nous dit-il. Et que nous sommes favorisés du ciel, de nous rencontrer ainsi. Je n'avais pas pensé, avant de quitter le petit globe, que l'ouverture polaire a au moins cinquante lieues de largeur et que nous pouvions être emportés, les uns à droite, les autres à gauche, et peut-être séparément à vingt lieues les uns des autres.

— Je n'avais point cette frayeur, répondit Clairancy. Si nous avions été enlevés du milieu de la montagne d'aimant, où l'on nous a si solidement coiffés, nous aurions pu craindre que, nous trouvant au terme de notre vol, dans le juste milieu de l'ouverture polaire, l'attraction de l'aimant nous dispersât à son gré. Encore devions-nous croire que nous serions tous jetés sur cette partie de la couronne du pôle qui présente plus de proéminences, et qui attire plus fortement les vapeurs magnétiques, mais nous sommes partis tous du même coin de la

montagne d'aimant, nous devons arriver tous à la même partie des montagnes de fer.

Malgré tous ces beaux raisonnements, le Manseau, qui devait paraître à quelques minutes de nous, ne se montrait point. Nous l'attendîmes en vain pendant deux grandes heures, rien ne se laissa voir. Édouard prétendit qu'il était sans doute arrivé loin de nous, quoi qu'en voulût dire Clairancy, et que nous étions à jamais séparés de ce malheureux. Mais Clairancy et Tristan disaient qu'il était plus vraisemblable de penser que Martinet n'avait pas eu le courage de partir.

Cependant nous mourions de faim et de soif et ces deux besoins impérieux surmontant la fatigue, nous nous décidâmes à descendre la montagne, sauf à y revenir, si notre compagnon ne paraissait pas.

Comme le petit Felinois ne pouvait nous suivre, Tristan, qui avait le plus conservé de courage, le prit dans ses bras et nous tournâmes le dos à l'ouverture du pôle austral.

Chapitre XXXV – Retour en Europe par les Terres australes. La mer de glaces du midi. La Nouvelle-Hollande, etc.

Nous n'avions point d'autres armes avec nous, que de longs poignards d'airain que nous avions conservés, cachés sous nos vêtements et comme nous pouvions avoir besoin de faire quelque radeau, nous emportions avec soin les cordes dont on nous avait liés à nos bonnets d'aimant. Le petit Felinois était muet de surprise de trouver le paradis de Burma plus triste que le pays qu'il avait quitté. Nous attendîmes pour le désabuser, que nous eussions rencontré de quoi apaiser la faim qui nous dévorait.

Cependant nous avions déjà revu notre ciel et la Lune que nos yeux oubliaient depuis sept longues années, nous prêtait sa douce lumière. Notre fatigue était grande, mais notre joie était plus grande encore, en descendant la montagne, de pouvoir saluer notre sol originaire et le ciel de notre enfance. Chacun de nous baisa la Terre en la touchant, et rendit de vives ac-

tions de grâces à l'Éternel. Nous apercevions devant nous des arbres et des plantes, qui ne ressemblaient point à la vérité aux végétaux du pôle-nord, mais c'était la même perspective et les vapeurs magnétiques du pôle méridional présentaient, un peu plus faibles cependant, les mêmes effets de lumière, que l'ouverture du pôle septentrional. Nous nous avançâmes vers les arbres que nous voyions parsemés à peu de distance. Nous trouvâmes bientôt des fruits noirs, gros comme des pêches communes, et ayant le goût des nèfles. Un peu plus loin, Tristan aperçut au milieu d'un buisson, un grand nid dont il s'approcha. Un oiseau blanc, fait comme une canne de Barbarie, s'envola au bruit et notre compagnon, nous apporta dix gros œufs. Il nous fut aisé de nous procurer un morceau de fer et un caillou. Édouard battit le briquet, mais nous eûmes beaucoup de peine à allumer du feu, parce que nous n'avions point d'amorce. À la fin, nous nous servîmes de la ceinture du Felinois, qui était extrêmement fine et cela nous réussit. On amassa des branches de bois sec, on fit un bon brasier et les œufs, cuits sous la cendre, furent trouvés excellents.

Cependant les fruits que nous avions mangés n'avaient point apaisé notre soif. Nous fîmes quelques pas dans les Terres, sans perdre de vue la montagne, et nous découvrîmes une herbe qui avait le goût de l'oseille

commune. Chacun en mangea copieusement, et se sentit un peu désaltéré.

Après cela, comme nous avions repris courage, Édouard et moi, nous voulûmes retourner sur la montagne, parce que le Manseau ne paraissait point, mais nous avions plus d'une demi-lieue à faire et nous n'eûmes pas la force d'en grimper deux cents pas. Il nous fallut revenir à nos compagnons, et nous traîner au pied de quelque arbre, pour nous reposer. Nous étions tellement épuisés, que toute la petite troupe s'endormit autour du feu et soit que l'herbe qui nous avait rafraîchis eût une vertu assoupissante, soit que la fatigue ait causé ce long engourdissement, quand nous nous éveillâmes, la Lune était au même point du ciel que quand nous nous étions endormis et nous mourions encore de faim.

Mais une surprise, la plus douce de toutes celles que nous pouvions attendre, vint enchanter notre réveil : le Manseau était endormi auprès de nous. Clairancy se hâta de l'éveiller, pour lui demander s'il y avait longtemps qu'il était là, et pourquoi il ne nous avait pas tirés de notre long sommeil à son arrivée. Aussitôt qu'il ouvrit les yeux, il nous regarda tous, nous embrassa l'un après l'autre, et nous conta que la rapidité de notre départ l'avait épouvanté, qu'il avait hésité longtemps avant de se décider à nous suivre, et qu'enfin les prêtres de Burma

l'avaient fait sortir de force de la chambre voûtée, qu'il était arrivé sans savoir comment, qu'il s'était détaché de la montagne comme il avait pu, et que, tout surpris de ne plus nous voir, il était descendu à terre, en tremblant de ne point nous rejoindre, qu'il nous avait trouvés tous endormis auprès du feu, mais si profondément, qu'il lui avait été impossible de nous éveiller, qu'alors il avait mangé quelques fruits que nous avions laissés prés de nous, et qu'il s'était laissé tomber à nos côtés, de lassitude et d'envie de dormir. Nous eûmes tous la plus grande joie de nous voir réunis. Nous nous levâmes et les mêmes fruits de la veille nous donnèrent à déjeuner.

Après cela, nous nous éloignâmes des montagnes du pôle austral, en calculant avec effroi que nous avions huit cents lieues à faire pour arriver à la Terre de feu, et onze cents, si nous voulions aller à la Terre de Diemen, dans la Nouvelle-Hollande. Outre que nous étions sans défense, et dans une Terre absolument inconnue, la plus grande partie de notre route devait se faire par mer, et nous n'avions aucun moyen de nous embarquer. Cette idée désolante allait nous ôter le courage, et nous jeter dans le désespoir, quand Clairancy nous rappela tous les prodiges de notre voyage.

— Dieu, qui nous a conservés au milieu de tant de périls, nous aurait-il ramenés si mira-

culeusement dans notre patrie, pour nous laisser périr en touchant le port.

Ces paroles nous rendirent quelque lueur d'espérance et bientôt nous entrâmes dans une épaisse forêt, dont les arbres ressemblaient principalement au pin noir. Nous trouvâmes aussi quelques arbustes pliants, qui nous furent plus utiles que le reste, parce que nous en fîmes des arcs. Nous rencontrions fréquemment des œufs comme ceux du jour précédent, mais nous n'avions pu encore attraper l'oiseau qui les pondait. Tristan en tua un quand son arc fut apprêté, et nous le mangeâmes pour notre second repas de cette journée, Comme le Felinois ne pouvait marcher aussi vite que nous, nous étions obligés de le porter sur nos épaules, et chacun s'en chargeait tour à tour. C'était un homme de quarante ans, fort doux, mais fort triste depuis qu'il avait vu que le paradis de Burma était une chimère.

Nos aventures, dans les dix premiers jours qui suivirent notre départ du pôle austral, seraient presque une répétition de notre course au pôle-nord, si je les décrivais exactement. Je n'en fatiguerai point le lecteur. Je dirai seulement que le ciel fut constamment notre guide, puisque nous n'avions point de boussole ; que nous ne trouvâmes point de bêtes féroces ; que notre nourriture se composait de fruits divers, d'herbes, d'œufs, d'oiseaux et de quelques

bêtes fauves, grosses comme des agneaux, ayant les pattes de derrière beaucoup plus basses que celles de devant, et de couleur gris plus ou moins foncé. Depuis le troisième jour, nous rencontrions aussi de temps en temps des fontaines, et des ruisseaux qui se perdaient sous la Terre, après une course de deux ou trois cents pas. Nous passions le temps de notre sommeil, ou dans la cavité d'un rocher, ou dans l'épaisseur des buissons, ou au pied d'un arbre, avec la précaution de veiller l'un après l'autre sur ceux qui se reposaient. Nos journées étaient ordinairement d'environ dix lieues.

Le onzième jour, nous fûmes obligés d'interrompre notre marche, parce que le pauvre Felinois, qui était malade depuis qu'il vivait sur notre globe, se trouva ce jour-là hors d'état de supporter la secousse du voyage et la froidure de l'air. Nous lui prodiguâmes tous les soins que nous pûmes imaginer dans ce triste désert, mais rien ne put le rétablir. Il mourut après nous avoir arrêtés trois jours. Toute la petite troupe lui donna de sincères regrets, non parce qu'il nous enlevait, par sa mort, l'espoir de conduire dans notre patrie un habitant du globe souterrain, mais parce que nous nous étions attachés à lui, comme à notre compagnon d'infortune, et parce que nous étions six avec lui, comme quand nous quittâmes le Spitzberg. Nous lui rendîmes les honneurs fu-

nèbres, comme il nous l'avait demandé, c'est-à-dire, que nous brûlâmes son corps, et que ses cendres furent enterrées avec ses habits. Après cela, réduits de nouveau au nombre de cinq, et regrettant à la fois le Felinois. La femme du Manseau et notre pauvre Williams, nous nous remîmes à marcher c'était le quatorzième jour. Nous nous étions presque toujours trouvés jusque-là au milieu d'une forêt. Nous entrâmes, vers la fin de la journée, dans une espèce de campagne montueuse, parsemée de plaines et de bouquets d'arbres. Le froid, que nous avions déjà senti, commença dès lors à devenir plus rigoureux.

Le dix-huitième jour, Édouard tua, sur la pente d'une petite colline, un énorme oiseau, que nous prîmes de loin pour une autruche. Quand il l'eut ramassé, nous vîmes qu'il était deux fois aussi gros qu'une poule-d'Inde. Son plumage était extrêmement blanc, et sa forme était plutôt celle d'une oie sauvage que de tout autre habitant de l'air. Il nourrit la petite troupe pendant deux jours. Sa chair, quoiqu'un peu dure, avait fort bon goût. Le lendemain, nous aperçûmes devant nous, à la distance d'un quart de lieue, trois gros animaux qui nous effrayèrent. Après nous être arrêtés un instant, en apprêtant nos arcs, et en comptant trop peut-être sur nos flèches, qui n'étaient que de bois, fort dur à la vérité, mais incapable de tuer un animal défendu par une

peau épaisse, nous nous avançâmes, non sans trembler intérieurement. Quand nous fûmes plus près, de la moitié de l'espace qui nous séparait, Clairancy crut remarquer que nos trois animaux broutaient l'herbe. Cette particularité, qui nous frappa tous également, commençait à nous rassurer, lorsque nous vîmes les trois monstres venir à nous. Le Manseau, épouvanté, poussa des cris de Terreur, qui furent répétés par tous ses pauvres compagnons. Nos clameurs parurent effrayer aussi les trois animaux, car ils prirent la fuite et nous n'en revîmes plus de semblables dans ce pays. Édouard pensa que ce pouvait être des chevaux sauvages. En effet, ils en avaient un peu la figure. Nous vécûmes ce jour-là et les jours suivants, de ces bêtes fauves à pattes inégales, que nous nommions girafes, quoiqu'elles eussent peu la conformation de ces animaux, et quelles n'en eussent pas la taille. Mais cette nourriture devenait de jour en jour plus rare, et le froid était excessif.

Le vingt-quatrième jour, nous aperçûmes l'aurore, qui nous annonçait le retour du Soleil. Le vingt-cinquième jour, nous tuâmes deux de ces oiseaux que nous avions pris pour des autruches, et il fut résolu que nous les garderions quelques jours, parce qu'il nous fallait traverser des Terres, où peut-être nous trouverions difficilement à manger. Le vingt-septième jour, nous vîmes une partie du

disque du Soleil et, le lendemain, nous pûmes le saluer et le contempler tout entier, pendant un quart d'heure. Le trentième jour, nous ne trouvâmes qu'une petite source chargée d'un pied de glace. Depuis trois jours, la Terre n'était plus couverte que d'une mousse rare, et de quelques arbrisseaux sans feuillage, épars à certaines distances, Ce n'était plus une Terre végétale. C'était un sol aride, hérissé de rochers couverts de glaçons et de neige.

Durant les huit jours qui suivirent, nous essuyâmes tant de peines et de maux, que je n'ai pas le courage d'en retracer l'affligeante peinture, d'autant plus que je ne ferais qu'attrister inutilement le lecteur. Notre courage s'était relevé par le succès de notre marche, jusqu'alors supportable. Désormais elle devint si pénible, que nous désespérions, à chaque pas, d'en pouvoir jamais atteindre le terme. Nos vêtements, d'une étoffe légère, n'étaient point faits pour nous garantir des rigueurs du froid, comme ceux que nous portions en partant de la cabane du Spitzberg. Les peaux des bêtes que nous avions tuées, y suppléaient imparfaitement. Nous les avions attachées autour de nous, avec les cordes que nous avions emportées du pôle, et nous en avions fait aussi des bonnets. Mais la gelée avait mis nos mains à tous dans un état affreux. Nous nous fîmes des espèces de manchons avec la peau et les plumes de nos deux oiseaux. À mesure que

nous avancions, la Terre devenait plus aride, et l'air plus cruel. Pendant les jours dont je parle, il nous fut presque impossible de dormir. Nous trouvions rarement du bois, et difficilement une caverne, pour nous garantir un peu de la gelée. Nous vécûmes tout ce temps avec nos deux oiseaux et deux animaux blancs, de la taille d'un mouton, que nous prîmes pour des renards.

Le huitième jour, nous aperçûmes dans un rocher à notre droite, une cavité profonde. Nous y portâmes nos pas, avec l'espoir d'y prendre un peu de repos. Le bonheur qui nous y conduisit, nous y fit trouvé autre chose. Cette caverne était pleine de ces sortes de renards blancs, dont la chair était un peu sauvage, mais très nourrissante. Le Manseau et moi, nous gardâmes l'entrée, pendant que nos trois autres compagnons se jetèrent dans la caverne, et firent un grand carnage des animaux qu'elle logeait. Quelques-uns parvinrent à s'échapper bien malgré nous et, après que la besogne fut faite, nous comptâmes les morts, qui se trouvèrent au nombre de treize. Cette abondance nous donna beaucoup de joie. Nous fîmes du feu. Un de ces animaux fut cuit et chacun en mangea à volonté, pendant que les autres étaient exposés à la gelée, pour les empêcher de se corrompre.

Avant de nous remettre en marche, le

Manseau prétendait qu'il nous suffirait d'emporter cinq de nos renards, et de laisser les sept autres, mais heureusement nous ne pensâmes point comme lui. Nous emportâmes même bien soigneusement les morceaux de chair cuite qui restaient de notre dîner et nous nous remîmes en marche. Le Soleil devenait plus fort, et se montrait plus longtemps de jour en jour, mais nous souffrions tellement du froid, que nous n'avions pas la force de nous réjouir de son aspect, et que nous aurions mieux aimé la Lune du pôle, avec sa température supportable.

Le trente-neuvième jour, nous arrivâmes sur les côtes de la mer glaciale du midi. Nous nous étions attendus à la trouver bien plutôt, et à moins voyager par terre. Autant que nous pûmes le supputer, nous étions vers le 50^{e} degré de latitude méridionale, et vers le 165^{e} degré de longitude. Ainsi, après une marche si longue et si affreuse, nous nous trouvions arrêtés sur un rivage hérissé de rochers de glace, par une mer immense, couverte d'énormes glaçons mobiles. Les flots apportaient peu de bois sur ces côtes, et ce ne fut qu'après de laborieuses recherches, que nous pûmes assembler sept longues bûches, dont nous fîmes un radeau, en y employant la moitié de nos cordes, mais nous n'osions nous hasarder sur un si frêle esquif, au milieu des glaces flottantes qui se heurtaient avec fracas, et que le vent mettait

sans cesse en mouvement. Nous traînâmes notre radeau sur une grande île de glace, qui tenait à la Terre, et qui paraissait avoir au moins une demi-lieue de longueur. Nous ne savions comment nous faire une voile, mais l'événement qui va suivre nous tira de peine pour l'instant, et nous l'avons toujours regardé comme un miracle de la bonté du ciel. Nous avions amené notre radeau jusqu'au bord de l'île de glace. Nous nous disposions à le lancer à la mer et à nous y hasarder, en nous confiant uniquement au ciel, à qui nous adressions d'ardentes prières, lorsqu'un grand coup de vent, parti des côtes, fit craquer les glaçons, brisa en plusieurs parties l'île de glace où nous nous trouvions, et la poussa en pleine mer. Notre radeau et nos douze renards étaient heureusement près de nous, avec quelques petits tas de mousse que nous avions amassés pour allumer du feu. Le glaçon où nous étions avait à peine deux cents pas de longueur. Il était poussé d'une telle force, qu'il vogua sur la mer pendant cinq jours, avec plus ou moins de rapidité, selon la vigueur du vent. Nous nous étions effrayés d'abord de cette aventure. Nous la regardâmes bientôt comme notre salut. Outre qu'il faisait moins froid que sur la côte, le glaçon nous portait au-devant du Soleil, et nous espérions trouver quelque île non éloignée de la Nouvelle-Hollande. Nous n'avions point osé faire de feu le premier jour. Nous en

fîmes le second sur notre radeau et la glace se fondant un peu alentour de la flamme, nous offrit, à notre grande surprise et à notre plus grande joie, une bonne eau douce.

Le sixième jour au matin, qui était le quarante-cinquième de notre voyage, nous aperçûmes la Terre. Mais en même temps, l'île de glace qui nous portait, apparemment repoussée par le vent de côte, rétrograda doucement. Nous nous hâtâmes de jeter notre radeau à la mer, et de nous y confier, en disant adieu au bienfaisant glaçon. Nous n'avions pour rames que le bois de nos arcs. Ce fut avec ces faibles moyens que nous travaillâmes tout le jour, pour aborder la Terre, qui n'était pas à plus de deux lieues de nous. Nous l'atteignîmes enfin, non sans avoir désespéré vingt fois d'y pouvoir mettre le pied. C'était une grande île, qui, sans doute, n'a pas encore été découverte, et qui commençait à s'animer par la végétation. Le Soleil était devenu plus fort, les jours plus tongs, et le climat plus doux. Clairancy nous dit que, selon ses calculs, la Terre où nous venions d'aborder était vers le 56^{e} degré de latitude méridionale, et vers le 142^{e} degré de longitude. Ce calcul nous étonna, parce qu'il supposait que nous avions fait un chemin immense pendant les cinq jours et les cinq nuits que nous avions navigué sur la glace. Mais nous n'avions point dormi pendant tout cet espace, et nous étions tous accablés de fatigue.

Nous nous hâtâmes d'allumer du feu, nous fîmes cuire un de nos renards, et nous nous abandonnâmes au sommeil, au pied d'une petite colline que le Soleil échauffait de ses rayons.

Nous avions amarré notre radeau. Nous nous avançâmes sur les côtes pour le revoir. Il ne s'y trouva plus, et nous aperçûmes au loin des hommes qui nous semblèrent nus, et qui s'éloignaient de la côte, avec notre pauvre bâtiment. Ce spectacle, qui nous annonçait que l'île était peuplée, nous déchira le cœur, parce qu'il nous ôtait aussi le moyen d'en sortir promptement. Mais nous pensâmes bientôt que nous trouverions sans doute des pirogues de sauvages, dont nous pourrions nous emparer. Une heure après, en marchant sur la côte, nous rencontrâmes des huîtres et des moules. Il y avait tant d'années que nous n'en avions mangé, que ce fut pour nous tous un régal. L'île où nous nous trouvions était fort grande, puisque nous fûmes quatre jours à la traverser. Nous savions aussi qu'elle était peuplée, mais il nous fut impossible d'apercevoir de nouveaux habitants pendant ces quatre jours.

Le cinquième, nous étant avancés vers une petite baie, nous y trouvâmes sept pirogues, comme nous l'avions prévu. Elles étaient faites de troncs d'arbres creusés par le feu. Avant de nous en emparer, nous voulûmes rassembler

des provisions. Il ne nous restait qu'un renard, que nous avions fait cuire, parce qu'il commençait à se gâter. Nous avions tué dans l'île deux cygnes noirs, quelques pigeons et une poule d'eau. Nous avions aussi amassé quelques fruits de cycas, que nous avions fait passer par le feu, pour leur ôter la qualité malfaisante qu'ils avaient, Nous détachâmes trois pirogues, et nous nous avançâmes en mer. Mais à peine avions-nous fait un quart de lieue hors de la baie, que quatre sauvages nous aperçurent. Ils montèrent deux des pirogues que nous avions laissées, et se mirent à nous poursuivre. Très heureusement nous gagnâmes au large assez vite pour n'être pas atteints. Il faisait un temps inconstant, qui tantôt nous poussait avec violence, tantôt nous ballottait sans nous laisser avancer. Je ne donnerai point de détails sur le reste de notre voyage, qui n'offre plus rien de bien curieux. Après sept jours d'une navigation aussi dangereuse que pénible, nous découvrîmes un vaisseau en pleine mer. Cet aspect nous fit pousser les plus vifs cris de joie. Nous eûmes le bonheur d'être remarqués. C'était un bâtiment anglais, qui visitait les côtes de la Nouvelle-Hollande. Le capitaine nous reçut avec la plus touchante humanité. Il nous donna à tous des vêtements et sa table, et il entendit avec autant de surprise que d'intérêt le récit de nos aventures. Il nous apprit que ce jour, où nous nous retrouvions avec des Européens,

était le 2 septembre 1814. Nous restâmes quelques jours au Port-Jakson, après quoi nous passâmes heureusement en Angleterre.

Post-scriptum

Il y a déjà quelques mois que je suis de retour dans ma patrie. J'ai pris toutes les informations possibles pour découvrir quelque chose sur le sort des malheureux compagnons que nous avons laissés au Spitzberg. Je n'ai rien appris qui me permit de compter sur leur existence. Sans doute, s'ils avaient reparu sur le sol Européen, leur retour aurait fait assez de bruit pour qu'il fut aisé de le savoir. D'ailleurs, je me suis adressé particulièrement aux familles de la plupart de nos pauvres amis. Partout on les pleure. J'ai donc lieu de croire que ces infortunés sont morts dans les déserts glacés du septentrion. Et je bénis encore la providence de l'heureuse idée qui, en nous conservant la vie, nous fit découvrir un monde inconnu, et nous ramena sous le ciel adoré de notre patrie.

Table des matières

Préface.....5

Chapitre premier – Départ de Portsmouth. Incendie du vaisseau.....11

Chapitre II – La mer Glaciale du Nord. Les ours blancs. Affreuse catastrophe.....17

Chapitre III – Aventures avec les ours blancs. Arrivée au Spitzberg.....29

Chapitre IV – Découverte d'une cabane. Fontaine d'eau douce. L'ours blanc.....37

Chapitre V – Rencontre inattendue. Récit de Tristan.....46

Chapitre VI – Suite du récit de Tristan. Réunion des deux troupes.....54

Chapitre VII – Famine prochaine. Approche de l'hiver. Départ de la cabane.....61

Chapitre VIII – Excursion dans le Spitzberg. La caverne de l'ours blanc.....70

Chapitre IX – Pomme d'espérance. Découvertes

végétales. Le Soleil quitte l'horizon.....79

Chapitre X – Landes du Nord. Animaux et fruits inconnus. Aurore boréale.....87

Chapitre XI – Forêts septentrionales. Les montagnes polaires. L'ouverture du pôle nord....100

Chapitre XII – Vapeurs magnétiques du Pôle. Chute au centre de la Terre. Rochers d'aimant. Planète centrale. Du Globe terrestre.....113

Chapitre XIII – Le Monde souterrain. Petits hommes. Lumière du Soleil. Phénomène.....122

Chapitre XIV – Sauvages du petit globe. Réception singulière.....133

Chapitre XV – Nation policée. Lunettes à longue-vue, etc.....141

Chapitre XVI – Le royaume d'Albur. Une ville forte. Logements. Manière de vivre. Costumes. 149

Chapitre XVII – Volcan. Animaux singuliers. Veille d'une grande fête. De l'abstinence des viandes.....165

Chapitre XVIII – Réjouissances publiques. Pyramide religieuse. Prêtres d'Albur. Feu d'artifice. Fête du grand O. Mariages. Maison des morts.....177

Chapitre XIX – Voyage dans l'île de Sanor. Mers du petit globe. Réception honorable.....192

Chapitre XX – Gouvernement. Bibliothèque.

Justice singulière.....203

Chapitre XXI – Amours de l'impératrice de Sanor et de Clairancy. Mariages. Usages bizarres. Funérailles du souverain de l'île.....211

Chapitre XXII – Tribunaux des deux sexes. Mendicité réprimée. Disputes religieuse.....223

Chapitre XXIII – Mariage du Manseau. Divorce de Williams. Mariage de Clairancy. Épidémie. Mort de Williams. Décrets terribles du chef des prêtres de Sanor. Funérailles sanglantes. Fuite.....235

Chapitre XXIV – Caverne de brigands. Meurtre exécrable. Vengeance forcenée. Départ de l'île de Sanor.....247

Chapitre XXV – Retour à Silone. Départ pour la capitale d'Albur. Rencontre d'un lac.....259

Chapitre XXVI – Livre Sacre Des Alburiens. 267

Chapitre XXVII – La capitale. Le roi d'Albur. Académie. Mœurs alburiennes.....273

Chapitre XXVIII – Monuments alburiens. Leurs inscriptions. Transgression des lois du pays. 288

Chapitre XXIX – Départ du royaume d'Albur. Un dragon ou serpent ailé. Entrée dans le pays des Banois.....299

Chapitre XXX – Empire des Banois. Chasse. Énigmes.....309

Chapitre XXXI – Désert. Foyer de lumières. Pays des Noladans. Pays des Felinois. Procès bizarres. Superstitions.....320

Chapitre XXXII – Dogme religieux des Felinois, ou histoire du grand prophète Burma.....331

Chapitre XXXIII – Espoir de retour au globe terrestre. Prêtres de la montagne de Burma. L'éléphant céleste. Phœnix.....338

Chapitre XXXIV – Bonnets d'aimant. Vapeurs magnétiques du pôle austral. Fête de Burma. Retour de la planète centrale au globe sublunaire, Pôle du midi.....348

Chapitre XXXV – Retour en Europe par les Terres australes. La mer de glaces du midi. La Nouvelle-Hollande, etc.....356

Post-scriptum.....372